

A decorative border with symmetrical floral and scrollwork patterns in a dark gray color, framing the central text.

Le prisonnier no 1

Henri Troyat

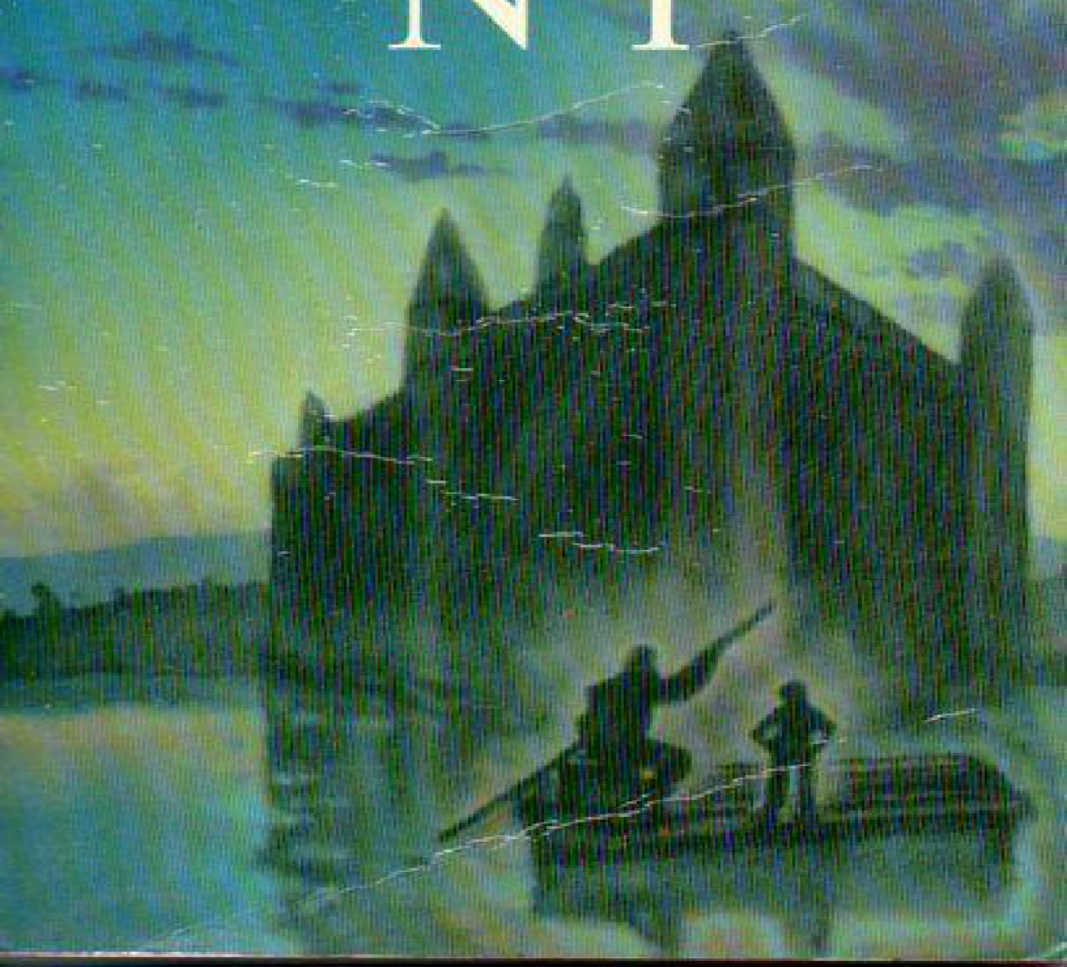
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



HENRI TROYAT
de l'Académie française

le prisonnier N°1



HENRI TROYAT
de l'Académie française

le prisonnier
N° 1

Éditions J'ai Lu
© Flammarion, 1978

L'aventure que je raconte ici est authentique. Basile Mirovitch a vraiment existé et sa folle entreprise fait partie des annales du règne de Catherine II. C'est en étudiant la vie de cette souveraine que j'ai été amené à réfléchir au destin de mon singulier héros et à charger de chair et de sang le fantôme qu'évoquaient pour moi les documents d'époque. Le nom et les agissements des comparses même ont été respectés par moi. Mais, à partir de ces quelques points de détail très précis, j'ai laissé courir mon imagination. Ainsi, la réalité et la fiction se mêlent dans ce livre au point que je ne sais plus aujourd'hui où se situe la frontière entre l'histoire et le roman.

H.T.

D'un bond, il fut sur ses jambes. Il avait dormi en chemise et caleçon. Le froid saisit ses pieds nus sur le plancher mal raboté. Son uniforme, en gros drap vert défraîchi, gisait sur une chaise. Marfa Antonovna le brosserait, le repasserait. Comme d'habitude. Chaque fois que Basile Mirovitch venait à Saint-Pétersbourg, c'était chez elle qu'il descendait. Pourtant, elle n'était pas de la famille. Une amie de sa mère, tout au plus. Mais, depuis des années, il la considérait comme sa plus proche parente. Elle avait été longtemps femme de chambre de l'impératrice Elisabeth. Son mari était, alors, fourrier à la cour. Quand il était mort, elle avait obtenu de Sa Majesté l'autorisation de se retirer dans cette petite maison, sur la Moïka[1]. Hier soir, Basile était si fatigué par le voyage qu'elle avait renoncé à l'interroger avant de le mettre au lit. Il s'était écroulé sur sa couche de tout son poids, comme un bœuf saigné. Maintenant, il avait hâte de la voir, de lui parler. Il tira les rideaux de rude toile bleue, cligna des yeux dans la lumière blanche de la neige et, planté devant une glace à cadre de coquillages, arrangea et pommada la tresse de cheveux réglementaire qui lui pendait dans le cou. Puis, avisant une cruche d'eau et une cuvette, il commença à se raser. Le rasoir, chassant le savon par larges bandes, lui restituait son visage de tous les jours. Un visage taillé dans le silex, avec des méplats durs, un nez camus et des yeux enfoncés, à l'iris gris d'acier, cerclé de noir. Une fossette profonde marquait son menton. Il inclinait doucement le rasoir pour aller au fond de cet alvéole sans l'écorcher. Ce n'était pas le moment de se défigurer alors que tant de joies l'attendaient dans la capitale. Trois semaines de permission exceptionnelle ! Ses camarades du régiment d'infanterie de Narva devaient l'envier dans leur cantonnement minable, proche de la frontière polonaise. Cette pensée doublait son plaisir. Pendant qu'il se raclait la peau avec précaution, la porte s'entrebâilla et Marfa Antonovna montra, par l'ouverture, sa tête rose et fripée de pomme de septembre. Il l'embrassa comme au temps où, tout enfant, il accourait chez elle, le dimanche, en sortant de l'école des Cadets. Elle avait beaucoup vieilli, mais sentait toujours la cire d'abeille et la cannelle.

— Cela fait trois fois que je viens te voir, dit-elle. Ah ! tu as le sommeil épais, mon grand Basile ! Tu dois avoir faim. Il faut vite manger un morceau.

Il se retrouva dans la cuisine, devant un bol de lait fumant, du pain bis, du lard et des oignons crus. Tandis qu'il engloutissait, Marfa

Antonovna brossait son uniforme. Elle avait, en maniant cet habit militaire, une mine à la fois affairée et grave qui l'amusa. Eût-elle palpé une chasuble qu'elle ne se fût pas montrée plus respectueuse. Tous les boutons étaient à recoudre. Elle s'en réjouit. Assise de l'autre côté de la table, tirant l'aiguille, elle interrogeait Basile sur les raisons de sa venue inopinée dans la capitale.

— Toujours la même chose, dit-il. Ma requête devant le Sénat. Elle a été une fois de plus repoussée. Mais c'est parce que je ne suis pas sur place, parce que je n'ai pas d'appuis politiques. Avec le nouveau règne, il faut se remuer, chercher de puissants protecteurs.

Marfa Antonovna soupira et redressa légèrement sa taille qui, avec l'âge, avait tendance à se courber. Elle avait gardé de son long séjour au palais une grande délicatesse de manières. Menue et douce, elle donnait l'impression d'avoir toujours du temps devant elle pour rendre service à autrui.

— Nous serions à l'époque de notre bien-aimée souveraine Elisabeth, que Dieu ait son âme ! j'aurais trouvé plus d'une oreille amie au palais pour m'entendre, dit-elle. Mais aujourd'hui, avec Catherine II, tout est changé, je ne connais plus grand monde là-bas. Je suis comme une exilée. Ne sois pas trop pressé, Basile. Laisse faire le temps...

Il l'interrompit :

— Je ne peux plus attendre. Regarde ce que ma mère m'écrit de Moscou ! Elle et mes trois sœurs vivent comme des mendiante dans la maison de ce gros porc de Pantéléïev !

Il tendit à Marfa Antonovna une lettre qu'il portait avec d'autres documents dans un sachet de cuir, entre sa chemise et sa peau. Elle se mit à lire, avec une extrême lenteur, en remuant les lèvres. Il s'impatientait. C'était une vieille affaire. Depuis que son grand-père, Fedor Mirovitch, avait eu, plus d'un demi-siècle auparavant, la fâcheuse idée de rejoindre l'hetman Mazeppa [2], champion de l'indépendance ukrainienne, tout allait mal pour la famille. Allié aux Suédois, Mazeppa avait été vaincu par Pierre le Grand, à Poltava, en 1709, et le tsar avait ordonné, par oukase, de considérer comme traîtres à la patrie tous ceux qui avaient combattu dans les rangs du chef des dissidents. Ainsi, les domaines de Fedor Mirovitch avaient été confisqués au profit de l'État, sa femme et ses enfants chassés de leur maison d'Ukraine, exilés à Moscou, puis en Sibérie, à Tobolsk. C'est seulement sous le règne d'Elisabeth qu'ils avaient reçu l'autorisation de rentrer en Russie. Mais leurs biens ne leur avaient pas été restitués pour autant. Ils pouvaient s'estimer heureux que Basile, le petit-fils de l'affreux renégat, eût obtenu le droit d'entrer à l'école impériale des Cadets. À présent, simple sous-lieutenant désargenté et isolé, il devait

supporter la honte d'avoir des sœurs qui ciraient les bottes de Pantéléïev et peut-être même se relayaient dans sa couche.

— Pauvres, pauvres colombes ! disait Marfa Antonovna en lisant la lettre.

Des canaris chantaient dans la cage suspendue devant la fenêtre. Le dallage du sol était saupoudré de sciure. Marfa Antonovna poussa vers Basile un pot de miel aux flancs baveux.

— Ça ne vaut pas notre bon miel d'Ukraine, dit-elle, mais goûte-le tout de même, il a du parfum.

Il secoua la tête, il n'avait plus faim, la pensée de l'Ukraine le reprenait. Ce n'était pas tant le pays qu'il regrettait, mais la richesse, la liberté, l'honneur du nom. Son père, qu'il avait perdu très jeune, lui avait souvent parlé de leur splendeur passée. Sa mère avait continué. On se transmettait, de bouche en bouche, des détails sur le paradis d'autrefois. La grande maison claire, les champs de blé à perte de vue, les ruches, les troupeaux de chevaux, les serviteurs nombreux et obéissants. Il faisait toujours beau, on ne manquait de rien, les voisins respectueux demandaient conseil au chef de famille.

— Tu devrais peut-être aller voir ta mère et tes sœurs, à Moscou, dit Marfa Antonovna.

— À quoi bon ? répliqua-t-il rudement. Ce n'est pas en pleurant avec elles que je les sauverai. Ma place est ici. Ces quelques jours de permission, je ne veux pas les employer en jérémiades mais en démarches !

Elle hocha la tête et lui rendit la lettre.

— La meilleure démarche que tu pourrais faire, ce serait encore de te marier, dit-elle.

Il eut un haut-le-corps :

— Quoi ?

— Eh oui ! je ne connais rien aux affaires de justice. Mais j'ai dans l'idée que l'État ne lâche pas facilement ce qu'il a pris. Si tu veux devenir riche et considéré, laisse donc les ministres et occupe-toi des jeunes filles. Tu as vingt-trois ans, de la prestance, de l'instruction, tu brilles comme un astre. Je gage que tu trouveras sans peine, à Saint-Pétersbourg, une demoiselle agréable et estimable, qui s'engouera de toi et t'imposera à ses parents !

Il fronça les sourcils avec agacement et rangea la lettre dans le sachet de cuir pendu à une cordelette contre sa poitrine.

— Fais la grimace tant que tu veux, reprit-elle. Ce que je te conseille est la raison même. D'ailleurs, tous tes semblables, officiers pauvres, hobereaux ruinés, rêvent d'épouser une héritière. C'est la loi dans l'armée, c'est la loi au palais...

— Admettons que je ne sois pas comme les autres.

— Il faudra bien que tu te maries un jour !

— Le plus tard possible. La seule chose qui m'intéresse, pour l'instant, c'est la cause de ma famille abaissée et spoliée. Tu me disais, quand j'étais enfant, que j'avais une tête de bois. Je n'ai pas changé, Marfa. Je veux cogner les obstacles avec mon front jusqu'à ce qu'ils cèdent !

Il vida le fond de son bol et se leva. Elle le regarda de bas en haut, grand gaillard efflanqué dans ses vêtements de dessous, et pouffa :

— Tu as une de ces dégaines ! Ce soir, je te donnerai la robe de chambre de mon pauvre Victor. Elle est encore très bien. Je la lui avais cousue l'année même où Dieu l'a rappelé à lui.

Elle se signa et se dressa à son tour sur ses jambes courtes. L'uniforme était rafistolé, brossé. Comme neuf. Il la remercia et s'habilla, sans gêne, devant elle. Les mains jointes, elle admirait :

— Un vrai coq de combat !

Sans doute eût-elle aimé l'encourager à mener joyeuse vie. À défaut de filles à marier, pourquoi ne s'intéressait-il pas aux filles tout court ? À son âge, un officier devait courir le jupon. Elle le lui dit en lui bourrant l'épaule de petits coups de poing. Il brisa là-dessus. Elle l'agaçait un peu avec sa manie de tout ramener à la fanfreluche. Il avait l'esprit sérieux, lourd, géométrique. La pauvreté ne dispose pas à la fantaisie.

— Alors, que comptes-tu faire aujourd'hui ? demanda-t-elle.

— Je tâcherai de voir Apollon Ouchakov.

Elle se récria : ce chenapan, ce bon à rien ! Condisciple de Basile à l'école des Cadets, il venait autrefois, le dimanche, à la maison. Ses jeux étaient brutaux, ses propos, malsonnants. Une vraie tornade. Basile la rassura. Son camarade s'était assagi avec les années. Lieutenant au régiment de Vélikié-Louki, cantonné à Saint-Pétersbourg, il connaissait beaucoup de monde dans la capitale et pouvait être d'un bon conseil dans le choix d'une stratégie. L'important, c'était de dresser la carte des influences actuelles. À quelle porte frapper pour commencer ? Comment s'élever, d'échelon en échelon, jusqu'aux plus hautes sphères ? Qui, parmi les familiers de l'impératrice Catherine, pouvait le plus efficacement défendre les intérêts d'un petit officier revendicateur ? Marfa Antonovna écoutait la leçon d'un air attendri et dubitatif. Quand Basile eut revêtu son manteau, ceint son épée, coiffé son tricorne, elle lui glissa dans la main un peu d'argent « pour les fredaines ». Décidément, elle n'en démordait pas.

La bicoque en rondins de Marfa Antonovna était plantée au bord de la Moïka. Un escalier extérieur menait de la chaussée au premier

étage. Derrière une palissade édentée, s'étalait un jardin aux arbres noirs, poudrés de givre. La berge basse, enneigée, sans quai ni parapet, surplombait le canal pris sous la glace. À gauche et à droite, s'alignaient d'autres maisons plus vastes, plus belles. Certaines même étaient en brique. Partout, la blancheur des toits accusait la saleté des façades. Les hautes cheminées fumaient sous un ciel de plomb. La neige, tombée en abondance, matelassait le sol. Trébuchant dans les ornières, Basile retrouvait, à chaque pas, les impressions de ses années d'études. C'était la même cité mi-finnoise, mi-allemande, mélange de cabanes en bois et de palais en pierre, les mêmes ponts de planches enjambant des canaux gelés, les mêmes tas d'ordures aux carrefours, les mêmes guérites rayées avec les mêmes sentinelles, les mêmes chiens errants, les mêmes traîneaux de maître glissant au son des clochettes, mais tout cela, qui lui semblait si divertissant dans son jeune âge, avait, en cette grise journée de novembre 1763, un aspect froid, ennuyeux et hostile. Parce qu'il n'avait pas d'argent. Sans argent, le miel même est amer. Argent et justice. Il avait soif de l'un et de l'autre.

En arrivant à la caserne du régiment de Vélikié-Louki, il tomba, dans le poste de garde, sur Apollon Ouchakov, harnaché de pied en cap et prêt à sortir. Ils s'étreignirent en riant.

— Ah ! bah ! quelle surprise ! s'écria Apollon Ouchakov. Tu es venu en mission ?

— Non. En permission. Pour affaires personnelles.

— Tu vas me raconter ça, dit Apollon Ouchakov. J'allais justement faire un tour en ville. Cinq minutes plus tard, tu me manquais ! Dieu, que tu as maigri ! La province ne te vaut rien, mon cher !

Petit, vif et noiraud, il avait une sorte de gaieté factice, que Basile recherchait inconsciemment à chaque rencontre, comme une source de réconfort. Cette fois, Apollon Ouchakov entraîna son camarade sur la perspective Nevski, car, disait-il, tout ce qui comptait de brillant à Saint-Pétersbourg se pavanait là aux alentours de midi. L'immense avenue, toute droite, toute blanche, avec ses quatre rangées de tilleuls dénudés, était plus une promenade qu'un lieu d'habitation. De la Moïka à la Fontanka, on ne voyait guère qu'une douzaine de maisons convenables. Quand les deux amis arrivèrent sur les lieux, une foule élégante flânait en bordure de la chaussée où passaient et repassaient des équipages aux caisses armoriées et aux cochers rembourrés, toque de fourrure sur la tête et barbe en éventail. On se saluait d'une voiture à l'autre. Parmi les piétons, il y avait des petits-mâtres aux pelisses de zibeline, cachant leurs mains dans des manchons, des femmes à taille de guêpe dont la rotonde de velours balayait la neige, des officiers au nez bleu de froid et au poitrail bombé, des vieillards braquant leur

lorgnon pour reconnaître au vol les livrées des piqueurs. Apollon Ouchakov faisait le salut militaire, toutes les deux minutes, et chuchotait à Basile le nom des personnages importants. À travers ce murmure confidentiel, Basile pénétrait dans le monde mystérieux de la réussite.

Lorsqu'ils en eurent assez du spectacle de la rue, ils allèrent se restaurer dans une auberge allemande dont Apollon Ouchakov connaissait le propriétaire. Un menu robuste : harengs marinés, poulet frit et choux aigres, avec du kwas pétillant pour faire passer les morceaux. La salle basse, obscure, était pleine de monde. Cent bouches mastiquaient et parlaient à la fois. Le brouhaha général assurait, d'une table à l'autre, le secret des conversations. Tout en mangeant, Basile interrogea son ami sur les événements politiques de ces derniers mois, dont il n'avait perçu que des échos assourdis en province. Aussitôt, Apollon Ouchakov s'étala. Il était au courant de tout. Avec volubilité, il raconta les premiers temps du règne de Pierre III, après la mort de l'impératrice Elisabeth. Fier de son ascendance germanique, le nouveau tsar n'avait pas manqué une occasion d'afficher son mépris pour les traditions nationales, l'honneur militaire russe et la religion orthodoxe. Sa décision insensée, au lendemain de son avènement, d'arrêter la guerre contre la Prusse et de se retirer des territoires conquis avait enchanté Frédéric II, qui se voyait déjà perdu, et révolté l'armée, qui n'admettait pas d'être frustrée d'une victoire totale. Cela, Basile le savait, pour l'avoir vécu, en campagne, sous les murs de Berlin. Tous ses amis, alors, grognaient contre ce souverain à la tête fêlée, qui, par aveuglement, faisait le jeu de l'ennemi. L'introduction de la discipline prussienne et des uniformes prussiens dans les régiments avait accentué le malaise. Mais, ce que Basile voulait apprendre plus précisément, c'étaient les détails du coup d'État qui, l'année précédente, avait porté Catherine au trône.

— Elle a montré autant d'habileté, d'intelligence et de courage dans cette affaire que son mari montrait de sottise et de pusillanimité, dit Apollon Ouchakov. Pendant que Pierre III affirmait son prussianisme et se moquait des papes, elle fréquentait assidûment l'église orthodoxe et se proclamait, en toute circonstance, russe d'âme et de manières. Cette attitude a été payante. La plupart des officiers, dans les régiments de la capitale, l'ont choisie dans leur cœur. Au fond, ils étaient flattés qu'un des leurs, Grégoire Orlov, fût l'amant de l'impératrice.

Basile voulut prouver que, malgré son éloignement de Saint-Petersbourg, il n'était pas totalement ignorant des intrigues qui s'y tramaient.

— Ce sont bien les cinq frères Orlov qui ont tout fait ? dit-il.

— Ils sont à l'origine du complot, dit Apollon Ouchakov. Mais rien n'aurait été possible sans le concours de toute l'armée. Nous savions que Catherine était brimée, publiquement insultée par son mari, qu'il était au courant de sa liaison avec Grégoire Orlov, qu'il comptait la répudier, l'enfermer dans un couvent. Déjà, elle avait reçu l'ordre de s'installer à Péterhof, alors qu'il s'installait lui-même à Oranienbaum [3]. C'est à Péterhof que l'un des Orlov, Alexis, est venu la chercher, en secret, au petit matin du 28 juin de l'année dernière pour la ramener dans la capitale. Quelle aventure ! À peine arrivée à Saint-Pétersbourg, elle s'est présentée à la caserne du régiment Ismaïlovski où elle a été acclamée et reconnue comme seule souveraine. Puis elle a couru au régiment Semionovski...

— Est-elle venue chez vous ?

— Non, mais nous avons rejoint les autres régiments sur la perspective Nevski. Une cohue à vous couper le souffle. Des soldats, des civils vociférant d'enthousiasme. La calèche de l'impératrice à demi écrasée sous la pression de la foule. Quand elle s'est montrée, avec son fils dans les bras, à une fenêtre du nouveau palais d'Hiver, un rugissement d'allégresse a salué son apparition. J'étais là. Je gueulais plus fort que les autres. Je brandissais mon épée pour la mettre au service de l'héroïne du jour. Pourtant, elle n'était pas plus russe que le tsar dont elle avait pris la place. Une princesse d'Anhalt-Zerbst. Une luthérienne convertie à la religion orthodoxe. Ça ne fait rien ! Pour moi, pour nous tous, en cette minute, elle incarnait la Russie éternelle. Tu vois, même aujourd'hui, en me rappelant ces heures d'exaltation, je m'échauffe. Et après, la marche sur Oranienbaum, par une nuit blanche de juin, les hommes chantant et sifflant ! Et elle, à cheval, devant nous, en uniforme de la garde, le chapeau ceint de feuillages de chêne. Balayé par ce flot de ferveur, Pierre III ne pouvait qu'abdiquer, sans discussion, dans la peur et la honte. Personne, parmi nous, n'a regretté sa destitution, son emprisonnement...

— Et sa mort ? demanda Basile en baissant le ton.

— Quoi, sa mort ?

— Comment a-t-on réagi, dans l'armée, en apprenant que Catherine l'avait fait assassiner ?

Apollon Ouchakov eut un sourire furtif :

— D'abord, elle ne l'a pas fait assassiner. C'est Alexis Orlov et ses amis qui, sans la consulter, ont décidé de se débarrasser du tsar.

— Ah ! oui ? Et pourquoi donc, dans ces conditions, ne les a-t-elle pas livrés à la justice ?

— Elle ne pouvait laisser condamner à l'échafaud les hommes qui, une semaine auparavant, l'avaient aidée à conquérir le trône !

— Le manifeste par lequel elle attribuait la mort de Pierre III à une

crise de colique hémorroïdale n'a trompé personne.

— Il fallait bien donner une explication apaisante.

— Et cette « explication apaisante » n'a pas soulevé le moindre murmure dans la garnison de la capitale ?

— Le tsar était tellement détesté parmi nous !

— En somme, comme on dit, tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles !

— Oui et non. En un peu moins d'un an et demi, les sentiments ont évolué. Certains reprochent aujourd'hui à Catherine de s'être fait couronner au lieu de se contenter du rôle de régente. Après tout, l'héritier direct, c'était son fils Paul.

— Il avait huit ans à l'époque !

— Ce n'était pas une raison pour l'écarter définitivement du trône. D'autres vont plus loin et disent que le sceptre aurait dû revenir à Ivan VI.

— Ivan VI ? Tu plaisantes !

— Mais non ! Après tout, Ivan VI a été proclamé tsar, l'année de sa naissance, sous la tutelle de sa mère, la grande-duchesse Anne Léopoldovna, il a régné quelques mois avant d'être renversé par Elisabeth. Au lendemain du couronnement de Catherine, des officiers de la garde, Pierre Khrouchtchev et les frères Gouriev, ont comploté le rétablissement de cet infortuné sur le trône. Ils ont été arrêtés et jugés. Tu as sûrement entendu parler de l'affaire ?

— Non.

— Dans quel trou vis-tu donc ? Et le procès de Khitrovo ?

— Cela ne me dit rien non plus, avoua Basile. Un officier, lui aussi ?

— Oui. Il ne pouvait supporter l'outrecuidance de Grégoire Orlov. Depuis le coup d'État de juin 1762, le favori avait pris au palais une importance inouïe. On chuchotait que la tsarine songeait à l'épouser. Alors, pour sauvegarder l'honneur de sa souveraine, Khitrovo avait médité, avec quelques amis, de tuer le beau Grégoire. La conspiration a été découverte à temps. Arrestation, procès, exil... Pas d'exécution, pas de torture. Catherine est clément. Il y a eu également le scandale de l'archevêque Arsène, de Rostov, qui, furieux de la sécularisation des biens ecclésiastiques ordonnée par Catherine, a fulminé contre elle, l'a frappée d'anathème, si bien que, pour le faire taire, elle a dû le dégrader et le condamner à la réclusion dans un cloître. Tout cela te prouve que le sol bouge sous les pieds de Sa Majesté. Après un grand élan d'amour pour cette femme de tête, nombreux sont ceux qui la considèrent aujourd'hui comme une usurpatrice. Même nous, dans notre régiment, nous discutons, entre officiers, des affaires du trône.

C'est mauvais signe. L'armée ne devrait avoir dans l'esprit que la discipline, l'avancement, le vin et les femmes. Je t'avouerai, mon cher, que la politique m'ennuie. J'ai hâte qu'on sorte de tous ces potins, de tous ces complots. Je voudrais rire, boire, aimer sans penser à l'avenir de la Russie.

— Est-il vrai qu'elle est très belle ? demanda Basile.

— Qui ?

— L'impératrice.

— Tu sais, je ne l'ai vue que de loin, dit Apollon Ouchakov. En tout cas, elle paraît jeune, malgré ses trente-cinq ans. Elle monte bien à cheval. Ceux qui l'ont approchée disent qu'elle est gaie, vive, charmante, intelligente. Mais avec une volonté de fer. Un vrai soldat en jupon. Tiens, nous devrions commander une bouteille de bourgogne !

— Après le kwas ?

— Un estomac russe se moque des mélanges !

Ils trinquèrent à la santé de l'armée. Basile, qui espérait clarifier ses idées en questionnant un officier de la capitale, se sentait en pleine confusion. Après les révélations de son ami, il avait l'impression que la cour n'était qu'un tourbillon d'intrigues. Mais il devait bien y avoir un protecteur possible dans cette grenouillère. Le tout était de ne pas se tromper de tête. Avec impatience, il grommela :

— Ce qu'il me faudrait, c'est un compatriote au bras long, un Ukrainien d'envergure. Tu n'en connaîtrais pas un, par hasard ?

— Non, bredouilla Apollon Ouchakov. Enfin, il y a bien l'hetman de l'Ukraine, le comte Cyrille Razoumovski. Il est de ceux qui ont aidé Catherine à prendre le pouvoir. C'est un haut personnage, respecté, écouté...

— Parfait ! s'écria Basile. Je vais lui demander une audience !

— Tu te casseras le nez, mon cher : il est inaccessible !

— Il ne coûte rien d'essayer. D'ailleurs, je lui ai été présenté autrefois comme cadet. Ah ! tu m'as donné une fameuse idée, Apollon ! C'est cette porte-là qu'il me faut enfoncer. Et vite !

— Attention, frerot ! Si tu vises trop haut, ta flèche risque de blesser Dieu !

— Laisse-moi faire. Je n'ai jamais été plus raisonnable ni plus décidé.

Ils vidèrent une bouteille au succès de l'entreprise. L'éventualité d'une rencontre avec Razoumovski avait ragailardi Basile. Enfin une lumière dans le brouillard. Il accepta de finir la journée, à côté, chez « la Munichoise ». Une lanterne rouge éclairait le perron de cette maison hospitalière. Au rez-de-chaussée, il y avait un buffet, des

billards et des tables de jeu. Un escalier conduisait au premier étage, d'où tombaient des bribes de musique et des éclats de rire féminins. La flamme de cent bougies pâlisait dans l'épaisse fumée du tabac. Des visages surchauffés, aux perruques déviées et aux yeux rouges, évoluaient à travers ce nuage. Apollon Ouchakov alluma sa pipe. Basile en fit autant. Ils vidèrent quelques petits verres de schnaps pour se mettre en train. Basile ne pouvait se départir de l'idée que tous les gens qu'il coudoyait étaient riches, considérés, heureux, et que lui seul, dans cette assemblée, avait, tout au long de sa vie, joué de malchance. Ni la fortune ni l'avancement n'étaient son lot. Il fallait changer de cap. Un groupe d'uniformes et d'habits civils entouraient un billard. Les deux amis se faufilèrent au premier rang parmi les spectateurs. Un capitaine de l'artillerie de la garde, trapu, rougeaud, venait de gagner la partie. Son adversaire malheureux, un officier de marine, s'était installé, à croupetons, sous le billard. Le marqueur lui tendit une cruche d'eau. Il but à longs traits, tandis que l'assistance pouffait de rire.

— Que fait-il là ? demanda Basile.

— C'est l'enjeu de la partie, dit son voisin. Le perdant doit avaler une pinte d'eau.

— Pourquoi ne jouent-ils pas plutôt pour de l'argent ?

Le capitaine d'artillerie, ayant entendu la question, posa une main sur l'épaule de Basile et dit, en le regardant avec une insolence glaciale :

— Parce que l'argent, monsieur, nous n'en avons plus. Nous avons tout perdu avec les dames de là-haut, au pharaon et à la mouche. Alors, nous nous amusons comme nous pouvons. Vous plairait-il de vous mesurer avec moi ?

Basile était d'une bonne force au billard. La physionomie du capitaine respirait une telle suffisance qu'il eut envie de lui donner une leçon.

— Volontiers, dit-il.

— Aux mêmes conditions ? demanda le capitaine.

— Aux mêmes conditions.

— Laisse donc... Viens plutôt là-haut, chuchota Apollon Ouchakov.

Basile le repoussa et empoigna la queue de billard que lui tendait le marqueur. Il était déterminé à vaincre. Mais il ne tarda pas à constater qu'il était tombé sur un adversaire diaboliquement adroit. Un professionnel du carambolage. Très vite, la partie tourna à l'avantage du capitaine. Penché sur la table, il ajustait ses coups avec un sourire narquois. Une bille blanche, ayant touché celle de Basile, traversa le champ obliquement et disparut dans la blouse. À la blanche, succéda une rouge. Puis encore une blanche. Et une rouge

pour finir. Le capitaine avait gagné ! L'assistance applaudit. Hilare, le triomphateur promenait autour de lui un regard de stupidité satisfaite.

— Eh bien, monsieur, exécutez-vous ! dit-il en allumant un cigare.

Basile, la rage au cœur, serrait les dents. Son orgueil le guindait comme un corset de cuir. Cette défaite, que n'importe qui eût prise en plaisanterie, devenait dans son esprit un affront public. Il était le point de mire et la risée de tous. Du coin de l'œil, il chercha Apollon Ouchakov. Son ami riait, parmi les autres, avec une tranquille inconscience.

— Monsieur, je vous rappelle votre parole, reprit le capitaine en soufflant un nuage de fumée au nez de Basile. Allez ! Allez ! Dans la niche ! Et qu'on lui donne sa ration d'eau !

Basile se glissa à quatre pattes sous le billard. Le marqueur lui apporta une cruche pleine. Les spectateurs se baissèrent, les mains sur les genoux, pour mieux voir. La face mafflue du capitaine était au centre de cette guirlande de visages congestionnés. Il fit signe à un valet qui s'accroupit, à son tour, un candélabre au poing, pour éclairer la scène. Avec une douleur infinie, Basile pensa à la lettre de sa mère, qu'il portait sur la poitrine. Ah ! il était beau, le champion de l'honneur et de la prospérité des Mirovitch ! Agenouillé au milieu d'une foule imbécile. Humilié. Moqué. Un bouffon. Il buvait à longues goulées l'eau fade et il lui semblait que son supplice n'aurait pas de fin. Quand la cruche fut vide, il la retourna et la jeta par terre. Des voix avinées hurlèrent :

— Evohé ! Il a tout bu !

Dix mains se tendaient vers lui pour le tirer de sa cachette. Il se redressa. On lui proposa de la vodka pour faire passer l'eau. Dans l'étourdissement des acclamations, des rires et des embrassades, il accepta. Apollon Ouchakov l'encourageait :

— Encore un verre, mon pigeon ! Moque-toi de tout et la vie te paraîtra belle !

Ils grimpèrent au premier étage. Là, sur un large sofa rouge, devant un samovar fumant, siégeaient des femmes aux épaules nues. Basile se retrouva dans un lit avec l'une d'elles. Sa bouche sentait l'ail. Elle avait des tétons de nourrice. Une profonde cicatrice marquait sa joue gauche sous le fard. Et cependant, cette montagne de chair vénale le fascinait, l'attirait. Il posséda l'inconnue avec un mélange de plaisir, de lucidité et de répulsion. Puis, il la paya avec l'argent que lui avait donné Marfa Antonovna et alla rejoindre Apollon Ouchakov, qui sortait des bras d'une petite brune au cou décharné, orné d'un ruban noir.

Ils retournèrent dans la salle du bas pour boire et jouer aux cartes. La « Munichoise », une robuste matrone rousse, circulait entre les

tables. Parfois, elle s'arrêtait, les mains sur les hanches, derrière un joueur. Son regard de rapace évaluait les mises. Elle riait, disait : « *Gut ! Gut, meine Herren !* » et s'éloignait, laissant derrière elle un fort parfum de musc. Bientôt, les idées de Basile se brouillèrent au point qu'il ne distinguait plus un cœur d'un carreau. Apollon Ouchakov le poussa dehors. Le froid de la nuit les dégrisa. Ils marchaient, bras dessus, bras dessous, dans les rues désertes. De loin en loin, une lanterne pendue à une potence éclairait la neige. Des sentinelles, postées aux carrefours, échangeaient leurs appels monotones. Le ciel était très haut, très étoilé, d'une pureté indifférente. La tête lourde, Basile remâchait un sentiment de défaite. Son ami l'accompagna jusqu'à la maison de la Moïka. Un chien de garde se mit à aboyer dans une cour. Il tirait sur sa chaîne et s'étranglait de colère.

— Eh bien, ça a été une fameuse soirée ! dit Apollon Ouchakov.

— Oui, oui, dit Basile sans conviction.

Il vacillait sur ses jambes. La seule chose qu'il retenait de cette confusion d'alcool et de fumée, c'était le projet de demander audience à l'hetman de l'Ukraine, Cyrille Razoumovski. Rien que pour avoir eu cette idée, Apollon Ouchakov devait être remercié. Ils se serrèrent la main avec force.

— Quand nous revoyons-nous ? demanda Apollon Ouchakov.

— Bientôt, très bientôt, dit Basile. Dès que j'aurai mis un peu d'ordre dans mes affaires !

Il gravit en titubant l'escalier extérieur, aux marches verglacées, poussa la porte et se laissa tomber, tout habillé, sur son lit. Cyrille Razoumovski lui ouvrait les bras. L'impératrice Catherine lui rendait ses terres. Sa mère le bénissait d'un signe de croix. Ses sœurs se mariaient, l'une après l'autre, au son des cloches, avec des hommes de bien. Et, tout à coup, il se retrouvait à quatre pattes sous un billard. Il eut un sommeil agité jusqu'à l'aube. Sa langue flambait. Il se leva à plusieurs reprises pour boire de l'eau. Dans la pièce voisine, il entendait le ronflement de Marfa Antonovna. Quand vint le jour, il tira une vieille Bible de son sac de voyage et l'ouvrit au hasard. Il aimait interroger l'Écriture sainte sur ses chances de succès. Pointant son doigt au milieu d'une page, il tomba sur un psaume de David : « Je t'exalte, ô Éternel, car tu m'as relevé, tu n'as pas voulu que mes ennemis se réjouissent à mon sujet. » Que souhaiter de mieux ? Ravi, il se tourna vers l'icône qui veillait dans un angle de la chambre, se prosterna et implora le Seigneur de favoriser son entreprise ainsi que la Bible le lui promettait. Ce fut dans cette pose que Marfa Antonovna le surprit, en pénétrant dans la pièce. Elle s'agenouilla à côté de lui et ils prièrent ensemble, à voix basse.

À dix heures du matin, l'audience n'avait pas commencé. Le maître de maison devait dormir encore. Douze personnes attendaient dans l'antichambre. Assis au bord de sa chaise, Basile se désolait naïvement de n'être pas seul à solliciter la bienveillance du comte Cyrille Razoumovski. Il est vrai qu'un si haut dignitaire était, sans doute, habitué à recevoir, des heures durant, les doléances des petites gens. Frère de l'amant attitré de feu l'impératrice Elisabeth, chambellan, sénateur, grand cordon de Sainte-Anne et de Saint-Alexandre, président de l'Académie des Sciences, hetman des Cosaques de Petite-Russie, il était l'un des hommes les plus opulents et les plus influents de la cour. Le régiment Ismaïlovski, commandé par lui, avait acclamé en premier la nouvelle impératrice. C'était lui qui avait fait imprimer secrètement, dans les sous-sols de l'Académie, le manifeste annonçant le changement de règne. Catherine II ne pouvait rien lui refuser. Qu'il jetât ses regards sur un passant et la fortune de celui-ci était faite. D'ailleurs, il se montrait, paraît-il, assez bon homme malgré sa richesse et ses titres. Il n'avait pas oublié qu'il était le fils d'un simple paysan ukrainien. On disait même qu'il lui arrivait de revêtir une grossière touloupe, par nostalgie du temps où il conduisait des bœufs au pâturage en criant : « Tsop ! tsop ! » Mais, d'après Apollon Ouchakov, si l'hetman était fier de ses origines modestes, il n'admettait pas qu'on ignorât la situation élevée à laquelle il était parvenu. Son palais était l'un des plus fastueux de Saint-Pétersbourg. La tête renversée, Basile admirait le plafond peint, où un Jupiter barbu tenait conseil. De ces hauteurs olympiennes, son regard descendit le long des colonnes de faux marbre jusqu'aux visages humbles des quémandeurs. Tous des mendiants, malgré leurs beaux habits et leurs perruques. Il eut honte d'appartenir à cette piétaille. Lui, un Mirovitch ! Le petit-fils d'un compagnon de Mazeppa. Certains comptaient le chef rebelle pour un traître. Il existait une formule d'anathème habituellement lue dans les églises, à la Quadragésime, contre tous les hérétiques et tous les renégats, à commencer par Arius qui, dans l'Antiquité, avait contesté la divinité du Verbe et à finir par Mazeppa qui, sous Pierre le Grand, avait osé tenir tête au tsar. Mais, en dépit de l'excommunication dont il était l'objet, Mazeppa demeurait pour tous les Ukrainiens un personnage de légende. Il semblait parfois à Basile que l'ombre de ce guerrier farouche s'étendait loin devant lui.

Enfin, une grande porte s'ouvrit, au fond de la salle. Un serviteur petit-russien apparut et fit signe au premier visiteur de la rangée. C'était le début du défilé. Toutes les échines se redressèrent, tous les regards s'allumèrent. Septième par ordre d'arrivée, Basile calcula qu'il aurait encore longtemps à patienter. Cependant, Cyrille Razoumovski se révéla expéditif. Cinq minutes après avoir été introduits, les solliciteurs ressortaient. Basile scrutait leur visage. Dans l'ensemble, ils avaient l'air désenchantés. Il en augura mal de ses propres chances. Le valet petit-russien s'inclina devant lui et dit avec l'accent du terroir :

— Si vous voulez me suivre... Son Excellence vous attend.

L'instant d'après, Basile pénétrait dans un bureau très vaste et très clair où, derrière une table de marqueterie, siégeait un homme de quelque trente-cinq ans, en robe de chambre de velours grenat, une calotte brodée sur le crâne, le teint rose, l'œil sirupeux, et un mouchoir de dentelle à la main. Ayant fait asseoir le visiteur en face de lui, Cyrille Razoumovski le pria d'exposer le but de sa démarche et parut prendre un vif intérêt à ce qu'il entendait. Il accepta même de jeter un coup d'œil sur le mémoire que Basile avait rédigé pour résumer la situation. Mais, tandis qu'il lisait, son visage, d'abord aimable, exprimait un ennui croissant.

— Mon cher, dit-il enfin, je connais bien votre famille et il m'aurait été agréable, étant donné mes origines et mes fonctions, de soutenir la causé d'un frère ukrainien dans le malheur. Vous seriez venu me demander conseil quelques mois plus tôt, je vous aurais promis d'intervenir en votre faveur. Aujourd'hui, mon crédit auprès de Sa Majesté a tellement baissé, que je n'ose lui recommander personne, par crainte de desservir ceux-là même que je désire appuyer.

Basile prit cet argument pour une vulgaire échappatoire. Jouant d'audace, il murmura :

— Pourtant vous êtes l'hetman de l'Ukraine et, comme tel, il me semble que vous pourriez...

— Je ne peux plus rien, dit Cyrille Razoumovski. Et il est probable que, bientôt, il n'y aura plus du tout d'hetman de l'Ukraine. Le poste sera supprimé. À moins qu'il ne soit confié à l'un des Orlov.

Il y avait tant d'amertume dans sa voix que Basile, brusquement, ne douta plus de sa sincérité. Visiblement, malgré l'apparat dont s'entourait encore le personnage, il était un homme blessé à mort. Son sourire avait disparu. Les yeux au loin, il semblait avoir oublié la présence de son visiteur. Il poursuivit, comme se parlant à lui-même :

— Eh oui ! mon cher, toute vie est faite ainsi de hauts et de bas. Vous êtes dans l'ombre aujourd'hui, demain vous monterez au pinacle et, après-demain, vous serez de nouveau oublié. Il faut savoir accueillir ces changements de destin avec philosophie.

— Je n'insisterais pas autant si j'étais seul en cause, dit Basile. Mais ma mère, mes sœurs souffrent de la pauvreté et de l'humiliation. Cela, je ne puis l'accepter.

— Je comprends, je comprends. Vous m'êtes très sympathique. Il y a certainement de l'injustice dans votre cas. Quel dommage que je ne sois plus en position de vous seconder ! Je me dis parfois que je devrais me retirer à la campagne, dans mon domaine de Pokrovskoïé, et oublier dans la lecture, la promenade et la chasse, le vain éclat de la cour. Peut-être en aurai-je le courage, un jour prochain ? Mais l'impératrice exerce un tel pouvoir d'attraction ! Même quand elle vous bat froid, il est difficile de la fuir. Ah ! si seulement elle choisissait mieux ses conseillers ! Les Orlov ont un gros appétit. Et Sa Majesté, si forte par ailleurs, a d'étranges faiblesses pour Grégoire Orlov. Tout, désormais, passe par lui.

— C'est donc à lui que je devrais m'adresser pour régler mon affaire ? demanda Basile rapidement.

— En principe, oui. Seulement il est très sollicité. Il refusera de vous recevoir.

— Pas si vous avez la bonté de me recommander à lui, Excellence !

Surpris par tant d'audace, Cyrille Razoumovski hésita une seconde entre l'indignation et l'amusement. Basile devina ce mouvement de bascule dans la tête de son interlocuteur. Son avenir se jouait à pile ou face. Il éleva une brève prière intérieure. Le visage de Cyrille Razoumovski s'amollit dans un sourire mélancolique. Il se tapota les narines avec son mouchoir de dentelle.

— Eh ! comme vous y allez, mon bon ! dit-il.

Et, après un instant de réflexion, il ajouta :

— Je donne un bal, ce soir. Grégoire Orlov y viendra. Venez aussi. Je vous présenterai.

La proposition tomba sur Basile comme un trait de lumière. D'abord étourdi par la joie, il eut soudain une inquiétude : son habit était usé aux coudes.

— Je n'ai que cet uniforme, marmonna-t-il.

— Un officier en tenue est partout à sa place, dit Cyrille Razoumovski. Venez donc comme vous êtes. Ce sera très bien.

En quittant l'hetman, Basile était aux anges. On lui offrait de changer de monture en cours de route. Après avoir chevauché le rêve-Razoumovski, il chevauchait le rêve-Orlov. Il vécut jusqu'au soir dans un état d'excitation majeure. Marfa Antonovna passa une fois de plus l'inspection de toutes les pièces de son vêtement. Il se recoiffa longuement devant la glace, attentif à bien nouer sa tresse, comme si la vue d'un cheveu mal collé pouvait indisposer le tout-puissant favori

à son égard. Puis il se couvrit la tête d'un nuage de poudre. Un acteur s'apprêtant à entrer en scène n'aurait pas mis plus de soin à se parer.

En arrivant aux abords du palais de Razoumovski, il tomba en pleine cohue populaire. Devant le perron, dans la lumière des hautes fenêtres, se pressait une foule de petites gens remuants et murmurants. Ils attendaient, comme lors de toute grande fête, une distribution d'aumônes. Un majordome surgit, galonné, au haut de l'escalier. Sa main plongea dans un sac, qu'il portait en bandoulière. Des pièces de cuivre volèrent au-dessus des têtes. Aussitôt, ce fut la ruée. Les uns essayaient d'attraper les monnaies au vol. D'autres, courbés en deux, fouillaient la neige. On s'arrachait les prises, on piétinait les doigts du voisin, on s'enfuyait, une fois servi, sans demander son reste, par crainte d'être détroussé. Les traîneaux des invités s'enfonçaient dans cette bousculade. C'étaient de riches caisses, montées sur patins et décorées de moulures dorées. Certains attelages étaient précédés de nègres enturbannés et de coureurs. Les cochers donnaient des coups de fouet, à droite, à gauche, pour se frayer un chemin à travers la multitude. Des agents les aidaient, avec leurs haliebardes. Les mendiants malmenés hurlaient et reculaient. Le majordome, ayant épuisé sa réserve de menue monnaie, jetait maintenant des noix dans la populace.

Basile, qui était venu à pied, s'engagea derrière un traîneau découvert où siégeaient deux officiers, coiffés d'énormes tricornes à plumets blancs. À mesure qu'il approchait du palais, il distinguait, derrière les fenêtres illuminées, les têtes poudrées des petits-maîtres de l'armée et de la cour. Un tapis rouge recouvrait l'escalier extérieur. Des laquais porteurs de flambeaux s'étagaient de marche en marche. Les flammes veillaient dans le vent. Chaque voiture, en s'arrêtant devant le perron, déversait sa charge de visiteurs emmitouflés de fourrures. Des femmes élégantes s'élançaient, avec une légèreté de libellules, vers le palier supérieur. En franchissant la porte ouverte à deux battants, Basile eut l'impression de passer de l'hiver à l'été, de la misère à l'opulence. Dans un immense salon, brillamment éclairé, des plantes vertes s'épanouissaient sous un plafond peuplé d'amours aux cuisses roses. Un orchestre, perché dans une loggia, jouait un air guilleret. Flûtes, clarinettes et hautbois répliquaient aux sons aigus des instruments à cordes. Les invités étaient déjà si nombreux que tous les visages, toutes les toilettes se confondaient en un papillonnement de diadèmes, de galons et de décorations. Un huissier géant, coiffé à la façon des hussards d'une perruque à longues et fines tresses, se tenait à l'entrée, une canne enrubannée au poing. Sous son habit écarlate à brandebourgs noirs et à jabot de dentelle, il ressemblait à une grosse écrevisse qu'on vient d'ébouillanter. Devant chaque invité, il croisait sa canne et demandait, d'une voix de basse, qui il devait annoncer.

Bien des gens s'étonnaient de cette formalité insolite. Encore une mode européenne introduite par l'impératrice ! Perdu dans la file des notables, Basile entendit clamer avec superbe : prince Viazemski, comte Roumiantsev, princesse Kourakine, comte Chouvalov... Derrière ces noms prestigieux, son propre nom résonna soudain pauvrement, bêtement, comme un pétard mouillé au milieu d'un splendide feu d'artifice :

— Sous-lieutenant Basile Iakovlévitch Mirovitch.

Engoncé dans un habit de soie pure, le front couronné de boucles blanches, les joues fardées, Cyrille Razoumovski accueillait ses invités au milieu du salon d'un air de fatigue et de bienveillance. Quand Basile s'inclina devant lui, il parut ne pas le reconnaître. Sous ce regard indifférent, le jeune homme sentit que sa chance, une fois de plus, le trahissait. Inquiet, il balbutia :

— Je me suis permis de venir, Excellence, comme vous me l'aviez recommandé ce matin. Je vous rappelle mon nom : Basile Mirovitch.

— Ah ! oui, très bien ! dit Razoumovski. Dès que j'aurai une minute, je m'occuperai de vous... Allez, mon cher...

Et il se tourna vers de nouveaux arrivants : un trio de vieillards entourant une très belle femme en robe de velours grenat, à traîne. Basile s'éloigna et alla se poster dans l'embrasure d'une porte de communication entre deux salons. De là, il avait une vue générale sur la fête. La chaleur était étouffante. Le bourdonnement des voix couvrait, par instants, la musique. Des laquais à perruque, bas blancs et souliers à boucles circulaient entre les groupes, portant à bout de bras des plateaux chargés de verres aux breuvages étincelants. Basile osa prendre un de ces verres au passage et y trempa les lèvres : du vin de Hongrie. Il lui sembla que tous les gens, dans cette réunion, se connaissaient. Lui seul n'était l'ami de personne, n'intéressait personne. Son regard découvrait ici un jeune homme obséqueux, tout en velours olive et en dentelles, chuchotant à l'oreille d'un sexagénaire important, là des officiers supérieurs agglutinés autour d'une demoiselle en robe à paniers feu et fumée, la chevelure piquée de fleurs, plus loin une vieille femme grasse et blanche, le poitrail barré par un grand cordon, une main posée sur la tête d'un négrillon qui portait son éventail et sa tabatière. Avec aigreur, Basile mettait dans le même sac ces représentants si divers d'une société qui ne voulait pas le reconnaître. Il les détestait et il les enviait. Il leur déclarait la guerre et, dans le même temps, il se sentait prêt à toutes les bassesses pour être accepté dans leur confrérie. Il eût volontiers troqué sa jeunesse, sa vigueur contre le sort de ce vieillard qui passait devant lui, couvert de décorations, la lèvre inférieure pendante, l'œil terne et les genoux cagneux.

La musique devint assourdissante. Un empressement fiévreux s'empara de la foule qui, longtemps, n'avait pas prêté attention aux accents de l'orchestre. Les danses commencèrent par un menuet. Au menuet succéda un cotillon, qui fit place à une gavotte, celle-ci se continuant par une polonaise. Le branle était mené par un homme jeune encore, en habit de couleur orange, le cordon de Saint-André en écharpe. Tout à l'heure, l'huissier de l'entrée l'avait annoncé comme étant Léon Narychkine, grand veneur de Sa Majesté impériale. À la tête de la troupe folle, le grand veneur multipliait les entrechats et les pirouettes. Il criait d'une voix essoufflée :

— Tournez à gauche ! Balancez ! Chaîne de dames !

Basile s'était adossé à une colonne, parmi un groupe de spectateurs. De jeunes visages, empourprés par l'effort, oscillaient devant lui comme des lampions de papier secoués par un coup de vent. Il respirait un parfum de cosmétique et de sueur. L'odeur de la fête, l'odeur des femmes. Mais il n'avait nulle envie de se mêler à cette sarabande endiablée. Libre à d'autres de se trémousser en cadence. Son affaire à lui était sérieuse, financière, juridique. Il calcula que, sur certains danseurs, il y avait assez de bijoux pour le faire vivre honorablement avec sa mère et ses trois sœurs pendant vingt-cinq ans. De nouveau, sa bile s'épanchait. Il prit encore une coupe de vin sur un plateau, la vida d'un trait et, le valet s'étant éloigné entre-temps, ne sut où la reposer. Il se tournait en tous sens, son verre inutile à la main, cherchant une table, une commode, et il lui semblait que des regards ironiques suivaient ses mouvements. Sans doute n'avait-il pas les usages du monde. Son vieil uniforme faisait tache parmi tant de toilettes somptueuses. Un indésirable, un intrus, un maudit. Des gouttes de sueur perlaient à son front. Un autre valet se présenta. Mais sans plateau. Basile lui fourra sa coupe vide dans la main. Le valet parut surpris et murmura :

— Je venais vous chercher de la part de Son Excellence.

Basile lui emboîta le pas. Ils traversèrent le grand salon pendant une pause de la musique. Autour d'eux, dames et cavaliers soufflaient avant de reprendre la danse. Les éventails palpaient à hauteur de corsage. Le valet chuchotait à chaque pas : « Veuillez nous excuser. » Et, l'épaule de biais, il s'enfonçait, suivi de Basile, dans un taillis de frisettes, d'aiguillettes, de cordons et de diadèmes. Soudain, le chef d'orchestre leva sa baguette. Un air joyeux éclata sous le plafond où flottaient des chérubins nus. Léon Narychkine hurla :

— Farandole !

Aussitôt, un long cortège s'ébranla en tourbillonnant. Danseurs et danseuses, se tenant par la main, trottaient en mesure et entrecoupaient leur course de balancés, de pliés et de révérences. Mais

déjà, échappant à la foule, Basile pénétrait, sur les talons du valet, dans une vaste serre vitrée, surchauffée, encombrée de plantes aux feuillages luxuriants. Des lanternes étaient allumées, çà et là, dans cette forêt en miniature. Une pénombre humide et verdâtre baignait les masses végétales, de part et d'autre d'un sentier de sable fin. Des tables étaient disposées au milieu des pelouses. Sur chaque table, un candélabre à six branches. Et, autour du candélabre, les têtes attentives des joueurs de cartes, avec leurs fronts d'ivoire et leurs cernes sous les yeux. Au moindre mouvement de la main pour abattre une carte, les manchettes de dentelle frémissaient comme de la mousse. Des pièces d'or brillaient au centre du tapis. Certains de ces hommes fumaient la pipe. Plus loin, à une autre table, il y avait des femmes. Jeunes et vieilles. Toutes tendues vers le même calcul. Fascinées. Inhumaines. Riches. Et voulant l'être plus encore. Le valet se dirigea vers une cascade qui tombait, d'une colline rocheuse, dans une vasque aux formes tourmentées. À côté de la cascade, sur un banc de pierre, deux hommes étaient assis et devisaient à voix basse : Cyrille Razoumovski et un inconnu, en qui Basile devina son futur protecteur. Un homme jeune, aux épaules d'athlète et au visage d'un modelé suave, presque féminin. Il ne portait pas l'uniforme de la garde, mais un habit de cour cerise, orné de bandes de zibeline et de gros boutons de diamants.

— Voilà donc le Petit-Russien revendicateur ! dit Grégoire Orlov avec un sourire méprisant.

Une lumière froide rayonnait de ses yeux très grands et très beaux, fendus en amande, sous la ligne souple des sourcils légèrement décalés. Ce regard dur contrastait avec la douceur et l'équilibre de ses traits. Il avait une bague à chaque doigt.

— Eh oui ! dit Cyrille Razoumovski. Je lui ai promis de vous intéresser à son cas. Sincèrement, je crois qu'il mérite votre bienveillance. Comme j'ai eu l'honneur de vous l'exposer, la famille Mirovitch...

— Je sais, je sais, grogna Grégoire Orlov avec insolence. Ménage ta salive, mon compère, et laisse-moi seul avec lui.

Cyrille Razoumovski se dressa et inclina le buste avec déférence. Il avalait la pilule. Tout homme, quelle que soit son élévation, finit par trouver son maître, pensa Basile. La soumission de son hôte l'affligeait. Grégoire Orlov devait vraiment être très puissant. Tandis que l'hetman, docile, s'éloignait dans l'allée, le favori examinait Basile de la tête aux pieds. Il avait l'œil d'un juge. Ou plutôt d'un maquignon. Arrogant et précis, cruel et efficace. Une idée impertinente traversa l'esprit de Basile : « Et cet homme-là partage le lit de l'impératrice. Il la voit nue, il la caresse, il lui fait l'amour. Comme j'ai fait l'amour,

l'autre nuit, à la prostituée de « la Munichoise ». Est-ce possible ? Quel sacrilège ! Est-elle tsarine ou femme ? Il faut choisir ! »

— Ton affaire ne me plaît pas, dit Grégoire Orlov.

Cette brutale entrée en matière déconcerta Basile. Interloqué, il balbutia :

— Laissez-moi vous expliquer, Excellence...

— Razoumovski m'a mis au courant de tout, trancha Grégoire Orlov. C'est clair. Le Sénat a eu raison de te débouter. Comment te rendrait-on aujourd'hui des domaines qui ont été confisqués à tes aïeux par Pierre le Grand ? Ces domaines ont déjà passé en d'autres mains. Peut-être même ont-ils changé par trois ou quatre fois de propriétaires !

— C'est exact, Excellence, mais notre auguste souveraine pourrait, si elle le voulait, casser le jugement du Sénat, ordonner une nouvelle enquête et restituer aux Mirovitch ce qui leur a été injustement ravi, quitte à indemniser les propriétaires actuels !

Grégoire Orlov éclata de rire :

— Casser le jugement du Sénat, indemniser les propriétaires actuels, tu n'y vas pas de main morte, mon pigeon !...

— C'est une question d'équité, Excellence.

— Dis plutôt : une question d'opportunité. Pour obtenir une telle faveur, il faut pouvoir invoquer des raisons exceptionnelles, quelque acte méritoire, un service immense rendu à la patrie.

— Mon dévouement à la cause de Sa Majesté...

— C'est extraordinaire le nombre de gens dont le dévouement est acquis à Sa Majesté depuis que son pouvoir n'est plus contesté par personne ! Qu'as-tu fait pour elle ?

— Mais..., étant éloigné de la capitale..., je n'ai pu...

— Rien ! Tu n'as rien fait ! Et maintenant tu réclames une récompense. Ne dirait-on pas que c'est à toi qu'elle doit le trône ? Pour un peu, tu la traiterais d'ingrate !... Ah ! mon coquin, tu ne manques pas d'audace ! Au lieu d'appuyer ta demande, je devrais te faire jeter en prison !

La menace était trop disproportionnée pour inquiéter Basile. Mais elle témoignait d'une hostilité systématique à son égard. Ce n'était pas à un protecteur éventuel qu'il s'adressait, mais à un ennemi déclaré. Comment convaincre ce bloc de suffisance ? Grégoire Orlov n'avait même pas prié son interlocuteur de s'asseoir. Au garde-à-vous devant lui, Basile cherchait en hâte de nouveaux arguments et n'en trouvait pas. La cascade l'enveloppait d'un babil cristallin. Parfois, une exclamation, fusant d'un groupe de joueurs, le dérangeait dans ses pensées. Un perroquet vert et jaune criait, au-dessus de sa tête, dans

une cage. De loin, lui parvenaient les sons assourdis de l'orchestre. On dansait, là-bas, on s'amusait. Et lui, ici, défendait son avenir, misérablement, devant un pantin parfumé, cousu d'or, couvert de décorations et de pierreries. Après un bref silence, il revint à la charge :

— De grâce, Excellence, je crois que vous vous méprenez sur mes intentions. Ce que je sollicite, ce n'est pas un passe-droit, c'est une contre-enquête. Il ne vous coûterait pas beaucoup de faire rechercher dans les archives du temps les conditions exactes dans lesquelles mon grand-père s'est trouvé du côté de Mazeppa. Dès lors, vous comprendriez qu'il s'agit d'une fausse accusation, que la sentence a été injustement prononcée...

Sourcils froncés, regard de fer, Grégoire Orlov l'interrompit sèchement :

— Tu oses insinuer que Pierre le Grand s'est trompé en condamnant ton ancêtre ?

— Pas lui, mais les magistrats qu'il a chargés de l'enquête, répliqua Basile. Sa bonne foi a été surprise.

— On ne surprend pas la bonne foi d'un homme tel que lui. Ce qu'il a décidé a été bien décidé. Tu m'embêtes avec tes vieux papiers. Vous autres, Petits-Russiens, vous êtes tous des chicaneurs, des conspirateurs, des agitateurs !

Basile se raidit sous l'insulte. Maintenant, il savait sa cause perdue. Et pourtant il ne pouvait se résoudre à céder. D'une voix étranglée, il s'écria :

— Sur mon honneur, je dis la vérité ! Mes aïeux ont été parmi les plus illustres de l'Ukraine. Et me voici réduit à ne pouvoir même secourir ma mère et mes sœurs qui se morfondent dans la misère et la honte. Je vous en prie, Excellence, daignez prendre en considération mon dénuement, ma fierté, mon désir de justice...

— Tu demandes trop, l'ami, dit Grégoire Orlov. Quand on n'a pas d'échelle, il faut se contenter des fruits qui poussent sur les plus basses branches !

— Même ces fruits-là, je ne puis les atteindre, dit Basile.

— Eh bien, on t'y aidera, on t'y aidera, si tu en es digne !

Le visage de Grégoire Orlov s'était détendu dans une expression de mansuétude supérieure. Évidemment, il avait une idée derrière la tête. Une idée qui l'amusait comme une grosse mise sur une carte douteuse.

— Il ne sera pas dit que je me désintéresserai d'un Petit-Russien qui m'a été recommandé par Cyrille Razoumovski, reprit-il. Tu es sous-lieutenant au régiment de Narva, à ce qu'il paraît ?

— Oui, Excellence.

— Bien vu de tes supérieurs ?

— Je le crois.

— Mais tu t'ennuies, loin de Saint-Pétersbourg, sur la frontière polonaise ?

— Comment ne m'ennuierais-je pas, sans argent ?

— Ne pense donc pas toujours à l'argent ! dit Grégoire Orlov avec irritation, en agitant la main droite.

Ses bagues étincelèrent. L'une d'elles, une grosse émeraude, débordait de l'annulaire sur les deux doigts voisins.

— J'essaierai de te faire muter dans un régiment de la capitale, poursuivit-il. Ou, si c'est impossible, je trouverai pour toi une garnison proche de Saint-Pétersbourg. Tu y auras, plus que dans un lointain trou de province, l'occasion de te distinguer.

Ce pis-aller consternait Basile. Venu pour arracher la promesse d'une restitution de ses biens, il repartirait avec la perspective d'un banal changement d'affectation militaire. Il n'avait que faire de cette charité, et cependant il devait en remercier l'auteur. Trop heureux encore si celui-ci n'oubliait pas demain son engagement d'aujourd'hui ! Il se rappela les mendiants assemblés, dans la nuit, devant le perron, et se battant pour ramasser les pièces de monnaie et les noix que leur jetait le majordome. Il était l'un d'entre eux.

Avec effort, il murmura :

— Je vous suis très reconnaissant de vos bontés, Excellence.

— Tâche de t'en montrer digne à l'avenir, dit Grégoire Orlov. Ceux que j'oblige doivent savoir que je ne supporte pas l'ingratitude.

Et il se dressa. Il dominait Basile de la tête. Un géant. Un étalon. Ivre de son pouvoir sur l'impératrice. Et, par conséquent, sur la Russie. Croyait-il réellement avoir rendu service à son interlocuteur ? Non, il se débarrassait de lui à bon compte. « J'aurais mieux fait de ne pas venir », pensa Basile. Grégoire Orlov lui tourna le dos et se dirigea vers une table de jeu. Immédiatement, trois joueurs se levèrent pour lui céder leur place. Il choisit la meilleure. Basile retourna dans les salons. Il n'avait plus rien à faire chez Cyrille Razoumovski et cependant il ne pouvait se décider à partir. Il resta parmi les derniers, errant d'une pièce à l'autre, sans danser, sans parler à personne, solitaire, désœuvré, en proie à un désespoir et à un dégoût qu'accroissaient la musique joyeuse de l'orchestre et l'entrain apparent des autres invités.

Le cheval trotait mollement dans la neige fraîche. Tapi au fond du traîneau, le col relevé jusqu'aux narines, Basile se laissait engourdir par la monotonie de la route. La piste blanche longeait la Néva gelée, s'en écartait sans raison apparente, traversait des forêts de sapins noirs pétrifiés, débouchait dans un infini grisâtre, strié de flocons si légers qu'ils semblaient se dissoudre avant de toucher le sol. Il ne faisait pas froid. Une méchante capote de cuir, montée sur arceaux, protégeait la tête du voyageur. Le dos large du cocher, devant lui, coupait le vent de la course. Le balancement de ce dos, le tintement des clochettes, le souffle précipité du cheval incitaient à la somnolence. Une soixantaine de verstes entre Saint-Pétersbourg et Schlüsselbourg. Pourquoi Schlüsselbourg ? se demandait Basile avec colère. C'était tout ce que Grégoire Orlov avait trouvé à lui offrir, après avoir fait miroiter à ses yeux une affectation dans la capitale ! Une telle mutation ressemblait fort à une disgrâce. Et même à une moquerie. Une garnison secondaire. Trop éloignée de Saint-Pétersbourg pour permettre des allées et venues fréquentes. L'incertitude des rapports avec de nouveaux camarades et de nouveaux chefs. Il eût mieux valu pour Basile retourner à son régiment de Narva, sur la frontière polonaise. Là-bas, du moins, il connaissait son monde, savait le bon et le mauvais de chacun. Avant son départ, Cyrille Razoumovski lui avait remis une lettre d'introduction auprès du colonel Korsakov, commandant le régiment d'infanterie de Smolensk, caserné à Schlüsselbourg. Et pour cela même il avait dû témoigner de la reconnaissance. Lui faudrait-il sa vie durant dire merci à des gens qui ne faisaient quasiment rien pour lui ?

Ce fut dans la plus fâcheuse disposition d'esprit qu'il découvrit les premières maisons de la ville. Elles étaient toutes en bois. Les enseignes des magasins pendaient, givrées, illisibles, au-dessus des portes closes. La neige tombait plus serrée maintenant. Les coupoles des églises flottaient très haut, détachées des murs, comme des ballons remplis de vent. Plus loin, quelques passants se montrèrent. À demi effacés dans la grisaille, le brouillard, la neige, le crépuscule. Transparents comme des fantômes. Ils se hâtaient de regagner leur tombe. Enfin, les murs jaune sale d'une caserne, la guérite rayée de noir et de blanc avec son factionnaire qui battait la semelle. Après un long naufrage dans le froid et la brume, Basile reprenait pied dans le monde des vivants. Le sergent du poste de garde était prévenu de son

arrivée. Il le conduisit au colonel Korsakov. Ce petit homme squelettique, à la peau couleur de parchemin, reçut Basile avec une glaciale courtoisie, lut la lettre de recommandation, la glissa dans sa poche et tint à le présenter lui-même à ses camarades. Ils ressemblaient, trait pour trait, à ceux que Basile avait connus au régiment de Narva. À croire qu'il existait un type d'officier subalterne commun à toute l'armée de Russie. Peu de culture, du courage à revendre, une grande insouciance, le goût de la fraternité, des femmes, des cartes et du vin. D'emblée, Basile fut dans la note. On lui montra sa chambre : une turne aux murs blanchis à la chaux. Par chance, il ne la partageait avec personne. L'ordonnance qui lui était attachée était un rouquin, au nez en boulette et aux yeux ronds, qui s'appelait Pisklov. Basile lui fit débiller ses valises et ranger ses vêtements dans un coffre de bois. Pisklov s'affairait avec une bonne volonté brouillonne. Il disposa sur la table un samovar en cuivre, où l'eau bouillait en sifflant. Le lieutenant Vdovenko, qui logeait dans la pièce voisine, apporta des verres et des tranches de pain d'épice sur une assiette. On but du thé en dégustant cette friandise un peu rance. La conversation était animée. Tous voulaient paraître au courant des derniers commérages de Saint-Petersbourg. Visiblement, leur principale crainte était de passer pour des provinciaux. Ils savaient par cœur des couplets français à la mode, mais, décida Basile, auraient été incapables de dire si c'était la Terre qui tournait autour du Soleil ou le Soleil autour de la Terre. Certains d'entre eux – les plus à l'aise dans leurs finances – louaient une chambre en ville. Ils engagèrent Basile à en faire autant. Il n'en avait pas les moyens mais promit d'y penser. La tradition exigeait que tout officier nouveau venu au régiment offrît une beuverie à ses camarades. Cela n'arrangeait guère Basile, qui en était à un rouble près dans ses comptes, mais comment refuser ?

On se rendit en bande, après l'appel du soir, chez le vieux Rastigaïev, qui tenait le seul cabaret convenable de Schlüsselbourg. Pour briller aux yeux de ses compagnons, Basile leur parla de sa récente visite à la taverne de la « Munichoise ». La plupart connaissaient l'établissement et le considéraient comme un lieu de luxe et de débauche réservé aux grands de ce monde. De toute évidence, la bicoque de Rastigaïev ne pouvait soutenir la comparaison avec ce temple des plaisirs. Elle était située non loin de la caserne, dans le faubourg nord de la ville. En bas, dans une vaste pièce enfumée, des consommateurs attablés coude à coude, parmi lesquels, de nombreux militaires, menaient grand bruit, buvaient et plaisantaient les serveuses. Il n'y avait pas de billard. Une galerie, courant à mi-hauteur, faisait le tour de la salle. Sur cette galerie, ouvraient les portes de quelques chambres. On pouvait s'y retirer avec l'une des femmes de la maison. C'était, selon l'expression consacrée,

« l'étage des soupirs ». Mais rares étaient ceux qui profitaient de cette commodité. Les « prêtresses », ici, affirmait Vdovenko, étaient toutes laides et vérolées. Ce n'était pas comme chez « la Munichoise », où l'amateur de beau sexe n'avait que l'embarras du choix ! Basile, qui avait gardé un souvenir écœuré de sa coucherie, se dit que le prestige de la capitale était bien vif aux yeux de ses nouveaux camarades puisqu'ils s'extasiaient sur les charmes de quelques femmes horribles, pour la seule raison qu'elles exerçaient leur commerce à Saint-Petersbourg. Cependant, il n'eut garde de leur reprocher une illusion due, sans doute, à l'éloignement et à l'ennui. Peut-être lui-même, au bout de quelques mois, finirait-il par leur ressembler ? En tout cas, personne, dans le groupe, ne songea à « monter » avec une des pensionnaires de Rastigaïev. On était venu pour boire et faire connaissance. Pas pour lutiner les dames. Le lieutenant Vdovenko, brun, velu, le menton bleu, et le lieutenant Bakhtine, qui avait une peau et des yeux de fille, étaient, jugea Basile, les plus intelligents et les plus amusants du petit cercle qui l'entourait. Avec volubilité, se coupant la parole, ils définirent en quelques mots leurs chefs hiérarchiques. Le colonel Korsakov était un cœur sec, un aigri, qui ne buvait que de l'eau, se considérait comme insuffisamment récompensé de ses mérites, ne trompait pas sa femme et avait le culte du règlement ; le capitaine Miller, gros homme débonnaire, n'avait d'autre souhait que de passer inaperçu du haut commandement ; le capitaine Zagriajski se prenait pour un poète et rédigeait des vers qu'il envoyait anonymement aux demoiselles de la ville... Basile écoutait, riait, engrangeait.

— Entre nous, mon cher, dit Vdovenko, Schlüsselbourg, c'est le bout du monde, c'est l'enterrement. Évidemment, le service n'est pas aussi rigoureux ici qu'à Saint-Petersbourg. On ne trouve pas un général derrière chaque porte. La vie coûte deux fois moins cher que dans la capitale. Mais quel ennui, quelle médiocrité ! Pas une jolie femme pour qui perdre la tête ! Pas un bal ! Pas un spectacle ! Pas la moindre chance d'avancement à la faveur d'une action d'éclat !

— Le plus pénible, renchérit Bakhtine, c'est l'obligation, pour les lieutenants, de prendre la garde, à tour de rôle, dans la forteresse. Une semaine sur l'île, avec interdiction d'en sortir ! Ah ! je vous jure qu'on attend la relève avec impatience !

— Il n'y a donc pas de garnison permanente dans la citadelle ? demanda Basile.

— Si. Mais cela ne suffit pas. La garnison permanente veille sur les prisonniers... et nous, nous veillons sur la garnison permanente !

— Combien sont-ils, ces prisonniers ?

— Une trentaine, je suppose. On n'a aucun contact avec eux...

— Ce sont, pour la plupart, des grands criminels, précisa Vdovenko. Des gens qui ont conspiré contre l'État, des faux-monnayeurs, des fabricants de passeports truqués, des traducteurs de livres séditieux, des impies blasphémateurs, des insulteurs de l'Église...

— Lundi, ce sera à moi d'y aller, soupira Bakhtine. Mais, soyez tranquille, Mirovitch : en tant que « nouveau » au régiment de Smolensk, vous ne tarderez pas à me succéder dans les murs de la forteresse ! Après avoir satisfait à cette épreuve, vous pourrez dire que vous êtes vraiment des nôtres !

— Il peut le dire dès maintenant ! brailla le sous-lieutenant Mordvinov en levant son verre. Et d'abord, nous devons tous le tutoyer et il doit nous tutoyer tous. C'est la règle. Je propose de boire avec lui à la *Bruderschaft*, à la fraternité !

Le cérémonial obligeait Basile à vider un verre face à chacun de ses camarades, les bras entrecroisés, les yeux dans les yeux et, ensuite, à échanger avec lui de joyeuses injures. À la dixième libation, il sentit qu'il faisait vraiment corps avec cette compagnie avinée. Il n'était pas ivre, mais comme décalé par rapport au monde réel. Le décor flottait autour de lui et cependant ses idées étaient claires. Il ne s'était jamais trouvé à la fois aussi lucide dans sa pensée et aussi hésitant dans ses gestes. Vdovenko l'ayant interrogé sur sa famille, il évita de parler de ses ancêtres, de Mazeppa, de la confiscation de ses biens, de sa requête devant le Sénat, bref de tout ce qui lui tenait à cœur et s'étendit principalement sur Marfa Antonovna qui était pour lui, disait-il, une seconde mère. Oui, devant ces inconnus qui le traitaient déjà en ami, il éprouvait le besoin inconscient de se replier sur le secret qui était la grande affaire de sa vie. Comme si l'injustice dont il souffrait eût été son essentielle raison d'être. Quand vint le moment de payer les bouteilles vidées, il s'aperçut qu'il n'avait pas assez d'argent. Le rouge au front, il dut accepter que Bakhtine, qui paraissait le plus à l'aise de toute la bande, réglât la moitié de la dépense. Là-dessus, le patron, Rastigaïev, voulut offrir deux flacons de vin de Tokay en l'honneur du « jeune et sympathique lieutenant » nouvellement affecté au régiment de Smolensk.

— J'espère vous voir souvent sous mon toit, avec ces messieurs ! dit-il.

Basile promit, mais sans entrain. Au milieu de ces officiers éméchés, il pensait à Apollon Ouchakov. Le seul véritable ami qu'il eût sur terre. « Pourquoi Grégoire Orlov, qui peut tout, ne m'a-t-il pas fait affecter à Saint-Pétersbourg ? se dit-il. Ainsi, j'aurais été tout près de Marfa, tout près d'Apollon. L'un et l'autre m'auraient aidé à supporter mon sort médiocre. Ici, c'est le vide, le brouillard, le froid,

l'engourdissement du corps et de l'âme. » Il but encore et consentit à finir la soirée chez Bakhtine, qui habitait une chambre en ville, du côté de l'embarcadère. Tout le groupe se déversa tumultueusement dehors. Ils se retrouvèrent, riant et discutant, au milieu d'une cité morte. Personne dans les rues. Pas une lumière aux fenêtres. Il ne neigeait plus. Les toits blancs brillaient au clair de lune. En arrivant au bord du lac Ladoga, Basile fut saisi par le spectacle de cette immense étendue gelée, dont les confins se perdaient dans la brume. Une plaine de glace, avec, non loin du rivage, sur une île, une excroissance étrange, la forteresse de Schlüsselbourg, compacte, noire, découpant ses murs abrupts, ses tours trapues, dans la lumière argentée de la nuit. Le silence, la clarté fausse, le froid, tout conférait à cette vision un caractère de mirage enfantin. Basile se rappela les contes de Marfa Antonovna, où il était souvent question du château d'un magicien à la longue barbe et aux yeux cruels, ravisseur de princesses, pourfendeur de paladins, terreur de la marmaille. Il ne pouvait détacher les regards de cette masse sombre, brisant la ligne pâle de l'horizon. Des montagnes de pierres pesaient sur sa poitrine. Était-ce le vin qu'il avait bu ? Il respirait mal. Il avait envie de partir. Oublier ce lac blanc, cette citadelle solitaire. La forteresse, de loin, surveillait Schlüsselbourg. Elle en était le symbole et la justification. Une ville bâtie à l'ombre d'une prison. Jour et nuit, ces murs rappelaient aux hommes libres l'extrême fragilité de leur chance.

— On s'y rend à pied maintenant, dit Vdovenko. Mais, en temps normal, il faut prendre une barque.

Des bateaux de toutes dimensions avaient été tirés sur la berge pour échapper au piège des glaces. Les plus gros étaient montés sur chantiers. Couverts de bâches, ils dormaient sous une pellicule de neige en attendant le dégel. Un fanal, au bout de sa potence, versait une faible lueur sur cette flotte polaire.

— Qui est de service là-bas, en ce moment ? demanda Basile.

— Le lieutenant Jérebtsov, dit Vdovenko. Tu feras sa connaissance lundi, à son retour.

Basile distingua un point lumineux à la base de la citadelle, un autre plus haut. Il y avait des hommes là-dedans. Ce n'était pas la première forteresse qu'il voyait. Pourquoi diable celle-ci l'impressionnait-elle jusqu'au malaise ? Il secoua ses idées et emboîta le pas au petit groupe qui s'éloignait du bord. Plusieurs fois, il se retourna pour jeter un regard sur l'île de désolation.

Après un dernier verre dans la chambre de Bakhtine, Basile et Vdovenko reprirent le chemin de la caserne.

Comme ils tournaient le coin d'une rue déserte, ils entendirent une galopade maladroite, un sourd halètement. Deux soldats les

dépassèrent en courant et s'enfoncèrent dans la nuit. Vdovenko, les ayant reconnus, cria :

— Eh ! Téliatine ! Rodonov ! Qu'est-ce qui vous prend ?

Mais les deux soldats étaient déjà loin. Sans doute étaient-ils sortis sans permission et se hâtaient-ils de regagner la caserne en escaladant le mur.

— Deux braves bougres, dit Vdovenko. Ils sont de ta section. À ta place, je ferais les yeux...

Il n'avait pas fini de parler que, de nouveau, des pas précipités retentirent derrière son dos. Une voix essoufflée hurla :

— Vous les avez vus ?

Basile et Vdovenko se retournèrent, se mirent au garde-à-vous et saluèrent, deux doigts collés horizontalement contre le bord de leur chapeau. Le colonel Korsakov était devant eux, l'œil étincelant de colère, la poitrine soulevée par une respiration entrecoupée. De la vapeur sortait de sa bouche. Visiblement, il avait couru pour rattraper les fuyards.

— Vous les avez vus ? reprit-il. Ils m'ont croisé sans me saluer ! Évidemment, ils n'étaient pas en règle ! Leurs noms ?

— Ils sont passés si rapidement devant nous et il fait si sombre que je ne les ai pas reconnus, dit Vdovenko.

— Vous mentez ! glapit le colonel Korsakov. Je vous ai entendu les interpeller !

— Vous vous méprenez, Votre Haute Noblesse, je ne les ai pas interpellés. J'ai simplement poussé un cri parce qu'ils m'avaient bousculé au passage.

— Vous avez prononcé deux noms. Sous-lieutenant Mirovitch, j'en appelle à votre témoignage !

Directement mis en cause, Basile ne pouvait se désolidariser de Vdovenko sans passer pour un traître aux yeux de tous ceux avec qui il avait bu « à la fraternité ».

— Le lieutenant Vdovenko dit la vérité, Votre Haute Noblesse, répondit-il calmement. Les deux hommes l'ont accroché en courant. Il a lancé un juron à leur adresse. C'est tout !

— Et vous non plus vous ne les avez pas identifiés ?

— Je viens d'arriver au régiment. Je n'y connais personne. D'ailleurs, comme l'a dit le lieutenant Vdovenko, nous n'avons même pas distingué le visage de ces soldats.

Le colonel Korsakov tapa du pied :

— Eh bien, alors, courez après eux, rattrapez-les !

— Ils doivent déjà avoir sauté le mur et s'être glissés dans leur lit,

Votre Haute Noblesse, dit Vdovenko.

— Courez quand même ! Et, demain, vous me rendrez compte de vos recherches ! Cette affaire aura des suites, je vous le promets ! Allez !

Basile et Vdovenko saluèrent encore et s'élancèrent. Mais ils ne se pressaient pas, trottant côte à côte, lourdement, dans la neige. Derrière leur dos, ils sentaient le regard vindicatif du colonel.

— Merci, mon cher, dit Vdovenko. Tu m'as soutenu au bon moment. Ce Korsakov est un imbécile. Comme il s'embête à Schlüsselbourg, il fait une montagne de la moindre peccadille. Chacun se divertit à sa manière !

— Crois-tu qu'il en restera là ?

— Cela m'étonnerait, mais il ne peut pas grand-chose contre nous. Encore moins contre Téliatine et Rodonov qu'il n'a pas reconnus !

Ayant dépassé l'angle de la rue, ils cessèrent de courir. Rentrés à la caserne, ils n'avertirent même pas de l'incident l'officier de semaine et regagnèrent leurs chambres comme si de rien n'était.

Le lendemain matin, après l'appel, le colonel Korsakov ordonna au régiment de se ranger en carré dans la cour. Tous les officiers prirent place au milieu de la formation. Les soldats avaient des visages anxieux. Chaque fois qu'on les rassemblait ainsi, c'était parce qu'un des leurs avait gravement manqué à un supérieur. Le châtiment était connu d'avance : le passage par les baguettes, le dos écorché, quelques jours d'hôpital et l'envoi dans un bataillon disciplinaire.

— Fixe !

Les épaules se redressèrent, les poitrines se bombèrent, les yeux se vitrifièrent dans une expression de stupidité solennelle. Basile et Vdovenko échangèrent un regard inquiet. Le visage émacié de Korsakov respirait la détermination, la vanité et la haine. Tiquant du genou droit, les mains derrière le dos, il observait son monde. Soudain, il cria :

— Mes gaillards, je suis, dans l'ensemble, satisfait de votre service. Mais il y a parmi vous deux misérables. Ils sont sortis, hier, après le couvre-feu. Je les ai surpris, la nuit, dans la rue. Ils ont détalé comme des rats, fuyant ma juste colère. Et cela sans même me saluer. De telles pratiques déshonorent le vaillant régiment de Smolensk. Que les coupables fassent un pas en avant !

Personne ne bougea. On eût dit que tout le régiment était atteint de surdité, frappé de paralysie. Un pâle soleil perçait la brume. L'ombre des soldats se découpait en dents de scie sur la neige.

— Si les coupables se dénoncent, je saurai me montrer magnanime, précisa Korsakov.

Ses paroles tombèrent dans un silence de glace.

— Soit, reprit-il. Lieutenant Vdovenko, sous-lieutenant Mirovitch, veuillez passer devant les hommes. Regardez-les bien. Vous ne pouvez manquer de reconnaître parmi eux les deux gredins qui vous ont bousculés la nuit dernière. En vous obstinant à les couvrir, vous deviendrez leurs complices. Je saurai m'en souvenir ! Exécution !

Basile s'attendait à cette mise en demeure. Il n'allait pas reculer aujourd'hui après avoir, hier, calqué son attitude sur celle de Vdovenko. Advienne que pourra ! Il s'avança, sur les pas de son camarade, vers les soldats disposés en ligne. Des visages de paysans terrorisés. Même les innocents n'étaient pas tranquilles. Chacun devait craindre d'être désigné par erreur. Basile prit conscience de son monstrueux pouvoir sur ces hommes. En passant devant eux, d'une démarche mesurée, il croyait respirer comme un relent de peur animale. Son regard avisa, au bout d'une rangée, Téliatine et Rodonov, debout côte à côte. Ils faisaient effectivement partie de sa section. Bien que les ayant à peine aperçus la veille, de nuit, le temps d'un clin d'œil, il les reconnut aussitôt. Vdovenko venait de s'approcher d'eux. Il les examinait avec une feinte indifférence. Les deux lascars, à demi morts d'angoisse, n'avaient pas un battement de cils. Enfin, Vdovenko, sans mot dire, poursuivit son chemin devant le front des troupes. Basile fit de même. Il lui sembla qu'en se refusant à dénoncer les coupables, il venait de gagner la sympathie de tous les soldats du régiment. Demain, il s'arrangerait pour distribuer quelques punitions secondaires afin que ses hommes ne prissent pas son indulgence pour de la faiblesse. Il voulait être aimé et redouté, ensemble, dans sa petite sphère. Comme le fut, toutes proportions gardées, son ancêtre, lors de l'immense épopée de Mazeppa.

Le reste de l'inspection ne fut plus qu'une formalité. Ayant parcouru les quatre faces du carré, Vdovenko et Basile revinrent au centre et s'immobilisèrent au garde-à-vous devant le colonel.

— Votre Haute Noblesse, dit Vdovenko, avec la meilleure volonté du monde, il m'a été impossible de reconnaître les soldats qui se sont permis de ne pas vous saluer hier.

— Je ne les ai pas reconnus non plus, Votre Haute Noblesse, ajouta Basile.

Le colonel Korsakov enveloppa les deux officiers d'un regard furibond et dit :

— Lieutenant Vdovenko, votre épée ! Et vous aussi, sous-lieutenant Mirovitch ! Aux arrêts forcés ! Tous les deux ! Pour huit jours !

Consigné dans sa chambre, par ordre du colonel, Basile ne souffrait pas outre mesure de l'isolement. L'ordonnance qui lui apportait ses repas le renseignait sur les moindres événements de la caserne. Tous les soldats, disait Pisklov, étaient reconnaissants aux deux officiers qui avaient couvert l'inconduite de Téliatine et de Rodonov. Cette popularité soudaine réjouissait Basile. En plus, il éprouvait un plaisir d'orgueil dans l'opposition à l'autorité. Il y avait, pensait-il, quelque chose de sain, et même d'exaltant, dans le seul fait de se rebeller. La voie escarpée est toujours attirante pour les grandes âmes. Le danger donne de la noblesse à quiconque le brave. Les compagnons de Mazeppa étaient, eux aussi, des têtes fortes.

Pour passer le temps, Basile relisait les deux seuls livres qui fussent en sa possession : *Candide* et la Bible. Le premier le charmait par sa verve, son insolence, son scintillement français, le second, par le mystère de son enseignement qu'il jugeait profondément russe. Il plongeait dans les textes saints, avec un mélange d'angoisse et de confiance, pour y pêcher quelque vérité essentielle sur son propre destin. Sa misère actuelle était trop injuste ! Était-il possible qu'elle se prolongeât ainsi jusqu'à sa vieillesse, jusqu'à sa mort ? Avec fureur, il revoyait sa rencontre avec Grégoire Orlov qui l'avait écrasé de son dédain. Puis il se rappelait sa mère, ses sœurs, et ravalait ses larmes. La dernière fois qu'il leur avait rendu visite, à Moscou, chez Pantéléïev, il avait souffert de les voir traitées en domestiques. Certes, elles étaient admises à la table seigneuriale, mais comme des personnes subalternes, qui n'osent élever la voix et à qui on réserve les bas morceaux. Habillée dans les vieilles robes de Mme Pantéléïev, sa mère, humble, ratatinée, obséquieuse, était chargée d'éduquer les enfants des maîtres. Ni plus ni moins qu'une nourrice sèche. Sa sœur aînée, Olga, qui allait sur ses dix-neuf ans, dirigeait la cuisine. Elle avait les yeux clairs de Basile, son visage maigre, sa fossette, mais non sa fierté. Autrement, elle n'eût pas accepté les privautés du gros Pantéléïev, qui lui prenait le menton à deux doigts devant tout le monde et l'appelait sa « violette ». Sûrement, il couchait avec elle. De temps à autre, il lui faisait cadeau d'un collier de verre. Quand elle se déplaçait, cette pacotille de honte tintait sur sa poitrine. Elle avait constamment un air égaré, puni et malade. La suivante, Lioubov, dix-sept ans, envoyait sa sœur et rêvait de lui succéder dans le lit du patron. Sans vergogne, elle multipliait devant lui les sourires et les mouvements d'épaules. Peut-être, à l'heure présente, avait-elle déjà supplanté Olga dans les faveurs de cette canaille ? La cadette, Anna, treize ans, une demeurée, parlait par monosyllabes et il fallait guider sa main quand elle portait la cuiller à ses lèvres. Ces quatre femmes avaient des âmes d'esclaves. À force de vivre aux crochets d'autrui, elles avaient perdu le sens de la révolte et, pour ainsi dire, le goût

d'elles-mêmes. Comme elles étaient loin de lui ! Au propre et au figuré. Dociles, résignées, alors qu'il bouillait d'indignation devant la malchance qui frappait sa famille. La solitude où il se trouvait depuis le début des arrêts l'incitait à réfléchir intensément à son sort. Par instants, il lui semblait que ses idées avaient, dans sa tête, la netteté de contours d'un objet exposé au soleil. Grâce à la complicité de son ordonnance, il échangeait des billets avec Vdovenko, lui aussi confiné dans sa chambre. Le sixième jour, il lui écrivit : « Tout compte fait, je crois que cette réclusion m'aura fait du bien. Enfin, je vois clair en moi ! » Et Vdovenko lui répondit : « Moi aussi, frerot : je rêve d'une grandiose beuverie ! »

À l'expiration de la peine disciplinaire, le colonel Korsakov convoqua Basile, lui rendit son épée et lui signifia, d'un ton sec, qu'il l'avait désigné pour prendre, dès le lendemain, son tour de garde à la forteresse. Certainement, dans l'esprit du colonel, il s'agissait d'un complément de sanction. Mais Basile accueillit cette décision avec allégresse. Toute nouveauté le trouvait disponible et excitait son appétit d'aventure.

Le service, dans la forteresse, laissait de grands loisirs à l'officier de garde. Ayant disposé ses factionnaires à l'entrée de la « Tour impériale » et sur les remparts, Basile n'avait aucune obligation précise jusqu'au moment de la relève. Arrivé dès l'aube, après avoir traversé les glaces du lac Ladoga à pied, à la tête de sa section, il avait déjà eu le temps de voir toute la partie accessible de la citadelle. Cette formidable construction défensive, aux murs élevés, flanquée de dix tours, avait été arrachée aux Suédois, en 1702, par les troupes de Pierre le Grand, après un assaut de trente-cinq heures. Les blocs de granit gris étaient fendillés par le gel, maculés de taches verdâtres par le lichen. Des matelas de neige soulignaient chaque relief. Dans la vaste cour intérieure, se dressaient, au centre, l'église de la forteresse, et, un peu plus loin, la maison du commandant avec son jardinet. Tout le côté nord-ouest de la cour était occupé par les cellules des détenus. Leurs fenêtres grillagées étaient à demi masquées par des écrans de bois inclinés. Un canal gelé courait au pied de la muraille. Des passerelles en planches le franchissaient, ça et là. À l'opposé, s'alignaient des hangars, la forge, les étuves. Dans le coin nord, derrière un pont-levis baissé, s'ouvrait l'entrée de la « maison secrète », où nul visiteur, fût-ce l'officier de semaine, n'avait le droit de pénétrer. Une petite garnison, jamais relevée et ne dépendant pas du régiment de Smolensk, assurait la défense de cette forteresse dans la forteresse. Les soldats composant la garde permanente de ces lieux étaient placés sous l'autorité directe de deux officiers, le capitaine Vlassiev et le lieutenant Tchékine, lesquels ne rendaient compte de leur mission qu'à Saint-Pétersbourg. Eux non plus n'étaient jamais relevés. Ils étaient les hommes de confiance du pouvoir central. Qui gardaient-ils avec tant de zèle ? Basile le demanda au commandant de la forteresse, le colonel Bérédnikov, qui, très aimablement, l'avait invité à faire le tour des remparts. Bérédnikov, un gros homme blafard, bouffi, aux larges lèvres mauves et aux prunelles globuleuses, d'un vert délavé, s'arrêta de marcher, prit un air important et dit :

— C'est là qu'est détenu celui que nous désignons sous l'appellation de prisonnier n° 1.

— Il n'a pas de nom ?

— Si. Mais ce nom ne nous a pas été communiqué par les autorités supérieures et nous n'avons pas le droit de chercher à le connaître.

L'homme a été mis au secret à vie. Seuls, le capitaine Vlassiev et le lieutenant Tchékine peuvent l'approcher.

— Ce doit être un personnage d'envergure !

— Je ne le crois pas, grommela Bérédnikov. Sans doute quelque illuminé, quelque fanatique ennemi de l'ordre.

Basile eut l'impression que le colonel en savait plus qu'il ne voulait le dire.

— Nous avons eu, ici, dans le passé, des prisonniers tellement plus importants ! poursuivit Bérédnikov. La tsarine Eudoxie Fedorovna, première épouse de Pierre le Grand, la princesse Marie Alexeïevna, le prince Dimitri Golitzine, le prince Vladimir Dolgorouki...

Il paraissait très fier de cette énumération prestigieuse. Comme si ces prisonniers eussent été des convives de marque qu'il avait reçus à sa table.

— C'est une bonne forteresse, conclut-il. Personne ne s'en est jamais évadé. J'exige que mes prisonniers soient bien traités, mais surveillés étroitement. Grâce à cela, je n'ai pas d'histoires. Et vous n'en aurez pas non plus, si vous vous conformez au règlement. Le service est simple, le site, admirable ! Pour ma part, je ne me lasse pas de cette vue !

D'un geste large, il désignait, sur la rive d'en face, les petites maisons de Schlüsselbourg pressées l'une contre l'autre, la lande blanche, les forêts noires poudrées de neige, sous le ciel pâle, un infini sans couleur et sans voix. La forteresse était située à l'endroit où la Néva sortait du lac Ladoga. Mais, en cette saison, une même couche de glace unissait l'eau à la terre ferme, de tous côtés. Un vent très froid soufflait du nord. Basile frissonna sous son manteau léger. Malgré l'enthousiasme de Bérédnikov, il trouvait à ce paysage plat un aspect de dénuement et d'hostilité qui l'oppressait, comme si, tout à coup, il eût manqué d'air.

— Évidemment, le climat est plus rude ici qu'à Saint-Pétersbourg, reprit Bérédnikov. Nous n'avons pratiquement pas d'été. Les fleurs s'épanouissent en juillet et meurent en août. Ma femme a bien du mal à entretenir notre jardin. Mais l'air est très sain. Je me porte à merveille !

Il se donna une tape sur la poitrine. Sa grande bouche riait, fendue sur toute la largeur de la face. Un batracien en uniforme. Il plastronnait.

« Pourquoi la vue d'un homme satisfait de son sort m'est-elle si insupportable ? » se demanda Basile. Bérédnikov lui posa une main sur l'épaule :

— Je ne vous ai pas questionné sur vos états de service, Mirovitch. Où étiez-vous affecté auparavant ?

— Au régiment d'infanterie de Narva. Je souhaitais, pour des raisons personnelles, me rapprocher de Saint-Pétersbourg, et voilà, on m'a muté au régiment d'infanterie de Smolensk, à Schlüsselbourg.

— Vous avez eu beaucoup de chance, mon ami ! dit Bérédnikov gravement. Quelqu'un a dû s'occuper de vous, en haut lieu.

— Le comte Grégoire Orlov, dit Basile.

À l'énoncé de ce nom, Bérédnikov tressaillit et redressa instinctivement les épaules. Un rayon du soleil impérial venait de le toucher au front. Figé dans le respect, il murmura :

— Vous êtes un protégé de Son Excellence ?

— Un protégé, c'est beaucoup dire ! répliqua Basile. Simplement, Grégoire Orlov a voulu me marquer son intérêt sur la demande de l'hetman de l'Ukraine, Cyrille Razoumovski.

— C'est très bien, très bien ! dit Bérédnikov.

Et Basile sentit que le vieux colonel ne le considérait plus du même œil. Tout à coup, lui, le petit sous-lieutenant à l'uniforme usé, devenait un émissaire fabuleux de la cour, un délégué des puissances supérieures, quelqu'un à ménager, à utiliser peut-être. À présent, Bérédnikov souriait à pleines dents. Elles étaient rares et gâtées.

— Venez donc prendre le thé à la maison, dit-il. C'est l'habitude. Les officiers de semaine sont mes enfants. Et les prisonniers aussi sont mes enfants. Nous formons tous, ici, une grande famille. Les uns libres, les autres sous les verrous. La différence est minime. L'homme est partout un homme. Dieu est le même pour tous. Je ne veux pas que vous emportiez un mauvais souvenir de votre première visite à la forteresse !

Ils descendirent le raide escalier de pierre et se rendirent dans la maison du commandant. Elle était très convenablement chauffée et meublée. L'air sentait les herbes odoriférantes que l'on brûlait dans les poêles. La pièce principale était encombrée de malles, de bahuts, de coffres cloutés, de caisses en bois sculpté et colorié. D'innombrables cassettes surchargeaient une table. Visiblement, Bérédnikov tenait tout son trésor sous clef. Le moindre objet avait sa boîte. Une déformation professionnelle, en somme. La femme du colonel, Marie Matvéïevna, petite personne grassouillette, blanche de peau et bleue de regard, accueillit le jeune homme avec une simplicité et une jovialité toutes maternelles. Bérédnikov lui présenta Basile comme « un protégé du comte Grégoire Orlov ». Transportée par cette référence, elle s'écria, parlant du favori : « C'est un aigle qui, en planant, veille sur notre impératrice ! » Et elle s'empressa de faire servir le thé. Elle avait un tel faible pour la pâtisserie, qu'elle n'hésitait pas à confectionner des gâteaux de ses propres mains, ce qui n'était guère compatible avec son rang. Riant elle-même de sa passion pour la cuisine, elle fit goûter à

son visiteur une tarte aux pommes qu'il jugea excellente. Assis devant un samovar, dans cette pièce quiète, chaude, où le temps, eût-on dit, s'était arrêté de couler, Basile avait du mal à imaginer qu'à deux pas de lui des hommes se mouraient de désespoir dans des cellules froides. Une ordonnance faisait le service. Ses rudes mains rouges et craquelées maniaient délicatement la porcelaine. À peine le colonel eut-il vidé un verre de thé qu'on vint le chercher pour contrôler un envoi de bois de chauffage. Basile voulut partir, lui aussi, mais Marie Matvéïevna le retint. Pour animer la conversation, il lui demanda si la vie, à la forteresse, ne lui paraissait pas trop pénible. Comme son mari, elle affirma qu'elle s'en accommodait très bien. Elle se sentait chez elle entre ces murs de granit. De temps à autre, elle allait en ville. Mais, toujours, elle retrouvait son intérieur avec un plaisir renouvelé. Son seul regret était de n'avoir pas d'enfants.

— Ils auraient été heureux, ici ! dit-elle mélancoliquement.

Et elle ajouta, avec une superbe qui rejoignait celle de son époux :

— La forteresse de Schlüsselbourg est tout de même la plus importante de l'empire après celle de Saint-Pierre-et-Saint-Paul !

— Oui, votre mari m'a dit qu'il y avait quelques personnages de marque parmi vos détenus. Je pense notamment à ce fameux prisonnier n° 1 !

Marie Matvéïevna rougit légèrement et une excitation menue la dressa sur sa chaise. Elle paraissait avoir avalé une cuillerée de moutarde, qui l'émoustillait tout entière. Ses yeux scintillaient.

— Ah ! il vous en a parlé ? s'écria-t-elle. Officiellement, bien sûr, on ne sait rien de lui, on est censé ne rien savoir... Mais vous pensez bien qu'un tel secret ne résiste pas longtemps à la curiosité de l'entourage... Je ne devrais pas vous le dire... Seulement vous l'auriez appris, tôt ou tard, par quelqu'un d'autre... Il paraît, je dis bien il paraît, que le prisonnier n° 1 est le tsar Ivan Antonovitch, ou, si vous préférez, Ivan VI, arrière-petit-fils du tsar Ivan V, lui-même frère aîné de Pierre le Grand.

— Est-ce possible ? dit Basile, qui, pourtant, n'était qu'à moitié surpris. Mais Ivan VI avait deux ans à peine, si je ne me trompe, quand il a été détrôné par Elisabeth. Cela lui fait quel-âge, à présent ?

— Vingt-quatre ans.

— Et depuis tout ce temps-là il se trouve enfermé dans la forteresse de Schlüsselbourg ?

— Non, il a d'abord été emprisonné ailleurs. Lorsqu'on l'a amené ici, il avait déjà seize ans. Eh ! oui, on ne voit pas passer les jours dans notre bonne citadelle : voilà bientôt huit ans qu'il est chez nous. Mais il est très bien traité. Il a deux hommes de qualité, le capitaine Vlassiev et le lieutenant Tchékine, pour s'occuper de lui. Il ne manque

de rien. Feu l'empereur Pierre III lui a rendu visite. Et il paraît même que l'impératrice Catherine l'a rencontré. Pas à Schlüsselbourg, mais quand il a été transféré, pour quelques mois, dans le fort de Kexholm. C'est au ministre de Sa Majesté, le comte Nikita Panine, qu'on rend compte des faits et gestes d'Ivan Antonovitch. Dans les rapports, évidemment, on ne le nomme pas. On dit : le prisonnier n° 1. Je ne vous conseille pas d'en parler en l'appelant autrement. D'ailleurs, il vaut mieux n'en point parler du tout ! Je suis trop bavarde ! S'il m'entendait, mon mari me gronderait ! Encore un peu de gâteau ?

Basile tendit son assiette. Ces révélations sur l'identité du prisonnier n° 1 ne le troublaient pas. L'histoire de la Russie offrait, depuis longtemps, une telle succession de complots, de coups d'État, de meurtres, de trahisons, d'impostures, de flatteries et d'emprisonnements arbitraires, qu'il n'y avait pas un règne, lui semblait-il, qui ne fût marqué par le mensonge et le sang. En vérité il lui importait peu de savoir qui gouvernait le pays. Que Catherine eût fait assassiner son mari Pierre III et gardât en prison Ivan VI dont les droits à la couronne étaient indéniables, en quoi cela le regardait-il ? D'instinct, il voyait tous les événements du monde sous l'angle de son intérêt personnel. Il eût accepté que le diable en personne occupât le trône, si ce diable lui avait restitué ses biens et l'avait aidé dans sa carrière.

Marie Matvéïevna l'entretenait maintenant des autres lieutenants du régiment de Smolensk. Elle les connaissait tous, car tous avaient défilé, pour prendre leur tour de garde, dans la forteresse. Et, comme elle était d'une nature bienveillante, elle leur trouvait à tous de grandes qualités.

Le colonel Bérédnikov revint, accompagné de l'aumônier de la citadelle, le Père Isaïe, géant à la barbe noire et aux sourcils tellement épais qu'ils surplombaient, comme deux ailes au plumage ébouriffé, ses petits yeux à l'éclat métallique. Son regard n'était pas de prière, mais de colère. Il semblait constamment irrité contre son prochain. Néanmoins, il accepta un verre de thé et une large portion de gâteau. Marie Matvéïevna parla de la différence qu'il y avait entre la vie calme de la province et la vie agitée de la capitale. Le Père Isaïe, qui s'était rendu plusieurs fois à Saint-Pétersbourg, affirma qu'il avait vu, un soir, dans les nuages qui dominaient la ville, la Bête à sept têtes, avec, sur son dos, la pécheresse tenant une coupe d'immondices.

— Saint-Pétersbourg est devenu le creuset de tous les vices, dit-il sombrement. Son odeur de pourriture offense les narines chrétiennes. Et la contagion gagne la province. Même Schlüsselbourg vit dans l'ignorance des lois du Seigneur !

— En tout cas, dans notre forteresse, il n'en va pas de même ! dit

le colonel Bérédnikov. Nos prisonniers, derrière leurs barreaux, n'ont pas l'occasion de s'abandonner aux péchés de la violence, de la luxure, de la gourmandise, de l'intempérance. C'est l'un des avantages de l'incarcération !

— S'ils ne pêchent pas en actes, ils pêchent en pensée ! s'écria le Père Isaïe. Quand je songe au grouillement de passions mauvaises, d'images concupiscentes, de basses convoitises, de sourdes fureurs qui habite toutes ces têtes, je me demande s'il n'y a pas plus d'injure à Dieu dans les cachots que dans le monde libre ! De quoi faire sauter le couvercle de la marmite !

— Vous vous calomniez ! susurra Marie Matvéïevna. Par votre présence, par votre parole, vous désarmez les démons qui pourraient s'attaquer aux captifs de la forteresse. Grâce à vous, leur âme est préservée, pour l'essentiel...

— Je fais de mon mieux, reconnut le Père Isaïe. Mais ma tâche est écrasante. Parfois, j'ai l'impression de lutter seul contre la légion des mauvais anges aux langues de feu et aux ailes griffues. Non, la prison n'est pas un refuge. Le mal est partout. Le serviteur de Dieu ne peut prendre de repos jamais, ni nulle part !

Et, après avoir poussé un profond soupir, il mordit dans le gâteau. Le crépuscule tombait. L'ordonnance apporta deux chandeliers garnis de grosses bougies allumées. Dans cet éclairage, le prêtre, avec ses longs cheveux plats, sa barbe large, ses sourcils noirs, ressembla soudain à un saint tel qu'on en voit sur les iconostases. Un saint qui aurait eu la bouche pleine.

Peu après, il se retira. Aussitôt qu'il fut parti, Bérédnikov grommela :

— Le Père Isaïe est très violent, très intolérant ! Au lieu d'apaiser les prisonniers, il leur met des charbons incandescents dans la poitrine. Après son passage, ils sont agités, anxieux, malheureux ! Plusieurs fois, j'ai sollicité de Saint-Pétersbourg son déplacement et la nomination d'un autre aumônier, plus indulgent, à la forteresse. Ces messieurs de la capitale font la sourde oreille. Entre nous, j'ai l'impression que le Père Isaïe est un agent du pouvoir en soutane. Il a un œil d'aigle et un cœur de renard !

— Tais-toi ! s'écria Marie Matvéïevna. Si le ciel t'entendait !...

Basile eut le sentiment que le mari et la femme craignaient autant l'un que l'autre le Père Isaïe. Où était le vrai commandant de la forteresse ? Qui gardait qui dans cet univers fallacieux ? Un voile de méfiance enveloppait les visages, le samovar, les gâteaux. La conversation déclinant, Basile se leva, claqua des talons et invoqua les obligations du service pour s'éclipser à son tour.

Les cris espacés des sentinelles se répondaient sur les remparts. Le

ciel était bas. Une étrange lueur verdâtre, phosphorescente, venait du lac gelé. Comme s'il y avait eu une lampe sous la glace. Sur l'autre rive, Schlüsselbourg était un semis de points scintillants. Par contraste, la forteresse paraissait encore plus sombre et plus ramassée sur elle-même.

Ayant inspecté les factionnaires, Basile passa par la salle du corps de garde où les soldats jouaient aux cartes pour tuer le temps. Ils se levèrent à son entrée et se mirent au garde-à-vous. Il commanda : « Repos », et échangea quelques mots avec les caporaux Krénev et Ossipov. Tous les hommes le regardaient avec une amicale déférence. En particulier Rodonov et Téliatine, qu'il avait sauvés de la bastonnade. Ces deux-là, pensait-il, lui étaient dévoués jusqu'à la mort. Il leur demanda si la section était bien installée et si la soupe était bonne. Les yeux exorbités et les bras raidis le long du corps, ils lui répondirent d'une seule voix que tout allait parfaitement et qu'ils étaient heureux de servir sous ses ordres.

Il les quitta, satisfait, et se retira dans sa chambre, où, peu après, son ordonnance, Pisklov, lui apporta le repas du soir. Les cuisines étaient au bout du couloir, après le corps de garde. Pisklov courait aux fourneaux et en revenait, tout essoufflé, avec les plats. Pendant que Basile mangeait, l'homme restait debout derrière sa chaise. En attaquant le dessert, qui était une gelée de fruits additionnée de fécule, Basile demanda :

— T'es-tu trouvé souvent de garde à la forteresse ?

— Très souvent, Votre Noblesse, répondit Pisklov.

— As-tu entendu parler du prisonnier n° 1 ?

Le visage de Pisklov s'allongea, son œil se plissa sous les sourcils roux. On eût dit qu'il s'attendait à recevoir une gifle.

— Qui n'en a pas entendu parler, Votre Noblesse ? balbutia-t-il enfin.

— Sais-tu qui il est ?

— Non.

— Tu mens, imbécile !

Pisklov rentra la tête dans les épaules et bredouilla :

— C'est Ivanouchka !

Ce diminutif affectueux étonna Basile. Le tsar déchu s'était-il inscrit dans la légende populaire avec son auréole de martyr ?

— Ivanouchka ? répéta Basile.

— Oui, nous l'appelons ainsi entre nous, dit Pisklov. C'est un saint. Il est né pour son malheur et notre enseignement. Il paie de toute une vie de souffrance le crime d'avoir été proclamé empereur à deux mois. On raconte qu'il a l'esprit dérangé. Il a appris à lire dans les livres de

prières, il ne voit jamais la lumière du jour, il ne respire jamais l'air libre, il ne rencontre jamais personne d'autre que ses deux gardiens. Sa peau a la blancheur du pain bénit. Une odeur de rose émane de sa barbe. Il parle avec Dieu dans une langue inconnue. Parfois, il s'élève au-dessus du sol. Son ombre, alors, ne touche pas ses pieds...

Pisklov parlait d'un ton sourd, pressé, en baissant les yeux. Toute la superstition de la vieille Russie passait dans sa voix. Et pourtant Basile n'était pas tenté de rire, lui qui avait lu Voltaire. À écouter ses propos insensés, il renouait, lui semblait-il, avec la tendresse de sa lointaine enfance. Son cœur se serrait d'un regret amer et doux. Il se rappelait les recommandations de sa mère, puis de Marfa Antonovna : il faut baiser une icône avec précaution, en ravalant ta salive et en retenant ta respiration, pour ne pas offusquer le Seigneur par la puanteur de ton haleine ; si tu laisses tomber une miette de la Sainte-Eucharistie avant de la porter en bouche, c'est vingt-cinq jours de damnation assurés ; quand tu as besoin de cracher, crache à gauche, tu atteindras le diable, jamais à droite, tu souillerais ton ange gardien ; ne te ronge jamais les ongles, tu n'aurais plus de prise pour gravir la montagne de Sion vers le royaume des cieux ; prie tant que tu peux, car chaque fois que tu dis *Amen*, ton âme s'élève d'une archine et la distance entre toi et Dieu diminue d'autant. Ainsi chantait à son oreille le pays profond, le pays ancien. Engourdi, il avait eu envie que Pisklov continuât indéfiniment son récit absurde. Mais Pisklov se tut, comme effrayé d'en avoir trop dit. Il y eut un long silence. Puis le cri d'une sentinelle retentit au loin.

— Ce sont peut-être des racontars, reprit Pisklov. Je ne fais que répéter ce que j'ai entendu...

Il débarrassa la table et aida son maître à se déshabiller. Basile, ce soir-là, fit sa prière à genoux devant l'icône, avec plus de ferveur que d'habitude. Comme toujours, il demandait à Dieu la fortune et l'honneur, tous deux perdus à cause de Mazeppa. Cependant, il se mêlait à cette requête intéressée un élan enfantin, un désir de pureté presque douloureux.

Une fois couché, il essaya de lire un almanach russe qu'il avait trouvé dans sa chambre, à la caserne. Mais ses yeux papillotaient et il ne pouvait fixer son attention sur le texte, d'ailleurs insipide. Derrière le mur, il entendait le calme énorme de la forteresse, du lac, de la nuit. Une chaîne grinça quelque part, tourmentée par le vent. Un volet claqua. Un chien aboya. Et, de nouveau, le silence, l'immobilité d'un navire prisonnier des glaces. Le poêle de faïence, dans un coin de la pièce, craquait en dégageant une bonne chaleur. La chandelle allumée projetait au plafond une ombre biscornue. Basile souffla la flamme, se recroquevilla et s'endormit. Presque aussitôt, il fit un rêve. Il lui sembla que sa grand-mère l'appelait doucement : « Basile ! Basile ! » Il

accourait. Elle lui tendait un craquelin. Il mordait dedans et elle disait : « Profanation ! C'est du pain bénit ! Tu as laissé tomber des miettes ! » Il pleurait. Sa mère le consolait. Des cloches sonnaient à la volée. Tout le monde était vêtu de noir. Et soudain, un éclat de rire. Sur la piste neigeuse, apparaissaient des bouffons agitant des clochettes. Derrière eux, s'avavançait un traîneau doré, tiré par douze cochons roses, tachetés de gris. Dans le traîneau, une femme nue, échevelée : l'impératrice Catherine !

Il s'éveilla en sueur, ralluma la chandelle. Tout, autour de lui, était paix et fixité. Le monde se taisait avant le Jugement dernier, avant l'appel de l'archange. Basile se signa, baisa l'icône en retenant son souffle et se rendormit. Le rêve se répéta dans ses moindres détails.

Revenu à Schlüsselbourg après son temps de garde, Basile retrouva sans enthousiasme le train-train de la vie de garnison. Ses camarades l'interrogeaient sur ses premières impressions de la forteresse : n'est-ce pas que le séjour y était sinistre ? Il répondait par l'affirmative, mais, en réalité, il ne conservait pas un mauvais souvenir des heures passées à l'ombre des hauts murs de granit. Cet îlot sur le lac Ladoga gelé était un univers clos, avec ses lois, son climat, son mystère. La paix de contrainte qui y régnait n'était pas sans charme. Certes, Basile n'était guère pressé de retourner là-bas. Pourtant il s'y transportait souvent par la pensée. Il demanda à Vdovenko s'il avait entendu dire qu'Ivan VI était détenu dans la citadelle.

— C'est ce qu'on prétend, dit Vdovenko. Mais ce n'est peut-être qu'une légende. De toute façon, si j'ai un conseil à te donner, c'est d'oublier tout ce que tu sais à ce sujet. Il ne fait pas bon être trop bien renseigné à Schlüsselbourg !

Basile rit et déclara qu'il se souciait d'Ivan VI comme un chien d'une balalaïka.

À quelque temps de là, le colonel Korsakov annonça qu'il passerait le régiment en revue dans un champ, près de Schlüsselbourg. Les soldats gelèrent sur place pendant deux heures en attendant l'arrivée de leur chef. Quand il se montra enfin, les hommes étaient si engourdis par le froid, que leur défilé manqua d'ensemble. Pour les punir, le colonel supprima les permissions du dimanche suivant. Les officiers subalternes furent englobés dans cette sanction. Vdovenko se désolait : il était invité, ce jour-là, chez le comte Vladimir Pavlovitch Nossov, un hobereau des environs. Il dut écrire une lettre, en hâte, pour se décommander. Le soir, il vint trouver Basile dans sa chambre et laissa éclater son dépit. Il déambulait d'un coin à l'autre en gesticulant et en maudissant Korsakov. Puis il s'affala sur une chaise et avoua qu'il courtisait l'une des filles de Nossov et qu'il espérait bien l'épouser.

— Alors, j'enverrai promener l'autre, dit-il. Je m'installerai dans une des maisons de campagne que Nossov réserve à sa progéniture. Et je coulerai des jours heureux, sans souci de carrière, aux côtés d'une jeune femme aimable et sous la protection d'un beau-père fastueux.

— Il est si riche que ça ? demanda Basile.

— Immensément. Il faisait partie autrefois de l'entourage de

Pierre III. Après le coup d'État, tous les proches du tsar déchu ayant été éloignés par Catherine, il est devenu indésirable à la cour et s'est retiré dans son domaine de Doubovka. Là, il rumine son amertume et se console de son déclin en s'adonnant aux échecs et à la chasse. Il a deux filles d'un caractère très agréable.

— Et tu te figures qu'un personnage aussi important consentira à prendre pour gendre un petit officier qui n'a que sa solde pour vivre ?

— J'en suis sûr ! Ce qu'il veut, pour ses filles, ce n'est pas un sac d'or mais un cœur aimant. Il me l'a dit ! Je vise l'aînée, Nathalie. Tu devrais bien t'intéresser à la cadette, Aglaé. Elle a dix-sept ans, elle est un peu maigre pour mon goût, mais charmante !

Basile éclata de rire : il se rappelait les conseils matrimoniaux de Marfa Antonovna, le lendemain de son arrivée à Saint-Pétersbourg. Elle aussi ne voyait de salut pour lui que dans le mariage. Dieu sait s'il était intéressé par l'argent, mais pas au point de se charger les bras d'une femme qu'il n'aimerait guère. Ce marchandage l'écœurerait.

— Je ne suis pas à vendre, mon cher, dit-il.

— Mais moi non plus ! s'écria Vdovenko. Simplement, je me laisse guider par la raison. Ne fais donc pas le têtu ! Viens avec moi à Doubovka, un de ces jours. Ça ne t'engage à rien... La maison de Nossov est l'une des plus accueillantes de la région. Tu y rencontreras des gens de qualité, tu y mangeras une cuisine inoubliable ! Je te signale que la plupart des officiers du régiment y sont déjà allés ! Alors, c'est entendu ? À la première occasion, je t'emmène !

— Mais je ne suis pas invité !

— Il n'y a pas besoin d'invitation. Nossov tient table ouverte.

Assis à califourchon sur sa chaise, un bras tendu en avant, il avait l'air de chevaucher déjà vers le domaine de son futur beau-père. Son entrain amusait Basile. Après tout, les distractions étaient rares à Schlüsselbourg.

— Soit, j'irai, dit-il. Mais pas comme prétendant. Comme simple visiteur, en voisin...

— C'est ça !... C'est ça ! dit Vdovenko.

Et il se mit à rêver :

— Si tout va bien, si j'épouse Nathalie, plus de revues, plus de gardes à la forteresse, plus de Korsakov ! Le paradis ! Ah ! Mirovitch, je sens que j'aime de plus en plus cette délicieuse enfant !

Quinze jours plus tard, Basile et Vdovenko, ayant loué un petit traîneau sur le port, se firent conduire à la propriété de Nossov. Après

une longue course dans la neige, ils aperçurent, par une trouée entre les sapins, au bout d'une allée blanche, la façade de la maison avec ses douze colonnes rangées en demi-cercle. Deux vieux canons, pris sans doute jadis aux Suédois, flanquaient l'entrée. Un drapeau pendait sur sa hampe, au-dessus du péristyle. Des chiens s'élancèrent en aboyant vers les jarrets des chevaux. Trois serviteurs accoururent pour aider les voyageurs à descendre de voiture. Un laquais les débarrassa de leurs manteaux et les introduisit dans le salon. Le visage encore gelé par le grand air, Basile entra dans une atmosphère étouffante, qui lui enflamma les joues et lui fit larmoyer les yeux. Valérie Karpovna Nossov, une femme hommasse, à tête de jument, siégeait là, devant une tapisserie. À côté d'elle, ses deux filles brodaient au tambour. Elles levèrent en même temps le front et sourirent mécaniquement. Vdovenko fit les présentations. Nathalie était une petite personne blonde, boulotte et rieuse. Tout en elle était rond, son nez, ses prunelles, son menton, son cou, sa gorge. Aglaé, en revanche, était maigre, plate, avec des traits irréguliers, une large bouche, une peau blanche, des cheveux rares, mais cet ensemble ingrat était racheté par la lumière de deux yeux démesurés, allongés vers les tempes, d'un gris ardoise tirant sur le violet. Comment Vdovenko avait-il pu rester insensible à la douceur mélancolique de ce regard ? Par quelle aberration avait-il choisi l'autre ? Quand Aglaé se leva, Basile nota qu'elle boitait du pied gauche : sans doute s'était-elle foulé la cheville. Ce léger déhanchement ne lui parut pas disgracieux. Il ajoutait, lui semblait-il, une touche attendrissante à cette physionomie hors du commun. Cependant, son camarade n'avait d'attention que pour la replète Nathalie ! Valérie Karpovna paraissait approuver ces assiduités conventionnelles. Le maître de maison n'était pas encore rentré de la chasse. On l'attendait pour passer à table. Les deux jeunes filles avaient repris leur ouvrage. La conversation roulait sur le temps, sur les obligations du service de garnison, sur la santé du gouverneur de la ville, sur les travaux du canal de Schlüsselsbourg. Pendant que Valérie Karpovna pérorait, face aux invités, Nathalie et Aglaé, à peu près muettes, leur lançaient de brefs regards à la dérobée.

Soudain, retentirent au loin les sons d'un cor de chasse. Les trois femmes s'avancèrent précipitamment vers la fenêtre. Basile et Vdovenko les rejoignirent. Dehors, une nuée de serviteurs se ruait à la rencontre du maître. Un large traîneau apparut, chargé de quelques dépouilles : loups, renards et lièvres, jetés pêle-mêle. Une meute de chiens suivait, tenus en laisse par des valets et aboyant à s'en déchirer la gorge. Au milieu de ce désordre et de ces clameurs, chevauchait le comte Nossov, raide et sec, vêtu d'un cafetan rouge et coiffé d'une toque de fourrure. Aucun invité ne l'accompagnait. Il aimait chasser seul, avec ses gens. Quand il entra dans le salon, Basile fut surpris de

sa courte taille. Petit, fripé, le nez pointu, l'œil noir et vif, il tendit la main droite au baiser déférent de ses filles, embrassa sa femme, qui était plus haute que lui, et salua les deux officiers en les félicitant d'avoir pu enfin s'échapper de leur caserne.

— Entre nous, conclut-il, je comprends la sévérité de Korsakov, tout en déplorant qu'elle vous ait empêché de venir nous voir, l'autre fois. Une troupe ne se maintient que par la discipline. Un bon chef ne peut être un chef bon. Permettre, c'est se démettre !

Il parlait d'un ton abrupt et paraissait vouloir compenser son manque de stature par la dureté de ses propos. Visiblement, son entourage, femme, filles, domestiques, le craignait. Il était plus de trois heures quand un majordome en livrée bleue, coiffé d'une perruque à tresse pendante, annonça que le déjeuner était servi. Dans un coin de la salle à manger, un petit orchestre de musiciens serfs jouait un air sautillant. Nossov expliqua avec fierté que c'était le plus jeune des palefreniers qui était flûtiste dans cette formation ; le tailleur soufflait dans une trompette ; le confiturier battait du tambour ; le chauffeur de poêles raclait du violon. Derrière chaque convive, se dressait un valet tenant une serviette d'une main et une assiette de l'autre. Le premier service comprenait du caviar pressé, de la soupe de poisson et des pâtés au chou et au sterlet. Différentes sortes de vodka arrosaient ces mets raffinés : de la vodka ordinaire, de la vodka au cardamome, de la vodka au poivre, de la vodka à la menthe. Mais seuls les hommes en buvaient, les dames préféraient se désaltérer avec une liqueur légère à base de cassis. Les deux jeunes filles, le dos droit, les yeux baissés, ne prenaient aucune part à la conversation. Nossov criait d'une voix de fausset pour se faire entendre par-dessus la musique. Il se plaignait des mauvaises récoltes de l'année précédente. Tous ses voisins en avaient pâti. Mais lui, en faisant travailler ses serfs jour et nuit, juste avant les grands orages, avait pu engranger de quoi assurer la soudure. En l'écoutant, Basile imaginait les écuries et les étables pleines, les hangars regorgeant de grains, les caves bourrées de provisions pour l'hiver, les villages peuplés de paysans robustes, tout ce que les Mirovitch avaient possédé, eux aussi, autrefois, en Ukraine, tout ce qu'ils avaient perdu. Et ses regards se portaient sur Aglaé, frêle et pâle, qui mangeait du bout des dents. Malgré lui, il l'associait à l'idée grisante de la prospérité. À présent, Nossov s'attaquait à la politique. Il en avait tant fait naguère que, disait-il, elle le dégoûtait aujourd'hui. Tout était pourri en Russie. Les frères Orlov menaient la danse. Sans oser critiquer directement l'impératrice, il déplorait qu'elle eût de si mauvais conseillers. Basile raconta qu'il avait eu l'occasion de rencontrer Grégoire Orlov.

— Alors ? Quelle impression vous a-t-il faite ? demanda Nossov.

— Celle d'un homme à qui sa chance a définitivement tourné la tête, dit Basile. Il se prend pour le tsar en personne. Il ne marche plus, il plane...

— Bien dit ! s'écria Nossov.

Et il décocha au jeune homme un franc regard de satisfaction. Basile se sentit accepté dans la confrérie des mécontents. Tout à coup, il était chez lui dans cette maison où il était arrivé en étranger et presque à contrecœur.

— Je suis ravi d'avoir quitté la cour et d'échapper ainsi au spectacle de ces turpitudes, dit Nossov.

Et, soudain, il proposa de boire à la mémoire de l'empereur Pierre III, mort assassiné. Basile ne fit aucune difficulté pour lever son verre. Tout le monde se mit debout. Nossov ordonna à l'orchestre de se taire. On but en silence, on se rassit et les valets apportèrent la suite : une énorme oie farcie, garnie de châtaignes et nappée de gelée d'airelle. Ayant goûté au plat, Nossov le jugea trop cuit, presque brûlé, et fit appeler le cuisinier. Un grand gaillard en tablier se présenta, la face cramoisie sous son bonnet blanc.

— Es-tu content de toi ? demanda Nossov en le fusillant du regard.

— Non, Votre Excellence.

— Combien as-tu mis de châtaignes autour de l'oie ?

— Une cinquantaine.

— Cela fera donc cinquante coups de verges !

— Bien, Votre Excellence, dit le cuisinier en baissant la tête.

Et il se retira.

— C'est une comptabilité que nous avons entre nous, lui et moi, reprit Nossov. Il sait ce qu'il risque, quand il rate un plat. Et ainsi, ma cuisine est la meilleure de la région.

— Et s'il avait disposé cent ou deux cents châtaignes autour de l'oie ? dit Vdovenko avec gaieté. Seriez-vous allé jusqu'à ce chiffre dans votre châtiment ?

— Non, dit Nossov. Il faut savoir, tout ensemble, punir et ménager. En forçant la dose, je me priverais d'un excellent serviteur. Il ne l'ignore pas, la canaille !

On rit beaucoup de cette remarque. Basile lui-même trouvait que ce Nossov était un original consommé. Seule Aglaé gardait un visage grave. Comme si elle eût été gênée pour son père ou qu'elle eût plaint le cuisinier. Le déjeuner tirait à sa fin. Après le dessert – un gigantesque gâteau à la crème surmonté d'un cygne en sucre filé – les laquais servirent le café. Ils s'avançaient en procession. Le premier portait la cafetière, le second, un sucrier, le troisième, un pot de crème, le quatrième, un flacon de rhum, le cinquième, des biscuits et

des confitures. Les demoiselles n'avaient pas droit à ce breuvage, qui avait la réputation d'accélérer les battements du cœur. Mais, d'un geste qui paraissait rituel, Nossov trempa deux fragments de sucre dans le café et, appelant ses filles à lui, les leur mit en bouche. Elles remercièrent, firent la révérence et regagnèrent leurs places. Nossov était d'humeur chaleureuse. Sa chasse avait été bonne et, manifestement, les deux jeunes officiers lui plaisaient. Quand on se leva de table, il annonça qu'il permettait à Vdovenko de se retirer à l'autre bout du salon pour parler en tête à tête, pendant trente minutes, avec Nathalie. La jeune fille s'empourpra. Vdovenko claqua des talons devant elle et inclina le buste, comme s'il l'eût invitée pour une danse. Nossov tira de son gousset une grosse montre à clef et la posa sur un guéridon, à portée de son regard. Puis, tourné vers Basile, il dit aimablement :

— Si vous voulez, de même, échanger quelques mots avec Aglaé, je vous y autorise. Mais, comme vous êtes nouveau venu dans cette maison, je ne vous donne qu'un quart d'heure.

Abasourdi, Basile se devait d'accepter, sous peine de paraître discourtois envers la jeune fille. Ils rejoignirent Vdovenko et Nathalie au fond de la pièce et s'assirent dans deux fauteuils de tapisserie qui se faisaient vis-à-vis. Aglaé contemplait ses mains unies au creux de sa robe de taffetas abricot. Aussi embarrassé qu'elle, Basile ne savait que lui dire. En revanche, à quatre pas d'eux, l'autre couple discutait avec animation. Le rire léger de Nathalie répondait aux propos fleuris de son soupirant qui s'était enhardi jusqu'à lui prendre le bout des doigts. Valérie Karpovna surveillait la scène tout en faisant de la tapisserie. Nossov feignait de lire le *Journal de Saint-Petersbourg*. De temps à autre, il disait :

— Dépêchez-vous ! Plus que quelques minutes !

Basile interrogea Aglaé sur ses passe-temps, à la campagne. Elle répondit qu'elle brodait, jouait du clavecin, aidait sa mère dans la surveillance domestique et lisait des livres français.

— Lesquels ? demanda-t-il.

— J'aime beaucoup La Fontaine, et les *Lettres* de Mme de Sévigné, et... et *L'Astrée* d'Honoré d'Urfé, dit-elle en rougissant.

Une jeune fille russe de dix-sept ans s'intéressant à la littérature, le fait était assez rare pour que Basile lui en fît compliment.

— Et Voltaire ! Avez-vous lu Voltaire ? questionna-t-il.

— Non. Mon père dit que c'est un esprit destructeur.

— Je ne voudrais pas contredire votre père, mais je crois qu'il faudrait voir plutôt en cet auteur un esprit de progrès.

Elle le regarda dans les yeux et il plongea, pendant quelques secondes, dans une sorte de clarté liquide, grise et mauve, où sa

volonté se diluait. Il lui sembla même que, dans cette descente aux abîmes, il perdait la notion du temps.

— Eh bien, plus tard, je lirai Voltaire, dit-elle. Je ne suis pas pressée ! D'ailleurs, peut-être est-ce un écrivain trop sérieux pour moi...

— Je ne le crois pas, dit-il, la gorge serrée.

— Le quart d'heure est passé ! cria Nossov.

Ce rappel à l'ordre irrita Basile comme une bourrade dans les côtes. Le charme était rompu. Aglaé se leva et retourna auprès de ses parents. Basile la suivit. Peu après, ayant consulté sa montre, Nossov arrêta, de même, le conciliabule de son autre fille avec Vdovenko. La conversation redevint générale et, par conséquent, ennuyeuse. Sur l'invitation de sa mère, Aglaé se mit au clavecin, Nathalie chanta. Elle avait une voix haut perchée. Chaque fois qu'elle lançait une note aiguë, elle posait une main sur sa poitrine comme pour l'empêcher d'éclater. Nossov se plaignait d'avoir un sifflement dans l'oreille gauche. C'était signe, disait-il, que le temps allait se radoucir. On regagna la salle à manger pour boire du thé et manger des pommes au four avec de la confiture. Le soir était venu depuis longtemps derrière les vitres givrées. Des bougies éclairaient la table. Basile regardait Aglaé, assise en face de lui, et ne voyait plus ni son grand nez ni sa bouche large ; seulement ses yeux immenses, pointillés d'or par le reflet des flammes. Comme il se faisait tard et que la route était longue, les deux jeunes officiers prirent congé de leurs hôtes en promettant de revenir bientôt.

Dans le traîneau qui les emportait à travers la nuit neigeuse, Vdovenko chantait à tue-tête. Il était heureux comme un homme ivre : Nathalie lui avait donné en cachette un de ses rubans. Il le baisait avec une ferveur qui ressemblait à de l'appétit. Puis il le fourra en poche. Maintenant, affirma-t-il, rien ne l'empêcherait d'arriver à ses fins !

— Et toi ? dit-il. Que penses-tu de la petite Aglaé ?

— C'est une jeune fille charmante, répondit Basile calmement.

— Tu n'as pas l'air ravi !

— Mais si !

— Alors qu'attends-tu pour te décider ? Un mariage pareil, c'est comme si de sous-lieutenant tu passais brusquement général !

— Oui, mais voilà, je me demande si j'ai l'étoffe d'un général ! dit Basile en riant.

— Pauvre idiot ! grogna Vdovenko.

Et il se remit à chanter. La nuit était claire. La route qu'empruntait le traîneau surplombait le lac gelé. Par les trouées, entre les troncs des sapins, Basile apercevait, de temps en temps, à une grande distance,

dans les ténèbres transparentes, la silhouette noire de la forteresse, le pied pris dans la glace et le front couronné de brume. Et cette vision de rêve envahissait peu à peu son esprit au point qu'il en oubliait l'accueil aimable de Nossov et les yeux profonds d'Aglaé. Tout à coup, il regretta que l'attelage suivît le chemin de la caserne et non celui de la citadelle. Comme si le vrai but de son voyage fût situé là-bas, dans cette zone spectrale, à la limite du regard. Le cocher sauta à bas du traîneau, sans lâcher les guides, courut dans la neige pour se réchauffer et remonta lestement sur son siège.

— Tu as froid ? demanda Basile.

— Un moujik n'a jamais froid, Votre Noblesse, cria le cocher par-dessus son épaule. C'est vous autres, les messieurs, qui avez la peau délicate !

— Nous ne sommes pas faits autrement que toi ! dit Vdovenko.

— Eh si ! Votre Noblesse. Le pope nous l'a expliqué, dimanche dernier. Nous, les moujiks, nous sommes de la race de Cham et vous, les messieurs, vous êtes de la race de Japhet. C'est toute la différence !

— Tu as peut-être bien raison ! dit Basile en remontant son col.

Le nez gelé, la bouche gercée, les yeux collés de givre, il continuait à regarder du côté du lac.

En arrivant à la caserne, les deux amis apprirent que le lieutenant Bakhtine, qui devait prendre son tour de garde le lendemain matin à la forteresse, s'était fait porter malade. Une fièvre de cheval. Par qui le remplacer ? La perspective de passer une semaine enfermé, loin de Schlüsselbourg, décourageait toutes les bonnes intentions. Comme personne ne se présentait, le colonel Korsakov menaça de désigner un responsable d'office. Il quitta le corps de garde où se tenait la réunion et claqua furieusement la porte derrière lui. Les officiers se remirent à discuter en invoquant, qui son ancienneté, qui sa fatigue, qui ses antécédents, qui ses convenances personnelles pour se dispenser de la corvée. Basile parcourut du regard toutes ces têtes aux perruques poudrées et nattées, et se sentit soudain heureux de vivre, plein de vigueur et de détermination. Une douce fatalité le ramenait toujours à la forteresse. Tandis que ses camarades se chamaillaient bruyamment, il se rendit au bureau du colonel et lui annonça qu'il était volontaire pour la relève.

La sortie de l'église, après l'office du dimanche, se faisait dans l'ordre hiérarchique : d'abord le colonel Bérédnikov et son épouse, puis l'officier de garde et les officiers de garnison, enfin le troupeau indistinct des soldats. Cette foule murmurante restait un moment à bavarder dans la cour de la forteresse. Ensuite, les groupes se disloquaient, chacun allant à ses occupations. Comme Basile s'apprêtait à regagner le corps de garde, quelqu'un lui toucha l'épaule. Il se retourna et se trouva face à face avec deux officiers qu'il avait déjà aperçus dans la nef, juste derrière le colonel. Ils se présentèrent :

— Capitaine Vlassiev, lieutenant Tchékine.

Une étincelle traversa l'esprit de Basile : les officiers de la garde permanente, chargés de veiller sur le prisonnier n° 1. Il les voyait enfin, ces personnages mystérieux, presque mythiques ! Sans doute était-ce pour obéir à des consignes de secret absolu que le colonel Bérédnikov ne lui avait pas encore fait faire connaissance avec eux. Vlassiev était brun, lourd, trapu, avec de longs bras de singe et une mâchoire qui avançait sous une lèvre fendue par une cicatrice ; Tchékine, grand et dégingandé, avait un visage blême, aux traits tirés vers le bas et au regard fiévreux. Ses oreilles charnues soulevaient le bord de sa perruque sur ses tempes.

— Avez-vous un moment à nous accorder ? demanda Vlassiev.

— Volontiers, dit Basile. Quand voulez-vous ?...

— Tout de suite, est-ce possible ?

Basile les invita à monter dans sa chambre. Mais il n'avait que du thé à leur offrir. Ils apportèrent une bouteille de rhum pour corser l'infusion. On alluma des pipes. La conversation tournait dans un cercle de banalités militaires, lorsque Vlassiev s'écria :

— Ça ne peut plus durer !

— Quoi ? demanda Basile.

— Notre vie ici, dit Vlassiev. Vous autres, du régiment de Smolensk, vous venez pour quelques jours et, ensuite, vous retournez en ville ; mais nous deux, de la garde permanente, nous n'avons droit à aucune sortie, nous ne voyons jamais personne en dehors de la forteresse, nous sommes des emmurés vivants, aussi prisonniers que le prisonnier que nous surveillons.

— Et voilà des années que cela dure, renchérit Tchékine. Un

enfer ! Dix fois, nous avons écrit à Nikita Panine pour le supplier de nous remplacer. Toujours la même réponse : votre requête sera prise en considération dès que possible ; prenez patience...

— Cela prouve que le ministre est satisfait de vos services, dit Basile.

— Cela prouve que nous sommes destinés à rester ici toute notre vie, si quelqu'un de très haut placé ne donne pas un coup de pouce à notre affaire ! dit Vlassiev.

Et, regardant Basile par en dessous, il reprit, d'un ton de conspirateur :

— Il paraît que vous connaissez bien Grégoire Orlov.

Comment l'avait-il appris ? Par Bérédnikov sans doute. La première idée de Basile fut de détromper son interlocuteur. Mais il devina confusément qu'en avouant son peu de crédit auprès de Grégoire Orlov il se fût privé d'un levier moral considérable parmi le personnel de la forteresse. Prudemment, il répondit :

— Je suis, en effet, l'obligé de Grégoire Orlov.

— C'est sur sa recommandation, dit-on, que vous avez été affecté à Schlüsselbourg !

— Oui.

— Du moment qu'il vous a fait venir ici, il pourrait, s'il le voulait, nous en faire partir.

— Je le suppose.

— Il lui suffirait d'en parler à l'impératrice, ou même simplement à Panine.

— Probablement.

— Eh bien, voilà, nous avons pensé, Tchékine et moi, que, puisque vous êtes au mieux avec Grégoire Orlov, vous pourriez intercéder auprès de lui en notre faveur, lui décrire dans une lettre notre triste situation, user de votre influence...

À mesure que Vlassiev parlait, Basile se sentait davantage engagé dans la nécessité du mensonge. Pour des raisons difficiles à démêler, il lui semblait indispensable de feindre le plus vif intérêt envers ces deux hommes. C'était en promettant de les aider qu'il se rapprocherait d'un but dont il ne savait rien encore mais dont il subissait l'attrance.

— Je veux bien essayer, dit-il. Mais, pour cela, j'ai besoin de connaître très exactement en quoi consistent vos fonctions. Vous êtes, je crois, attachés en permanence au service et à la surveillance du prisonnier n° 1. Et ce prisonnier n° 1 n'est autre que le tsar déchu, Ivan Antonovitch.

Il avait prononcé ces mots d'une voix ferme, en plantant son regard droit dans les yeux de Vlassiev. Celui-ci se troubla, lorgna

Tchékine à la dérobee, cogna sa pipe contre son talon pour la vider et finit par dire :

— Puisque vous le savez, pourquoi le demandez-vous ?

Au lieu de répondre directement, Basile joua l'homme d'importance. N'avait-il pas Grégoire Orlov dans sa manche ?

— Quelles sont vos consignes à l'égard de votre prisonnier ? demanda-t-il avec un accent péremptoire.

— Il ne doit avoir de rapports qu'avec nous deux, dit Vlassiev. Quand les hommes de service balaient son cachot, il se tient dissimulé derrière un paravent. S'il tombe malade, il nous est interdit d'appeler un médecin à son chevet ; seulement un confesseur. Si quelque personne que ce soit tente de parvenir jusqu'à sa cellule sans un mandat écrit de la chancellerie, nous avons ordre d'abattre notre prisonnier pour empêcher qu'il ne tombe vivant aux mains d'éventuels ravisseurs. Toutes ces prescriptions datent du temps d'Elisabeth I^{re}. Elles ont été renouvelées par Pierre III et renforcées par Catherine II.

Vlassiev exposait les faits d'une voix calme. On eût dit qu'il récitait un texte appris par cœur. De toute évidence, rien ne le révoltait dans les conditions de vie du détenu. Tant d'autres avaient connu le même sort ! C'était la routine pénitentiaire. En l'observant, Basile devinait une nature épaisse, grossière, et s'étonnait qu'on eût confié une telle responsabilité à un individu d'aussi basse extraction. Son camarade, Tchékine, paraissait, par contraste, maladivement fin, inquiet et fébrile. Ce fut vers lui que Basile se tourna pour demander :

— Avez-vous des conversations avec votre prisonnier ?

— Le moins possible, dit Tchékine. Il nous est recommandé de lui laisser ignorer tout ce qui se passe dans le monde extérieur.

— Lui est-il permis de lire ?

— Uniquement la Bible.

— Sait-il qui il est ?

— Il l'a appris dans son enfance, par des indiscretions de gardiens. Parfois, il nous crie à la figure qu'il est notre tsar, que nous lui devons le respect !

— Et que lui répondez-vous, alors ?

— Qu'il se trompe, qu'il est un simple particulier. C'est la consigne. D'ailleurs, il ne croit pas beaucoup lui-même à sa haute naissance. Un jour c'est oui, un jour c'est non.

— Et sa famille ?

— Il ne sait rien d'elle. Il ignore que sa mère est morte, que son père, ses frères, sa sœur sont, eux aussi, gardés à vue, mais loin de lui. J'ai l'impression qu'il règne un grand chaos dans sa tête !

— Ah ! pour ça, oui ; intervint Vlassiev. Il a la caboche bien fêlée.

Incapable de mettre deux idées bout à bout. Lorsqu'il s'énervait, il bégayait. Et c'est à cause de ce demeuré, de cet idiot, que nous perdons les plus belles années de notre vie ! Parfois, il m'exaspère tellement que j'ai envie de lui taper dessus !

Ses petits yeux s'injectaient de haine. La cicatrice de sa lèvre supérieure bleuissait, se tordait. Il serrait ses poings au bord de la table.

— D'ailleurs, lui aussi nous déteste, dit Tchékine. Tout doux et pieux qu'il est, il lui arrive de nous jeter son écuelle à la tête !

— Vous comprenez maintenant pourquoi nous sommes si pressés d'être relevés ! reprit Vlassiev. Encore quelques mois de ce régime et nous deviendrons fous. Comme lui. Pire que lui. Et cela sans avoir rien à nous reprocher !

— Lui non plus n'a rien à se reprocher, observa Basile.

— Ça ne nous regarde pas ! gronda Vlassiev en versant du rhum à la ronde dans des gobelets en bois de tilleul. Il est marqué par son origine. L'état de prince comporte des risques. Mais nous, nous sommes des soldats. Nous voulons une affectation de soldats ! Non de géôliers à vie !

Basile était passionné par les révélations entrecroisées des deux hommes. D'une phrase à l'autre, il pénétrait plus avant dans le mystère central de la forteresse. Il avait fendu l'enveloppe verte de l'amande, il avait cassé la coque, il allait atteindre la graine. Surtout ne rien brusquer, feindre beaucoup de compassion pour les gardiens et un intérêt honnête pour le captif.

— C'est vrai, dit-il, votre état est horrible ! Je vais donc écrire à Grégoire Orlov pour le prier de vous libérer de vos obligations. Bien sûr, je ne peux rien vous promettre encore. Mais j'ai bon espoir !

Il mentait d'un cœur léger. Les mots venaient sans effort à sa bouche. Et cette aisance dans la comédie lui paraissait un gage de succès. La figure tannée de Vlassiev se plissa dans une grimace de gratitude et il appliqua une tape sur le genou de Basile :

— Si vous obtenez gain de cause, vous pourrez demander tout ce que vous voulez en échange !

— Même de voir le prisonnier n° 1 ? dit Basile.

Il y eut un silence. Les visages de Vlassiev et de Tchékine se fermèrent. Un pont-levis se hissait dans leur tête.

— Impossible ! dit Vlassiev sèchement.

— Impossible, impossible, soupira Tchékine avec moins de conviction.

— Dommage ! dit Basile. Cela m'aurait encouragé à envoyer cette lettre au plus tôt !

— Pourquoi voulez-vous le voir ? demanda Vlassiev.

— Simple curiosité, murmura Basile.

— Je vous ai déjà expliqué que c'était interdit !

— Je pensais que cette interdiction n'avait pas cours entre camarades.

— Nous n'avons pas le droit d'avoir des camarades.

— Alors pourquoi invoquez-vous la camaraderie quand vous me priez de vous rendre service ?

— Vous voulez dire que c'est donnant, donnant ?

— Je ne vais pas jusque-là, mais j'avoue qu'un peu plus de compréhension de votre part m'aurait fait plaisir. Comme j'aime assez, contrairement à vous, le service de la forteresse, j'aurais pu suggérer à Grégoire Orlov de me nommer à votre place.

Vlassiev le dévisageait dubitativement. Tchékine balbutia :

— Vous feriez cela ?

Il avait le regard suppliant d'un homme à bout de résistance. Des deux gardiens, c'était lui qu'il fallait travailler au flanc. Devinant que son acolyte était sur le point de céder, Vlassiev intervint rudement :

— Brisons là ! Le prisonnier n° 1 n'est pas visible. Il y en a d'autres, dans la forteresse, à qui vous pourriez rendre visite avec l'autorisation du colonel Bérédnikov.

— C'est le n° 1 qui m'intéresse.

— Eh bien, tant pis ! Écrivez-vous quand même à Grégoire Orlov ?

— Mais oui, dit Basile négligemment. Lorsque j'aurai un moment de libre.

Et il exprima, par un vague sourire, qu'il n'était plus du tout pressé de mettre sa promesse à exécution.

Vlassiev se leva avec humeur. La tête penchée en avant, il ressemblait à un taureau borné qui cherche une ouverture dans la palissade. Sa main droite attrapa la bouteille de rhum aux trois quarts vide sur la table.

— Je la remporte, dit-il. Salut !

Et il sortit dans un grand mouvement. Tchékine le suivit, mais se retourna sur le seuil, et ses yeux reflétèrent une déception enfantine.

Resté seul, Basile se reprocha d'être allé trop vite en besogne. N'avait-il pas, en dévoilant d'emblée ses intentions, alarmé les deux hommes qu'il désirait circonvenir ? Il tournait dans sa chambre et s'étonnait de son impatience. Qu'aurait-il de plus s'il parvenait à rencontrer Ivan ? Un prisonnier comme il y en avait des milliers en Russie. Allons, cette agitation autour du tsar déchu était absurde ! Soudain, une idée fulgurante le visita. Son cerveau en fut tout secoué :

« Il faut libérer Ivan ! Et c'est moi qui dois le faire ! » Ébloui, il s'arrêta de marcher et ouvrit la bouche pour respirer plus profondément. Libérer Ivan, l'amener à Saint-Pétersbourg, inviter l'armée à le reconnaître empereur... Le coup avait réussi pour Catherine II, qui n'était pourtant qu'une étrangère. Pourquoi ne réussirait-il pas pour Ivan VI, qui était un descendant authentique du frère de Pierre le Grand ? Évidemment, il faudrait tromper la vigilance de Vlassiev et Tchékine. Ou plutôt les gagner à la bonne cause. Était-ce possible ? La crainte d'un échec lui donna le frisson. Il s'imagina capturé, jugé, jeté dans un cul-de-basse-fosse... Mais, aussitôt après, son rêve reprit, plus fort et plus fou que jamais. Il triomphait de tous les obstacles, il devenait l'homme de confiance du nouvel empereur, le nom de Basile Mirovitch éclipsait ceux de Grégoire Orlov et de Cyrille Razoumovski. Comblé de présents et d'honneurs par le souverain dont il avait si bien servi les intérêts, il logeait dans un palais, ne comptait plus ses domestiques et ses équipages, arborait des habits à boutons de diamants, tranchait des plus hautes questions en conseil des ministres, faisait attendre des files de quémandeurs dans son antichambre, installait sa mère dans une demeure princière à colonnes de marbre, mariait dignement et richement ses sœurs, même la cadette qui était si disgraciée ! Quelle revanche, du jour au lendemain, pour la famille Mirovitch, abaissée, méprisée depuis un demi-siècle par des hommes de peu ! Et ce serait lui, le fils unique, qui serait l'artisan de ce renouveau. La tête lui tournait, il avait le feu au visage. Effrayé de son exaltation, il fit de la main le geste d'écarter une présence importune. Il allait renoncer, lorsqu'une voix grave lui dit : « Essaie ! » De stupeur, il tourna la tête. Il eût juré que quelqu'un avait parlé dans la pièce. Il lui arrivait parfois d'entendre des voix en rêve. Mais jamais encore à l'état de veille. Que signifiait ce prodige ? La peur le prit aux cheveux. Il se signa. Enfant, il jouait à enfermer des hannetons dans une boîte. Sa chambre était une boîte et il était un hanneton. Sortir de là. Respirer l'air pur. Oublier ce projet insensé. Redevenir le petit sous-lieutenant sans fortune et sans espoir. La sécurité dans l'obscurité. Il se jeta dehors comme s'il eût échappé à l'étreinte d'un ennemi. Un vent glacial lui décapa le visage. Ses pensées de gloire s'envolèrent dans un ciel blanc et froid.

L'esprit confus, il erra dans la forteresse, inspecta les sentinelles, s'enfonça dans des salles encombrées de caisses, des escaliers secrets, des galeries couvertes. Un gardien lui montra une rangée de portes bardées de fer, aux gros verrous, derrière lesquelles respiraient quelques prisonniers de peu d'importance. Pas question de les voir. Ceux-là non plus. Une puanteur de latrines stagnait dans le couloir. Poursuivant son chemin, Basile pénétra dans une vaste rotonde vide où son pas résonna comme dans une cathédrale. Il devinait, sous ses

pieds, des souterrains murés aux ramifications innombrables. L'immense édifice développait ainsi autour de lui, en haut, en bas, à droite, à gauche, ses compartiments, ses passages, ses alvéoles. Une pierre creuse, sonore, où des hommes se lovaient dans les trous comme des vers. Les murs suintaient. Des rats familiers trottaient à la lueur d'une lanterne sourde. Il faisait froid. L'ombre collait à la peau. Et de tout cela, blocs de granit, lichen, loquets, silence, longs corridors percés de meurtrières, émanait une impression de force, de désespoir et de coercition. Basile ne pouvait s'arracher à cet univers de ténèbres. Il s'y sentait à la fois mal à l'aise et comme ensorcelé.

Quand il revint à l'air libre, dans la cour, ce fut pour se heurter au Père Isaïe qui sortait de l'église.

— Ah ! s'écria le prêtre, je suis heureux de vous voir ! Il paraît que vous avez reçu Vlassiev et Tchékine dans votre chambre !

Décidément, tout se savait – et vite ! – dans cette forteresse !

— En effet, dit Basile.

Le Père Isaïe cracha dans la neige :

— Des canailles ! Venez, il faut que je vous instruisse !

Et, troussant sa soutane, il se dirigea vers le presbytère, qui était une petite construction de torchis accolée à l'église. Sur les murs de la pièce principale, jadis peinte en bleu ciel, l'humidité avait déposé de larges taches de lèpre, si bien que le regard se perdait, de tous côtés, dans les méandres d'une carte de géographie aux cent continents inexplorés. Le lit était une planche montée sur quatre bûches. Au chevet, une autre bûche servait d'assise à un oreiller crasseux et plat comme une galette. Une table de bois blanc et des chaises de paille faisaient face à cette couche de mendiant. Sur la table, traînaient une moitié de cornichon salé, un os rongé, un verre poisseux et une plume d'oie. Une étagère supportait quelques livres aux reliures brunes dédorées. Dans le coin consacré, une veilleuse éclairait une icône surmontée d'un rameau sec. Le Père Isaïe s'inclina profondément devant l'image sainte et se signa. Basile fit de même. Il régnait dans cet habitacle une odeur d'huile et de vieillerie, de poussière et d'encens qui prenait à la gorge. La femme du prêtre, pointue et grise comme une souris, vint s'enquérir s'il n'avait besoin de rien et se retira en trottant. Ayant invité Basile à s'asseoir dans un fauteuil de cuir qui perdait son crin par des déchirures, il s'assit lui-même au bord du lit, croisa les bras sur son ventre, les mains enfoncées dans ses amples manches noires, fronça les sourcils et dit lentement :

— Je ne sais de quoi vous avez parlé avec Vlassiev et Tchékine. Mais je vous conseille de vous méfier d'eux : ils sont, ici, les yeux et les oreilles du pouvoir. Tous les quinze jours, ils envoient un rapport secret à la chancellerie sur la conduite du prisonnier n° 1, et,

vraisemblablement aussi, sur d'autres sujets.

— J'ai eu plutôt l'impression, en les écoutant, de me trouver devant des victimes, dit Basile avec un sourire. Ils enragent d'être condamnés à la réclusion à perpétuité, en tant que gardiens. Ils supplient à cor et à cri qu'on les relève !

— C'est vrai. Mais, en attendant, ils espionnent. Ne serait-ce que pour se faire bien voir des autorités et obtenir plus vite leur changement d'affectation. Votre conversation sera probablement rapportée à Nikita Panine !

— J'en doute, mon père.

En prononçant ces mots, Basile sentit que son assurance fléchissait d'un cran. N'avait-il pas commis une imprudence en cherchant à jouer au plus fin avec Vlassiev et Tchékine ? Mais non, le prêtre exagérât la gravité de la situation en dénonçant – dans quel dessein ? – le machiavélisme des deux hommes. D'ailleurs, selon Bérédnikov, le Père Isaïe était lui-même, peut-être, un délateur ! À qui se fier ? La trahison était partout. Prisonniers et gardiens marchaient sur le même sol mouvant. Le Père Isaïe se leva, ouvrit la porte du poêle de faïence, fourgonna dans l'âtre avec un pique-feu et, soudain, se tournant vers Basile, s'écria, la barbe véhémence, le regard inspiré :

— Ces deux coquins, Vlassiev et Tchékine, sont les serviteurs du mensonge, de l'iniquité et de la violence. Grande est la tristesse de la Russie ! Les jours sont si sombres que le soleil semble hésiter à éclairer notre terre. Détournant les yeux de l'Orient chrétien, nous regardons du côté de l'Occident impie. Nous accueillons l'étranger, porteur de vices affreux. Nos frères de sang plient sous les impôts et les corvées, cependant que des hommes venus d'ailleurs dirigent les destinées du pays. Pierre III s'était moqué de notre foi et avait vendu son âme au roi de Prusse. Avec lui, le diable luthérien s'était assis sur le trône sacré de notre patrie. Il en a été chassé par une diablesse plus forte que lui et plus perverse encore : sa propre femme. Elle a appris le russe et elle s'est convertie pour donner le change. Mais on ne triche pas avec ses origines. Allemande elle était à sa naissance, allemande elle est restée. L'Antéchrist femelle, pondue par une sorcière ou née des vapeurs d'une étuve. Une louve féroce, assoiffée de sang et de gloire. Elle a assassiné son mari ; elle a fait destituer et enfermer dans un couvent l'archevêque Arsène de Rostov parce que ce saint homme l'avait frappée d'anathème ; elle a confisqué les biens ecclésiastiques ; elle brave l'Église, elle brave Dieu !

Il brandit son pique-feu et le jeta dans un coin. Surpris par l'audace de cette sortie, Basile n'osait approuver le Père Isaïe par crainte de se compromettre, mais, dans son for intérieur, il lui donnait raison. Comment cet imbécile de Bérédnikov pouvait-il soupçonner le prêtre

de mener un double jeu ? L'indignation du saint homme lui venait en droite ligne du ciel. La prise de pouvoir de Catherine II avait de quoi révolter les justes. À cet instant, Basile se rappela les idées subversives qui l'avaient assailli dans sa chambre. La voix qu'il avait entendue dans sa tête n'était-elle pas précisément celle du Père Isaïe ? Il croyait la reconnaître à retardement.

— Tu t'étonnes de la hardiesse de mes propos, fiston ? reprit le Père Isaïe (et Basile ressentit à ce tutoiement comme une caresse brûlante). Mais j'ai reconnu en toi, dès le premier regard, un esprit loyal. D'ailleurs, je n'ai peur de rien. Je suis un homme de Dieu, comme mon frère le saint martyr Arsène que la diablesse a voulu châtier. À son exemple, je suis prêt à souffrir pour la Vérité. Et la Vérité, sais-tu où elle est ? Ici ! Dans cette forteresse. À deux pas de toi. Elle se nomme Ivan Antonovitch !

Un frisson parcourut les épaules de Basile, comme le passage sur sa peau d'un millier de fourmis. Barbu, chevelu, les sourcils broussailleux, le Père Isaïe lui enfonçait dans la tête la claire épée de son regard. C'était une pénétration profonde et douce, terrifiante et agréable à la fois. Cloué, fasciné, Basile ne disait mot. Le prêtre s'éloigna de deux pas et on entendit tinter les chaînes qu'il portait sous sa soutane par mortification. Un pâle rayon de soleil toucha sa croix pectorale qui étincela soudain. Basile en reçut un éblouissement.

— Oui, reprit le Père Isaïe, Ivan Antonovitch, Ivan VI, le vrai tsar, l'oint du Seigneur dès son berceau, le descendant du très doux Alexis Mikhaïlovitch. Pendant un an et trente-neuf jours, soit quatre cent quatre jours, notre pays a été gouverné au nom de cet enfant. Pendant quatre cent quatre jours, on a lu, dans tout l'empire, la formule : « Par la grâce de Dieu, nous, Ivan VI, empereur et autocrate de toutes les Russies. » Et voici qu'il est sous les verrous, cet empereur de toutes les Russies, comme un criminel. Plus misérable qu'un chien galeux. Gardé par deux brutes. Privé de la clarté du jour. Séparé de sa famille depuis l'âge de deux ans. Il ignore le bruissement des feuillages, le rire d'un ami, la couleur du ciel. Et, sur le trône qui devrait être le sien, se prélassa, les fesses bien calées, une Allemande, rose et grasse, une usurpatrice, une meurtrière. À côté d'elle, son favori, l'infâme Orlov, avec qui elle échange des baisers et se roule dans le stupre. Un couple infernal règne sur la Russie, alors qu'un ange gémit dans son cachot. Car Ivan Antonovitch est un ange de religion et de bonté. Il est habité par la lumière de Dieu.

— Vous l'avez donc vu ?

— Non, jamais ! Cela m'est interdit par un règlement inique ! Mais je connais tout de lui, comme si je vivais à ses côtés. Il a tellement souffert lui-même qu'il est désigné pour comprendre la souffrance du

peuple russe. Les temps de l'abomination auront une fin. Un événement encore imprévisible secouera les hautes sphères de la politique. Les cieux se déchireront, les pierres hurleront, les rivières déborderont, un homme viendra, un justicier. Catherine roulera au bas des marches de son palais, les jupes par-dessus la tête. Et Orlov avec elle. Et Ivan, le radieux, enfin délivré, ceindra la couronne de ses ancêtres. Et le bonheur brillera partout en Russie comme la rosée dans un pré !

Le front renversé, le Père Isaïe paraissait éclairé par une vision qui se déroulait au plafond. Basile leva les yeux, lui aussi, et ne découvrit rien qu'une étendue de plâtre enfumé et fendillé. Mais la fissure qu'il regardait prit peu à peu la forme d'une comète. Bouleversé par le discours du prêtre, il sentit que des larmes noyaient ses paupières et obstruaient sa gorge.

Lentement, le Père Isaïe s'agenouilla devant l'icône :

— Mon Dieu, dit-il, sauve, protège et prends en grâce le seul véritable héritier du trône de Russie, le très pieux souverain Ivan Antonovitch, dont une diablesse fornicatrice occupe présentement la place. Garantis le salut éternel à ceux qui voudront aider le martyr Ivan à remonter sur le trône de ses aïeux. Donne-leur, à ces hommes de bonne volonté, le courage et l'intelligence nécessaires pour mener à bien leur sainte besogne. Que la lumière de Jérusalem les éclaire. Que la force des saints patriarches coule dans leurs veines. Que la foudre de Jehovah fulmine dans leurs regards. Ô futurs libérateurs de la Russie, n'ayez crainte ni repentir ! Armez-vous de la croix contre l'Antéchrist ! Je vous le dis, en vérité, vous êtes les élus de Dieu !

Après s'être signé à trois reprises, il invita Basile, d'un geste de la main, à s'agenouiller auprès de lui.

— Prions ensemble, dit-il.

Prosterné à côté du prêtre, Basile respirait sa forte odeur de sueur, de chanvre et de cuir. Il lui semblait, de plus en plus, qu'il avait perdu tout contact avec la réalité et même toute idée personnelle. Et cette sorte de vacuité mentale était reposante, comme l'abandon des outils après un long travail. Avec docilité et bonheur, il répétait, après le Père Isaïe, une prière inconnue :

— Entends-moi, Sainte Église, avec tous tes séraphins, tes prophètes, tes saints Pères, avec tes icônes miraculeuses, avec les livres de tes apôtres, avec tes cierges et tes encensoirs, entends-moi, Jésus-Christ, avec ta couronne d'épines et tes plaies que je baise dévotieusement, entends-moi, Mère de toutes les Douleurs, entends-moi, Père céleste... Je prie pour la Russie, je prie pour Ivan, je prie pour la justice... Amen...

Le prêtre se tut, à bout de souffle, la barbe tremblante. Et Basile se

tut, derrière lui. Une pénombre cendreuse envahissait la pièce. Sans doute un nuage avait-il voilé le soleil. À moins que ce ne fût déjà le crépuscule. Le Père Isaïe se releva en geignant. Comme Basile se redressait à son tour, il lui dit :

— Ne parle à personne de cette prière.

— Je vous le jure, mon père, s'écria Basile.

Le prêtre fronça ses sourcils de hibou :

— Sur le sang du Christ ?

— Sur le sang du Christ.

— Sais-tu bien ce qui attend celui qui trahit un tel serment ?

— Oui, mon père.

— Eh bien ! va, maintenant. Je te bénis, pour tout ce que tu as dans le cœur.

Le Père Isaïe fit le signe de la croix au-dessus du front de Basile. Et, de nouveau, Basile éprouva une sensation complexe de bien-être et de crainte, tandis que la même odeur d'église et de drap mouillé lui piquait les narines. Il embrassa du regard les murs tachés d'humidité, le cornichon à demi mangé sur la table, l'icône, le lit de bois, se signa encore et se retira, un peu étourdi, comme on sort d'un songe extravagant.

Le lendemain, la température se radoucit brusquement. Un vent printanier dissipa l'épais brouillard qui couvrait le lac Ladoga. L'eau ruisselait des toits, la neige fondait en boue jaunâtre, la glace des fossés se fendillait et craquait. Tous ces signes présageaient l'imminente débâcle de la Néva. Mais, dans la nuit du 16 au 17 mars, une violente tempête, mêlée de tourbillons de neige, assaillit la forteresse. L'ouragan hurlait dans les embrasures et les galeries. Basile dut se lever à plusieurs reprises afin de vérifier si les sentinelles n'avaient pas quitté leur poste pour se mettre à l'abri.

Le matin du 17, quand il monta sur le mur extérieur pour examiner le lac, le vent s'était apaisé, un pâle soleil brillait dans le ciel d'un bleu tendre, tirant sur le vert, la Néva, ayant brisé sa carapace blanche, roulait d'énormes glaçons. Ces morceaux vitreux, neigeux, emportés par un flot sombre, se heurtaient mollement, pivotaient, basculaient, comme animés d'une vie autonome. C'était partout un formidable fractionnement, une lutte du liquide contre le solide, une sourde rumeur de cassure. Basile braqua sa lunette d'approche sur la rive opposée. Là-bas, les barques étaient déjà prêtes. L'une d'elles, transportant sans doute des ouvriers, s'aventura parmi les blocs qui dérivaienent lentement. Des bateliers armés de gaffes écartaient ces obstacles flottants au passage. La forteresse était redevenue une île.

L'heure du déjeuner était depuis longtemps passée et Vladimir Pavlovitch Nossov n'était toujours pas rentré de la chasse. Évidemment, il n'était pas question de se mettre à table sans lui. Valérie Karpovna dissimulait mal son anxiété. Pour la rassurer, Basile et Vdovenko invoquaient l'attrait d'un gibier difficile, la fièvre de la poursuite. Elle répondait :

— Non, non... D'habitude, il est très ponctuel... Et puis, il sait que vous êtes là. Il se réjouissait de vous avoir aujourd'hui à sa table...

C'était la quatrième fois que Basile venait chez les Nossov avec son camarade. Le dimanche précédent, ils s'étaient trouvés là en nombreuse compagnie. Tous les hobereaux du voisinage étaient réunis à Doubovka. Un remue-ménage de robes trop voyantes qui sentaient leur province et d'habits de parade portés avec trop de raideur. Dans ce bruit et cette agitation, c'est à peine si Basile avait pu approcher Aglaé. Inaccessible, elle lui avait paru doublement attrayante. D'une visite à l'autre, il était plus sensible au tendre mystère qui émanait d'elle. Les quelques minutes de conversation tête à tête autorisées par Nossov étaient pour lui une fête de l'innocence et du cœur. La jeune fille ne faisait rien pour le séduire, son maintien demeurait très modeste, mais le regard dont elle accompagnait ses moindres propos leur donnait tant de poésie qu'il en était remué comme par la plus intime des confidences. Aujourd'hui, il n'y avait pas à Doubovka d'autres invités que les deux amis, et Basile caressait la perspective d'un nouvel entretien avec Aglaé. Mais, pour l'instant, elle s'abandonnait à l'inquiétude que lui causait l'inexplicable retard de son père. Tout en raisonnant sa mère, elle soupirait et lorgnait, par intermittence, les fenêtres du salon. Valérie Karpovna finit par se retirer dans sa chambre pour prier. Les deux couples restèrent seuls dans la grande pièce solennelle, surveillés par des portraits d'ancêtres. Cette liberté inattendue réjouit Vdovenko et Nathalie qui se rapprochèrent. Assis côte à côte sur le même canapé, ils chuchotaient, riaient en sourdine et se lutinaient sans gêne. Aglaé, en revanche, restait soucieuse.

— Pourvu qu'il ne soit rien arrivé de fâcheux à mon père ! dit-elle. J'ai fait un mauvais rêve cette nuit : j'ouvrais un écrin pour y prendre un collier dont mes parents m'avaient fait cadeau et, à la place du collier, je trouvais une vipère enroulée sur elle-même et dressant la

tête.

— Seriez-vous superstitieuse ? demanda-t-il.

— Oui, je crois aux signes, aux présages, à l'influence d'un monde inconnu sur nos pensées et nos gestes dans ce monde-ci. Pas vous ?

Il voulut répondre qu'il s'était dégagé de ces enfantillages, que la lecture de Voltaire l'avait définitivement éclairé, mais le souvenir de la forteresse lui revint et il se sentit moins sûr de sa philosophie. Il était à la fois devant Aglaé et là-bas, dans cette enceinte énorme, isolée, embrumée. Les murs de granit pesaient sur lui, l'écho de son pas résonnait dans les galeries sans fin, la voix du Père Isaïe tonnait à ses oreilles, tandis qu'il souriait à la jeune fille pour cacher le trouble où le plongeait sa question.

— Si, dit-il enfin, j'avoue que, malgré mon goût pour la logique, il m'arrive d'éprouver, moi aussi, l'impression que des puissances secrètes influent sur ma vie et en dirigent le cours.

— J'en étais sûre ! s'écria-t-elle avec enthousiasme.

Et elle lui lança un regard de lumineuse gratitude, comme pour le féliciter d'être tel qu'elle l'avait imaginé.

— Seuls les esprits secs refusent l'idée du surnaturel, reprit-elle. Leur instruction, au lieu de leur ouvrir des portes sur l'au-delà, les enferme derrière des montagnes de livres. Ils sont à la fois cultivés et bornés, ils ne croient que ce qu'ils voient sans se rendre compte que l'essentiel, c'est ce qui échappe à leur intelligence. Ma vieille *niania*, qui est morte l'année dernière, était cent fois plus proche de la vérité avec ses contes, ses presciences, ses sortilèges que tous les écrivains français réunis. J'ai été élevée dans le murmure des légendes...

— Moi aussi, reconnut-il.

Elle joignit les mains :

— Comme c'est bien ! Comme je suis contente ! Parlez-moi de votre enfance !

Il hésitait. Une âpre discipline intérieure le bridait encore. Que lui était cette fillette pour qu'il lui confiât son passé et sa peine ? Et puis soudain il se mit à parler. Une source triste chantait en lui. À voix basse, il raconta la tragique aventure de son ancêtre, l'exil et la confiscation des biens de toute sa famille, ses démarches infructueuses auprès du Sénat pour obtenir que justice lui soit rendue, le dénuement de sa mère, de ses sœurs, sa solitude, sa rage. Elle l'écoutait avec une expression assoiffée. Quand il se tut, elle avait les larmes aux yeux. Assis en face d'elle, il s'était penché en avant pour causer de plus près. Leurs genoux se touchaient presque. Il effleura la main de la jeune fille. Elle ne la retira pas.

— Comme vous avez dû souffrir ! dit-elle.

Et il se sentit enveloppé dans la clarté gris perle qui émanait de ses larges prunelles. « Serais-je amoureux ? » se demanda-t-il avec effroi.

— Vous me donnez l'impression d'un homme solitaire, qui veut durcir son cœur et n'y arrive pas, poursuivit-elle. N'avez-vous personne auprès de vous qui vous comprenne et vous aide ?

— Non, dit-il.

Puis il se reprit :

— Au fait, si !... Une femme qui m'a servi de mère : Marfa Antonovna. Son mari était fourrier à la cour et elle-même était femme de chambre de l'impératrice Elisabeth. Une fois veuve, elle a quitté le palais. Maintenant, elle habite, seule, une petite maison, à Saint-Pétersbourg, sur la Moïka. Quand tout va trop mal dans ma tête, c'est à elle que je pense. Elle a été, pendant de longues années, mon unique recours.

— À présent, vous savez que vous en avez un autre, à Doubovka, dit Aglaé gravement.

Valérie Karpovna rentra en coup de vent. Les deux couples se levèrent, comme pris en faute. Aglaé se porta rapidement, d'un pas inégal, au-devant de sa mère. Sans doute sa cheville la faisait-elle encore souffrir. Une fois de plus, cette claudication éveilla en Basile des idées de finesse et de fragilité, un ardent désir de protection.

— Je ne comprends pas, je ne comprends pas ! gémit Valérie Karpovna. Déjà quatre heures et il n'est pas encore de retour ! Ah ! Je prévois le pire !

— Savez-vous de quel côté il est allé ? demanda Basile.

— Vers Chérémétievka, je crois... Du moins, c'est ce qu'il m'a dit en me quittant, ce matin...

— Je vais partir à sa recherche.

— Je t'accompagne, dit Vdovenko.

— Mais... mais vous n'avez même pas déjeuné ! soupira Valérie Karpovna.

— Aucune importance ! dit Basile. Seulement nous sommes venus en traîneau. Il nous faudrait des chevaux de selle.

— Il y a tout ce qu'il faut à l'écurie ! s'écria Aglaé. Prenez Grillon et Bardane. Je vais donner des ordres. Vous permettez, maman ?

Visiblement, elle était à la fois pénétrée d'angoisse filiale et toute surexcitée de bonheur à l'idée que Basile prît l'affaire en main. Nathalie n'était pas moins émue de voir Vdovenko participer à l'expédition. Valérie Karpovna et ses deux filles sortirent sur le perron pour assister au départ ! Quatre paysans, à califourchon sur des haridelles, formaient l'escorte. Comme le crépuscule était proche et le brouillard épais, ils avaient allumé des torches. La petite troupe se mit

en marche. Basile se retourna sur sa selle. Aglaé agitait un mouchoir. Il eut un élan de cœur vers cette mince silhouette emmitouflée dans un châle violet.

— À mon avis, dit Vdovenko, Nossov a dû avoir un accident de cheval et ses gens l'ont transporté dans une maison amie du voisinage.

— Dans ce cas, il aurait envoyé quelqu'un à Valérie Karpovna pour la prévenir, dit Basile.

— Tu as raison. Cependant, Nathalie, qui connaît bien son père, n'est pas tellement inquiète !

— Aglaé, si !

— C'est une fleur délicate, ton Aglaé !

— Oui, elle est très craintive, concéda Basile.

— Nathalie, elle, c'est la gaieté, la santé, l'insouciance. Elle rendrait le goût de vivre à un grabataire. Je crois que, pour nous, tout va se décider bientôt...

Ils chevauchaient côte à côte, à travers la forêt enneigée, fouillant du regard les abords de la piste. De temps à autre, ils criaient :

— Vladimir Pavlovitch !

Les paysans répétaient :

— Vladimir Pavlovitch !

Leurs voix se perdaient dans un infini de coton. Comme ils pénétraient dans une clairière, ils entendirent, en écho à leurs appels, des aboiements joyeux. Hurlant à plein gosier et frétilant de la queue, la meute émergea d'une nébuleuse. Derrière les valets qui tenaient les chiens en laisse, apparut Nossov, à cheval, sain et sauf, dans son cafetan rouge. Il s'étonna que les deux jeunes gens fussent venus à sa rencontre, traita de ridicules les craintes de sa femme, assura qu'il lui était arrivé cent fois de s'attarder ainsi à la chasse et expliqua qu'aujourd'hui il avait été entraîné très loin à la poursuite d'un vieux loup coriace, mais qu'il avait fini par l'abattre. Fièremment, il montra, sur le traîneau qui suivait, avec sa charge de gibier, le cadavre ensanglanté de la bête, un grand fauve au pelage gris, qui, traqué et percé de balles, avait dû être achevé au couteau.

— C'est moi qui lui ai donné le dernier coup, dit-il. Je meurs de faim. J'espère que vous avez déjeuné sans m'attendre !

— Nous ne nous le serions pas permis, dit Basile.

— Dans ce cas, hâtons-nous ! s'écria Nossov gaiement.

Et il piqua un galop. Basile et Vdovenko avaient de la peine à le suivre. Leur arrivée à Doubovka fut saluée par des exclamations d'allégresse et de tendres reproches. Nossov se justifia superbement devant sa femme et ses filles, les gronda pour leur frayeur, refusa de prendre du repos et décida qu'on passerait à table dès qu'il aurait

changé de vêtements. Valérie Karpovna se précipita pour donner des ordres aux cuisines pendant qu'il montait dans sa chambre. Vdovenko et Nathalie profitèrent de l'occasion pour se cacher derrière un paravent. Basile se vit seul en face d'Aglaé, au milieu du salon où un valet venait d'allumer les bougies.

— Eh bien, dit-il, reconnaissez-vous maintenant que vos craintes étaient vaines ?

Elle lui tendit spontanément les mains et chuchota :

— Je suis heureuse, Basile Iakovlévitch.

— Parce que votre père est rentré ?

— Oui.

Et elle le regarda avec tant d'insistance qu'il devina un autre motif derrière celui qu'elle avouait. Cette communion dans le silence était si puissante et si douce qu'il en éprouvait un plaisir physique comparable à celui de l'enlacement. Lentement, il s'inclina et appuya ses lèvres sur le front de la jeune fille. En même temps, il se disait qu'il avait tort, qu'il se fourvoyait dans une aventure absurde, qu'une telle défaillance n'était pas dans la ligne de son destin. Une fine odeur de peau tiède parfumait son appréhension, affaiblissait sa volonté. Aglaé se recula légèrement. Sa bouche tremblait. Il y avait comme une brume humide dans ses yeux gris, à la pupille dilatée.

— Pourquoi avez-vous fait cela ? murmura-t-elle. Maintenant je ne pourrai plus jamais vous oublier.

— Mais il ne faut pas m'oublier, Aglaé Vladimirovna, dit-il malgré lui.

Et il se reprocha ce nouveau pas en avant sur une voie périlleuse.

— Si, si, dit-elle. Comment ne comprenez-vous pas qu'il y a pour moi des choses... des choses impossibles ?

Elle parlait d'une voix entrecoupée. Un éclair de rage impuissante brilla dans ses prunelles et, d'un mouvement brusque, elle retroussa sa robe sur sa cheville gauche. Un étrange soulier apparut, bosselé, difforme, monté sur socle. Elle avait un pied bot. Basile tressaillit, mais ne détourna pas les yeux. Il avait mal pour Aglaé, et, cependant, cette infirmité farouchement révélée la lui rendait dix fois plus chère. Ce qu'il ressentait n'était ni de la compassion ni, encore moins, de l'aversion, mais un ardent désir de se dévouer au service de la jeune fille, de la protéger, de la guider à travers tous les périls qui menaçaient sa complexion délicate. Elle l'observait d'un air d'humble révolte, de défi douloureux. Bouleversé, il voulut la prendre dans ses bras, mais elle le repoussa avec violence.

— Je n'ai pas besoin de pitié, balbutia-t-elle en rabattant sa robe sur sa chaussure à haute semelle.

— Qui parle de pitié ? dit-il. Ce que j'ai vu ne changera rien entre nous. Il faut que vous le sachiez, Aglaé... Je vous le jure... Mon sentiment est... est très vif...

Il n'osait dire : « Je vous aime. » D'ailleurs, ce n'était pas vrai. Elle le considérait avec l'espoir qu'il achèverait sa pensée. Et il se taisait, prudent, au bord d'une déclaration qui l'eût engagé plus qu'il ne le voulait. Elle comprit sa réticence et sourit tristement. Un pas se rapprochait.

— Voici mon père, dit-elle.

Allégé d'un poids, Basile se tourna vers la porte, tandis que Vdovenko et Nathalie sortaient en hâte de derrière le paravent. Nossov apparut, vêtu d'une robe de chambre polonaise verte à brandebourgs argent. Il jubilait. Son tableau de chasse était inscrit sur sa figure. Arrivé au milieu de la pièce, il donna un coup de gueule parce que le repas n'était pas encore servi. Valérie Karpovna accourut pour le rassurer : tout était prêt. Deux valets tremblants ouvrirent les portes. On passa à table. Et le maître de maison, terrible malgré sa petite taille et vorace malgré sa maigreur, noua une serviette à son cou. Des bougies éclairaient la nappe brodée. On ne savait plus si on déjeunait ou si on dînait. Depuis les hors-d'œuvre jusqu'au dessert, Nossov parla de la battue et du loup géant qu'il avait tué. Il avait tant à raconter là-dessus qu'il interdit à l'orchestre serf de le déranger en jouant de la musique. De même, bien que mangeant de bel appétit, il ne fit aucun commentaire sur le menu. Manifestement, tout lui paraissait bon, la nourriture, les invités, le cuisinier, sa femme, ses filles.

En sortant de table, Vdovenko, pâle et guindé, sollicita de Vladimir Pavlovitch le privilège d'un entretien particulier. Les deux hommes s'isolèrent dans le bureau attenant au salon. Valérie Karpovna, prévenue par un domestique, les rejoignit bientôt. Nathalie prétextait la nécessité d'un rajustement de toilette pour se retirer très vite et en grand mystère dans sa chambre. Basile fut tout embarrassé de se retrouver seul avec Aglaé. Elle baissait la tête, confuse, malheureuse. Il la plaignait et se sentait désagréablement coupable. Devait-il reprendre leur tendre conversation où il l'avait laissée ou feindre de ne pas s'en souvenir et parler d'autre chose ? Il allait opter pour cette dernière solution, lorsque la porte du bureau se rouvrit avec la solennelle lenteur d'une porte de sanctuaire. Une trinité radieuse apparut sur le seuil. Valérie Karpovna pleurait de joie, Vdovenko avait un regard conquérant, Nossov tenait à deux mains une icône qu'il avait dû décrocher dans le coin du bureau.

— Va chercher ta sœur, dit-il à Aglaé.

Elle partit aussi rapidement que le lui permettait son pied bot.

Nathalie revint. Elle avait eu le temps de changer de robe : toute

en rose, avec des nœuds de rubans roses dans les cheveux.

— Ma fille, dit Nossov, le lieutenant Vdovenko nous a fait l'honneur de demander ta main. Ta mère et moi avons décidé d'accorder notre consentement. Sois heureuse, soyez heureux, mes enfants !

Nathalie s'empourpra, poussa un petit cri joyeux comme le chant d'une alouette et se précipita pour embrasser ses parents.

— Tu t'en doutais, coquine ! lui dit son père. Nouveaux temps, nouvelles mœurs ! La jeunesse prépare son avenir sans même consulter les parents. Allons, je te pardonne ! À genoux pour la bénédiction !

Vdovenko et Nathalie s'agenouillèrent devant lui. Nossov les bénit en brandissant l'icône au-dessus de leur tête. Il y eut des signes de croix, des baisers, des larmes. Puis les fiancés se relevèrent.

— À présent, dit Vdovenko, il me reste à demander l'autorisation de mes supérieurs. Simple formalité. D'ailleurs, comme j'ai l'intention de démissionner...

Et, tourné vers Nathalie dont il tenait les deux mains, il ajouta :

— Magicienne, vous m'avez captivé !

— Nous avons tout le temps devant nous, dit Nossov. Le mariage se fera en septembre.

— Pourquoi si tard ? s'écria Nathalie avec un dépit naïf.

— Il faut un délai de convenance pour les fiançailles, ma colombe, observa sa mère.

Basile glissa un regard du côté d'Aglaé. Elle était comme stupéfiée d'admiration par la métamorphose de sa sœur, qui, soudain, passait du monde des enfants dans celui des grandes personnes. Sans doute désespérait-elle de connaître un jour la même chance. Une bouffée de fraîcheur enveloppa Basile.

— Bien entendu, tu seras garçon d'honneur à notre noce ! lui dit Vdovenko.

Il paraissait si content de se marier et de quitter l'armée, que, tout à coup, Basile se demanda : « Pourquoi pas moi ? » Cette pensée le laissa un instant étourdi par sa nouveauté. Vdovenko lui donna une tape sur l'épaule en disant :

— À ton tour, frérot !

Ils rirent, face à face, d'un air militaire, désinvolte et résolu. Sur l'ordre de Nossov, tous les domestiques défilèrent pour féliciter la fiancée. Ils s'inclinaient jusqu'à terre devant elle. Les plus vieux la tutoyaient avec une chaleureuse déférence. Chacun reçut un gobelet de vodka. Bientôt, des disputes éclatèrent dans la cour entre serviteurs ivres. Il fallut la menace du knout pour les faire rentrer dans leurs

tanières. Nossov appela les musiciens au salon. Ils étaient encore assez lucides pour jouer. À grand fracas, ils exécutèrent une gavotte. Le maître de maison, cambrant la taille et gonflant les narines, se lança dans la danse avec sa fille aînée. Vdovenko invita cérémonieusement sa future belle-mère, qui accepta de bonne grâce, en écartant ses bras de grenadier. Sans doute Aglaé souffrait-elle de ne pouvoir, à cause de son pied bot, suivre sa sœur dans le tourbillon. Le cœur serré, Basile s'assit à côté de la jeune fille. Il ne dit pas un mot, mais elle comprit son attention et se mordit les lèvres. Renfermée sur elle-même, elle hésitait entre la gratitude et la honte. Ensemble, ils regardèrent les deux couples qui évoluaient en faisant craquer le parquet et en projetant sur les murs de longues ombres tournantes. Les valets passaient des rafraîchissements. Nossov et Vdovenko vidaient verre sur verre entre deux figures de danse.

— Tout à l'heure, vous devriez inviter ma sœur, chuchota Aglaé.

— Non, dit Basile.

— Ma mère, alors...

— Non plus. Je veux rester avec vous !

Elle cacha son visage dans ses mains, releva la tête et, se découvrant, sourit, transfigurée de bonheur. Au milieu du salon, les cavaliers échangeaient leurs dames. Les musiciens jouaient de plus en plus faux. Nossov, qui avait trop bu, gesticulait, titubait. Bientôt, il se laissa tomber, de tout son poids, dans un fauteuil et chassa l'orchestre. Il haletait, les joues violettes, les veines du front gonflées. On s'inquiéta. Mais ce n'était rien. Un peu de fatigue. Il avait eu une rude journée. Valérie Karpovna le supplia :

— Assez de danses ! Il est tard !...

Il la fit taire et exigea d'assister au départ du fiancé et de son ami, dans leur traîneau. Trois piqueurs, tenant des torches allumées, chevauchaient devant l'attelage.

Pelotonnés côte à côte sous une couverture de mouton, les deux jeunes gens s'abandonnaient à la fantasmagorie des ténèbres brillantes de givre, des flammes dansantes et du trot régulier des chevaux. Pour Basile, ces retours nocturnes à travers la campagne enneigée prolongeaient mystérieusement le plaisir de ses entrevues avec Aglaé. C'était comme l'accord final, ample et sombre, grave et mélancolique, d'une mélodie. Mais, cette fois, il avait, lui semblait-il, une raison supplémentaire de rêver. Il pensait aux yeux gris de la jeune fille et à son pied bot avec une égale tendresse. Il tâchait de se rappeler ce qu'elle lui avait dit pour en retenir tout le suc. Il songeait déjà à leur prochaine rencontre.

— Réponds-moi franchement, grommela Vdovenko. Crois-tu que j'aie fait une bêtise ?

— Sûrement pas ! dit Basile brusquement tiré de sa méditation.

— Tu sais, je n'avais pas vraiment l'intention de présenter ma demande aujourd'hui. Je me disais : « J'ai le temps, je vais y réfléchir encore. » Et puis, quand je l'ai revue, je me suis enflammé, j'ai perdu la tête, j'ai senti qu'il fallait, ce soir même, sauter le pas. Maintenant, j'ai peur !

— De quoi ? Elle te rendra très heureux !

— Je suis un célibataire endurci.

— Elle te le fera oublier, et vite !

— Et si je regrettais ?...

— Quoi ? La caserne ?

— La liberté, les amis...

— Tes vrais amis te suivront en toute circonstance. Quant à la liberté, il dépend de toi d'en préserver l'essentiel dans le mariage.

— Puisque tu en es si convaincu, pourquoi ne te maries-tu pas toi-même ? demanda Vdovenko.

— Moi, c'est différent, dit Basile. Je crois que je ne suis pas fait pour les bonheurs communs.

— Pourtant, Aglaé te plaît !

— Oui.

— Je vois ce que c'est : tu tiques parce qu'elle boite un peu. Sa sœur m'a dit qu'elle avait un pied bot.

— Je le savais depuis longtemps, dit Basile.

— Ça te gêne ?

— Pas du tout.

— Eh bien !... alors ?... Enfin, c'est ton affaire. En tout cas, je te demande de ne pas crier sur les toits que je suis fiancé. Je le dirai moi-même aux camarades quand je le jugerai nécessaire. Et je te jure que ceux qui enterreront avec moi ma vie de garçon s'en souviendront longtemps ! Je vous promets une de ces bringues chez le vieux Rastigaïev !

Basile rit par politesse. Mais le cœur n'y était pas. Il se sentait tout entier imbibé d'obscurité et de neige, d'amour et de crainte ; il souhaitait que le cocher perdît sa route dans la nuit, que le traîneau n'arrivât jamais à la caserne, que la mort froide le saisît, en douceur, au milieu d'un tourbillon noir et blanc. Alors, tout serait résolu. Quoi « tout » ? Il l'ignorait lui-même. Il éprouvait le besoin presque physique d'une solution à il ne savait quel problème.

La vie de la caserne lui parut étrangement terne après sa dernière visite à Doubovka. Le lendemain matin, comme il traversait Schlüsselbourg, à la tête d'un peloton, pour se rendre à la poudrière, il

aperçut, au détour d'une rue, par une trouée entre les maisons, le lac et, au loin, la forteresse. Il en reçut un choc en pleine poitrine. On eût dit qu'il voyait pour la première fois cet édifice à la fois irréel et géométrique. L'épée à la main, le pas raide, la tête droite, il n'avait plus dans l'esprit que des murs de granit, des tours, des glacis, des chemins de ronde, des passerelles et des portes bardées de fer : un amoncellement de volumes vaporeux jaillis de l'eau. Quoi qu'il fût pour se distraire par ailleurs, il ne pouvait échapper à l'attraction qui émanait de l'antique citadelle. Distant et proche tout ensemble, elle l'attirait comme l'aimant un brin de limaille. Il fallait qu'il retournât au plus tôt sur l'île. Le pas cadencé des soldats résonnait derrière ses épaules. Des badauds s'arrêtaient pour regarder passer le détachement. Des chiens couraient en aboyant sur les flancs de la colonne.

Le soir même, il interrogea ses camarades lieutenants pour savoir s'il n'y en aurait pas un parmi eux qui consentirait à lui céder son tour de garde à la forteresse. On s'étonnait, on le plaisantait sur son insistance. Bakhtine insinua que Mirovitch était épris de la femme du colonel Bérédnikov et ne pouvait plus vivre loin d'elle. Cette supposition souleva de grands éclats de rire. Basile s'esclaffa avec les autres. Peu lui importait ce qu'on pensait de lui au régiment. Il remercia avec effusion le lieutenant Glébov qui avait accepté d'emblée de lui laisser sa place lors de la prochaine relève. D'autres l'assurèrent qu'il pouvait de même compter sur eux dans l'avenir. Le colonel Korsakov ne fit aucune difficulté pour entériner la substitution. Du moment que la garde à la forteresse était assurée, il se moquait bien de savoir lequel de ses officiers s'en chargeait. Parvenu à ses fins, Basile décida de ne plus revoir Aglaé tant qu'il ne serait pas retourné dans la vieille prison lacustre.

Le lendemain, il se remit à neiger sur la Néva. Une fois de plus, la forteresse changea d'aspect. Ses hautes murailles lépreuses tremblaient derrière un rideau de neige fine et comme pulvérisée. Le frémissement des flocons descendant du ciel isolait davantage encore cette construction sévère au milieu d'un univers d'eau, de froid et de vent. Elle devenait, d'instant en instant, plus lointaine et, partant, plus obsédante. Basile ne pouvait en détacher le regard. Puis la neige s'arrêta. Pas la moindre trace de blancheur à la surface du lac. Le ciel était si bas que les nuages semblaient reposer sur les tours de la citadelle comme sur autant de piliers.

Huit jours plus tard, Basile montait dans une grande barque à six rameurs réservée au transport des troupes. Une bise aigre soufflait du nord. L'eau grise clapotait autour des pieux en bois du ponton. Des mouettes rasaient en criant la crête des vagues. Bien que l'île fût à quelques encablures de la rive, Basile eut l'impression de partir pour

un très long voyage.

Toutes les sentinelles avaient été relevées à l'intérieur de la forteresse. L'inspection terminée, Basile s'apprêtait à regagner sa chambre, lorsqu'il fut accosté, dans la cour, par Vlassiev en proie à une grande agitation.

— Je vous demande pardon de vous importuner, dit le capitaine, mais j'ai besoin de savoir... Avez-vous écrit à notre sujet à Grégoire Orlov ?

— Non, dit Basile.

— J'en étais sûr ! Qu'attendez-vous ?

— Un geste de votre part.

Vlassiev ne marqua aucune surprise. Sans doute avait-il eu le temps de réfléchir aux exigences de Basile et d'en peser les répercussions.

— C'est bon ! dit-il. Venez !

Cette décision rapide dérouta Basile : tout en la souhaitant, il ne s'y était pas véritablement préparé. Il suivit Vlassiev comme un automate. Leurs pas claquaient dans la neige fondue. Ils passèrent entre la maison du commandant et l'église. Le long du bastion, s'élevaient les casernes massives aux murs jaunes. Au fond de la cour, du côté nord, un pont-levis enjambait le canal intérieur. Ce pont-levis aboutissait à une sombre muraille, percée d'une porte, que gardait une sentinelle. La sentinelle n'appartenait pas au régiment de Smolensk mais à la garde permanente, placée sous les ordres directs de Vlassiev. En apercevant les visiteurs, le soldat croisa la baïonnette et cria :

— Halte ! Qui vive ?

Vlassiev donna le mot de passe :

— Septentrion !

L'homme, qui l'avait reconnu, n'en demanda pas davantage. Suivant le capitaine, Basile découvrait, pierre par pierre, avec émotion, la partie interdite de la citadelle. Partout, des factionnaires aux visages inconnus. Une petite cour encaissée entre de hauts remparts. Une tourelle solitaire à deux étages et aux fenêtres grillagées. À l'entrée de la tourelle, le lieutenant Tchékine faisait les cent pas. Il s'avança joyeusement à la rencontre de Basile.

— Soyez le bienvenu ! dit-il. Vous pouvez vous vanter d'avoir de la chance ! Nous faisons une exception pour vous ! J'espère que vous

vous en rendez compte et que vous ne l'oublierez pas, le moment venu !

— Le sous-lieutenant Mirovitch n'est pas un ingrat ! dit Vlassiev.

Tchékine insista :

— Depuis, que vous nous avez parlé de Grégoire Orlov, nous avons retrouvé un peu d'espoir. Vous êtes comme une étoile dans notre nuit !

Basile avait déjà noté, chez Tchékine, une propension au langage orné. Cette amabilité déplut à Vlassiev, qui, lui, était un homme rude, ombrageux, aux angles vifs.

— Assez de simagrées ! grogna-t-il. Dépêchez-vous !

Et il s'engagea dans un escalier de pierre, aux marches étroites, qui tournait sur lui-même et s'élevait rapidement vers l'ombre froide et suintante d'un palier suspendu. Parvenu au sommet, Vlassiev ouvrit, avec une grosse clef noire, une petite porte bardée de fer, traversa un vestibule obscur et ouvrit une seconde porte, plus basse et plus épaisse encore que la première. Basile dut courber la tête pour pénétrer, à la suite du capitaine, dans le cachot. Il y faisait si sombre qu'il mit quelques secondes à s'orienter. La pièce pouvait avoir dix pas de long sur cinq de large. Les murs, mal crépis, se cintraient en voûte. À gauche, une étroite fenêtre, garnie de barreaux, s'ouvrait presque à ras du sol, ce qui fait que la lumière venant de la courette éclairait les visages par en dessous. À droite, un grand poêle en carreaux de faïence verts montait jusqu'au plafond. Un paravent en rude toile marron devait dissimuler le lit et le seau de toilette. Sur une table, traînaient une écuelle et une cuiller de bois. Un relent d'urine et de paille pourrie piquait la gorge. Basile s'étonna : s'il était nécessaire, pour des raisons politiques, de garder Ivan sous les verrous, n'aurait-on pu, du moins, lui réserver un logement plus décent ? Cet immonde galetas eût convenu à un gredin de bas étage, non à un homme dont le seul crime était de représenter une menace pour le pouvoir.

— Quel trou infect ! murmura Basile.

— C'est l'une de nos meilleures cellules, dit Tchékine précipitamment et comme pour s'excuser. Nous y avons apporté tous les aménagements compatibles avec le régime pénitentiaire !

— Vous n'auriez quand même pas voulu qu'on installât ce bouc puant dans une vraie chambre ? grommela Vlassiev.

— Où est-il ? demanda Basile.

— Derrière le paravent, répondit Vlassiev. D'après le règlement, il lui est interdit de se montrer à personne d'autre qu'à Tchékine et à moi-même.

Et il cria :

— Eh ! Ivan ! Viens par ici qu'on te voie un peu !

Quelque chose bougea derrière l'écran de toile. Retenant son souffle, Basile crut être, un moment, le jouet d'un mirage. L'homme qui surgissait devant lui, dans la pénombre, n'avait, semblait-il, rien de réel. Jeune, grand, étroit d'épaules, avec un long visage encadré de cheveux roux et plats et une barbe blonde inculte, il avait le regard fixe d'une icône. Sa peau blafarde n'avait jamais connu les rayons du soleil. Il portait une vieille veste de matelot déchirée, des culottes bleues à raies blanches et des souliers sans bas. Entre les faces rudes et actuelles de Vlassiev et Tchékine, il paraissait lointain, étranger à tout, comme s'il venait d'un autre monde, spectre délicat de l'ancienne Russie, descendant du très pieux et très doux tsar Alexis Mikhaïlovitch. Un respect religieux pénétrait Basile. Le cachot, autour de lui, devenait sanctuaire. Partagé entre la curiosité et l'effroi, l'adoration et la pitié, il avait envie de tomber à genoux.

— Voilà notre oiseau ! dit Vlassiev d'un ton goguenard en désignant le prisonnier.

— Que voulez-vous de moi ? demanda Ivan d'une voix lasse. Qui êtes-vous ?

— Un officier de garde à la forteresse, dit Basile. Je désirais faire votre connaissance.

— Pourquoi ?

Basile se troubla :

— Comme ça... Pour rien... Par sympathie...

— Vous vouliez voir votre empereur prisonnier ? dit Ivan.

— Le voilà qui recommence ! s'écria Vlassiev. Je me demande qui t'a fourré cette idée en tête ! Tu n'es pas plus empereur que je ne suis métropolitite !

Ivan se pencha vers la fenêtre, tendit le cou et bredouilla :

— Est-ce qu'il y a du soleil, dehors ?

— Pas aujourd'hui, dit Basile.

— Alors, il y a des nuages ?

— Oui.

— Beaucoup de nuages ?

— Oui.

— C'est beau, les nuages ! Je voudrais voir des nuages, soupira Ivan.

Son menton barbu se mit à trembler, ses yeux s'emplirent de larmes. Était-il possible, se demanda Basile, que ce débris humain fût le vrai tsar de toutes les Russies ? Oui, cent fois oui, la dégradation d'Ivan était, en quelque sorte, le signe de sa souveraineté. De même

que le Christ n'avait jamais été aussi grand que crucifié, moqué, couvert de pus et de crachats, de même, lui, le descendant des Romanov, affirmait sa légitimité par l'étalement de son extrême déchéance. Hâve, puant, vêtu de loques, il éclatait de lumière. Sa couronne était à la fois celle du monarque et celle du martyr. Le Père Isaïe avait raison en dénonçant les crimes de Catherine, dont le plus abominable était de tenir enfermé celui qui aurait dû la remplacer sur le trône. Elle était vraiment, comme il le disait, l'Antéchrist en jupons ; et lui, Ivan, le bel enfant de l'Église, le soleil du peuple, l'espoir des humbles et des croyants.

— Bon, ça suffit, dit Vlassiev en prenant Ivan par le coude. Tu n'ouvres la bouche que pour dire des sottises. Retourne dans ton coin.

— Ne me touchez pas ! cria Ivan d'une voix aiguë, presque féminine.

Il se dégagea brusquement. Ses yeux étincelaient d'une colère débile.

— Sales chiens ! reprit-il dans un affreux bégaiement. Sales... sales chiens !...

— Veux-tu être poli avec nous ? hurla Vlassiev. Je t'apprendrai à nous respecter, morveux ! Encore un mot et tu n'auras pas à manger, ce soir !

Pour toute réponse, Ivan balaya la table d'un revers de la main. L'écuelle et la cuiller de bois tombèrent sur le sol.

— Ramasse, ordonna Vlassiev.

— Non, dit Ivan.

Vlassiev l'empoigna par les épaules et, pesant sur lui avec force, l'obligea à se baisser. Prêt à bondir, Basile se retint à grand-peine. Son désir de ne rien compromettre inhibait sa fureur. Il était à la fois médusé et révolté. Les yeux écarquillés, il regardait avec horreur le tsar de toutes les Russies à quatre pattes devant les deux officiers narquois. Ivan sanglotait, bafouillait :

— Chiens ! Chiens !...

Au bout d'un moment, il ramassa l'écuelle et la cuiller, et les remit sur la table.

— Eh bien, dit Vlassiev, te voilà redevenu un peu plus raisonnable ! Demande pardon maintenant !

Brisé, le regard suppliant, Ivan balbutia :

— Pardon.

Il claquait des dents. Une écume blanche perlait au coin de ses lèvres.

— Il va avoir sa crise, dit Tchékine.

— Peut-être pas, dit Vlassiev.

— Quel genre de crise ? demanda Basile.

Vlassiev haussa les épaules :

— Est-ce qu'on sait ! Une crise de nerfs. Cela le secoue. Il crie. Puis il se calme.

— N'est-ce pas de l'épilepsie ?

— Je ne crois pas..., non... Plutôt de la comédie !

Et Vlassiev rit, les deux mains sur les hanches, les jambes écartées. Il était un centurion hilare devant le Christ humilié.

— Laissez-moi seul avec lui, dit Basile.

— Pour quoi faire ? grogna Vlassiev.

— Je lui parlerai, je le raisonnerai...

— Il se raisonnera bien tout seul. Nous avons l'habitude, depuis le temps !

— Je vous demande quelques minutes...

Vlassiev et Tchékine échangèrent un regard indécis.

— On pourrait..., peut-être, dit Tchékine.

Un caractère de cire molle. Il était prêt à toutes les concessions pour gagner l'amitié d'un protégé de Grégoire Orlov. Basile sentit, en cet homme inquiet et souple, un allié, presque un complice.

— Ça va, dit Vlassiev avec humeur.

Les deux officiers se retirèrent dans la pièce voisine, qui formait antichambre, et laissèrent la porte ouverte.

Basile fit un pas vers Ivan, lui saisit la main droite et, rapidement, la porta à ses lèvres.

— Que faites-vous ? murmura Ivan.

Il retira sa main, la considéra une seconde avec stupéfaction et se plaqua, terrorisé, le dos au mur.

— Je vous assure de ma soumission, Majesté, dit Basile.

— Ce n'est pas bien... Vous vous moquez de moi... Comme les autres...

— Non, Majesté. Je suis sincère. Je vous le jure, par les plaies du Christ.

— Vous croyez vraiment que je suis le tsar ?

— Oui, Majesté.

Ivan secoua le front avec tristesse. Ses longs cheveux, d'un blond roux, bougèrent en rideau de part et d'autre de son visage émacié.

— Quel chaos dans ma pauvre tête ! dit-il. Je suis fatigué..., très fatigué... Laissez-moi, maintenant... Allez-vous-en... Je vous en prie...

Il joignit les mains et les balança devant lui, d'un geste enfantin. Puis un sourire, d'une douceur insensée, étira sa bouche et éclaira ses

yeux.

— Vous êtes bon, reprit-il. J'aime votre voix. Partez, mais, s'il vous plaît, revenez me voir.

— Je tâcherai, Majesté, dit Basile.

Tchékine et Vlassiev rentrèrent dans le cachot.

— Alors, ça va mieux ? dit Vlassiev en toisant le prisonnier avec un rude mépris.

— Que le Christ soit avec vous ! dit Ivan en se tournant vers Basile.

Et il fit le signe de la croix. Basile baissa la tête. La formule banale prenait subitement tout son sens. Depuis quelques minutes, il sentait que le Christ était réellement avec lui, à côté de lui. Une clarté joyeuse l'habitait. Il se laissa emmener sans résistance par Vlassiev qui lui avait pris le bras. Sur le seuil, il se retourna pour voir une dernière fois le prisonnier. Au milieu de la pénombre, le visage d'Ivan flottait, pâle comme une hostie. On ne distinguait pas ses yeux, mais on percevait le poids de son regard. Quand Vlassiev eut refermé la porte à clef, ce regard perça le bois, le fer, la pierre et prolongea son rayonnement jusque dans l'escalier.

— Eh bien ! dit Vlassiev. Vous l'avez vu ! Qu'en pensez-vous ? C'est un simple d'esprit ! Une loque !

Basile opina de la tête. Puisqu'il avait besoin des gardiens, ce n'était pas le moment de les contredire.

— Et mauvais caractère, avec ça ! renchérit Vlassiev. Vous l'avez entendu gueuler ? Pour un oui, pour un non, il se révolte ! Ah ! il nous faut de la patience, je vous jure ! On ne s'en rend pas compte à la chancellerie ! Quand écrirez-vous cette lettre ?

— Bientôt, dit Basile, mais j'aimerais avoir encore une entrevue avec le prisonnier.

— Vous avez pris goût à sa compagnie ?

— Comme votre demande sera sûrement agréée et que je vous remplacerai ici en qualité de gardien permanent, autant que je me familiarise dès maintenant avec mes fonctions.

— On en reparlera plus tard, dit Vlassiev avec méfiance. La lettre d'abord.

Pour corriger la brutalité de son camarade, Tchékine expliqua :

— Il faut nous comprendre : nous sommes prêts à transgresser quelque peu les consignes, mais, pour cela, nous devons être sûrs que vous ne nous faites pas une promesse en l'air. Si jamais on apprenait en haut lieu que nous vous avons amené ici, la foudre impériale s'abattrait sur nos têtes !

— Sur la mienne aussi, dit Basile. À présent, nous sommes liés par un secret. Je vous demande de compter sur moi comme je compte sur

vous.

Les deux officiers raccompagnèrent Basile jusqu'au pont-levis. En les quittant, il se trouva soudain désœuvré. Une montagne d'heures vides se dressait devant lui comme un tas d'ossements. L'église aux portes ouvertes l'attirait. Il y entra. Elle était déserte. Il se signa, s'agenouilla dans un coin obscur et pria. Ce n'était pas par hasard qu'il avait été nommé à Schlüsselbourg. Le Seigneur l'avait guidé par la main vers cette forteresse. Pour lui permettre de voir, de comprendre, de réparer... L'ampleur du projet l'effrayait et l'exaltait à la fois. Misérable petit sous-lieutenant, il ne pouvait avoir conçu à lui seul cette grande idée. Elle était descendue sur sa tête, venant du ciel, portée par sept anges aux ailes déployées. Ivan et lui avaient le même âge. Ils étaient tous deux des victimes de l'impératrice. Tous deux, ils auraient leur revanche. Il se courba et toucha les dalles froides avec son front. Puis, les yeux levés au plafond, il fit le serment de ne plus fumer et de ne plus boire d'alcool. Vivre tel un ange immatériel pour être digne d'accomplir la besogne du justicier. Comme il se sentait propre tout à coup ! Et fort ! Et résolu ! Finis les doutes, les interrogations, les sentiers sinueux de la pensée ! Un noble but suffit à légitimer toute une existence. Les images de saints, autour de lui, l'approuvaient. Des paroles miraculeuses fluaient de leurs lèvres peintes. Leurs auréoles dorées tremblaient, tandis qu'ils inclinaient la tête pour dire oui.

Hosanna ! Basile sortit de l'église, ivre du vin de la communion avec Dieu. Il monta dans sa chambre, se jeta sur le lit et ferma les yeux. Son entrevue avec Ivan l'avait comme transporté dans un autre monde. Plus rien n'était pareil autour de lui et en lui. Soudain, il comprenait le vrai sens de sa révolte. Le calcul, dans son cœur, cédait devant la soif d'équité. En rêvant de libérer Ivan, ce n'était plus son bonheur personnel qu'il avait en vue, mais le bonheur du pays tout entier. Déjà, il se reprochait d'avoir envisagé naguère cette aventure sous le seul aspect du profit. Comment avait-il pu s'abaisser à de telles supputations de fortune ? À présent, il savait que son action, s'il avait le courage de l'entreprendre, ne serait pas celle d'un ambitieux mais d'un visionnaire. Champion d'une cause sacrée, même s'il ne devait pas être payé de son dévouement par de l'or, des terres, des serfs, des palais, des titres, il était prêt à risquer sa vie pour rétablir Ivan VI sur le trône. Son intérêt à lui ne comptait pas. Ou plutôt, cet intérêt ne se mesurait pas selon l'arithmétique humaine. L'approbation du Père Isaïe avait spiritualisé, sublimé le projet de coup d'État. Pour s'en convaincre, Basile ouvrit la Bible et lut, au hasard, cette adresse à l'Éternel : « Je deviens grand par ta bonté. Tu élargis la route sous mes pas. Et mes pieds ne chancellent point. Je poursuis mes ennemis, je les atteins, et je ne reviens pas avant de les avoir anéantis... Tu me ceins

de force pour le combat.[4] » Il referma le livre. Les yeux ouverts sur le vide, il revoyait Ivan avec une précision hallucinante. Misérable et magnifique, avec son regard humble, ses hardes sales, ses longs cheveux, sa voix cassée, sa jeunesse, son ignorance, sa faiblesse, sa piété. Le plus dénué de tous et le plus grand de tous. L'Agneau sans tache. Celui qui sauvera la Russie des sortilèges infâmes de l'Allemande. Que faisait-il en ce moment ? Lisait-il la Bible ? Essayait-il de voir un coin de la cour par sa petite fenêtre basse ?

Basile prêta l'oreille aux bruits de la forteresse. Une rumeur de voix montait de la salle de garde. Les cris des sentinelles se répondaient sur les remparts, au-dessus de sa tête. Cet appel monotone, d'abord à peine perceptible, se précisait en se rapprochant et décroissait par degrés pour revenir en force dans l'autre sens. Il s'était mis à pleuvoir. L'eau ruisselait du toit, crépitait sur le chemin de ronde, sanglotait dans les gouttières. La neige achevait son règne sur la terre réchauffée. Le soir venait. C'était l'heure où, dans les cachots, la peur s'insinuait avec l'ombre et l'humidité, où la solitude se muait en désespoir, où l'âme écrasée n'aspirait plus qu'au trou noir du sommeil.

— Une barque en vue, Votre Noblesse ! dit Rodonov.

Clignant des yeux, Basile essayait de percer l'épais brouillard qui couvrait la Néva. Une vapeur blanchâtre s'élevait du fleuve et du lac pour rejoindre le ciel. C'était comme si toute l'eau se fût transformée en nuée stagnante. Au-delà de ce mur de fumée, il n'y avait rien. Mais un bruit de rames se précisait. Lentement, régulièrement, une tache grise imposait ses contours au milieu de la confusion atmosphérique. Debout à l'extrémité du débarcadère, Basile scrutait tour à tour la nébuleuse et l'étroite étendue liquide encore visible à ses pieds. Les vagues ridaient à peine cette surface brillante comme une étoffe de soie. Enfin, hors de la brume pâle, suspendue au-dessus de l'eau, surgit une forme solide. Pondue par le néant, une barque approchait.

— Qui vive ? hurla Rodonov.

D'autres soldats, jaillis du poste de garde, accoururent.

— Qui vive ? répéta Rodonov. Répondez !

— Lieutenant Vdovenko, dit une ombre assise à l'arrière du canot. Service commandé. Je voudrais parler au sous-lieutenant Mirovitch.

L'instant d'après, Basile étreignait les mains de son camarade et l'entraînait dans la salle réservée à l'officier de service. Assis devant une cruche de kwas, Vdovenko révéla d'emblée le but de sa visite :

— Je suis venu t'annoncer une grande nouvelle : mercredi prochain, le prince Alexandre Viazemski, procureur général de l'empire, arrivera à Schlüsselbourg. Il s'y arrêtera probablement quelques jours avant de poursuivre son voyage vers Kexholm. On va le recevoir avec tous les honneurs. C'est un si haut personnage ! Le plus proche collaborateur de l'impératrice ! Tous les officiers du régiment lui seront présentés. Tous, sauf moi !

— Pourquoi sauf toi ? demanda Basile.

— Parce que, ce jour-là, je ne serai pas à Schlüsselbourg !

— Et où seras-tu ?

— Ici ! Je dois te relever à la forteresse, demain. L'as-tu oublié ?

Il avait un air consterné, puni, presque enfantin, qui amusa Basile. Comment un homme fait pouvait-il avoir de ces petites choses ?

— Vraiment, ce n'est pas de chance ! reprit Vdovenko. Si je pouvais trouver quelqu'un pour me remplacer !

Et il coula à son vis-à-vis un regard significatif. Rien ne pouvait

mieux contenter Basile que cette invitation muette à rester dans la place. Depuis quelques jours déjà, il voyait se rapprocher, avec un serrement de cœur, l'instant où il lui faudrait quitter la forteresse. Toute occasion de prolonger sa présence ici était bonne à saisir. Cette vie hachée, partagée entre l'île et la rive d'en face, n'avait pas de sens.

— Si cela t'arrange, je veux bien prendre un tour de garde supplémentaire, dit-il.

— Tu ferais ça ? s'exclama Vdovenko. Ah ! mon cher, je te remercie ! Tu es un ami sûr ! En vérité, je n'ai guère de scrupules avec toi, car je sais que tu ne te déplaies pas entre ces murs vénérables. Et moi, vois-tu, j'aurais été désolé de manquer cette présentation collective au prince Viazemski. On n'a pas tellement l'occasion, dans notre coin perdu, de fréquenter des gens de la première volée ! Le colonel Korsakov est d'accord pour que tu me remplaces. Oui, je lui en ai touché un mot avant de venir t'en parler. Il te suffira de signer ce billet, comme quoi tu acceptes. C'est pour le registre du régiment...

Il tira un papier de sa poche. Sa jubilation faisait plaisir à voir. Il ne devinait pas à quel point, en lui rendant service, Basile satisfaisait son propre désir.

Ayant obtenu ce qu'il voulait, Vdovenko resta quelque temps encore à bavarder avec son ami de choses et d'autres, Basile lui demanda s'il avait des nouvelles de la famille Nossov. Aucune, dit-il. Mais il comptait bien se rendre là-bas dans les prochains jours. Une pensée très douce enveloppa Basile. Il eût volontiers continué à parler des habitants de Doubovka pour le plaisir de prononcer à haute voix le prénom d'Aglaé, mais Vdovenko avait hâte de retourner à Schlüsselbourg afin de mettre le colonel Korsakov au courant du changement intervenu dans la garde de la forteresse. Basile le raccompagna jusqu'à l'embarcadère. Vdovenko sauta dans le canot qui oscilla sous son poids. Puis le brouillard l'avalait tout rond et il disparut de la surface des flots.

Après le départ de son camarade, Basile annonça aux soldats qu'ils ne devaient pas compter regagner leur caserne avant une semaine. Ils l'écoutèrent avec une consternation obtuse. Décidément, pour lui seul la citadelle était un séjour exaltant. Il se rendit également auprès du colonel Bérédnikov et l'informa de la situation. Le colonel savait déjà, par un message arrivé la veille au soir, que le prince Viazemski avait l'intention de s'arrêter à Schlüsselbourg. Mais, à son avis, bien que la lettre qu'il avait reçue fût muette sur ce point, l'illustre voyageur ne se contenterait pas d'un tour en ville et d'une revue des troupes de la garnison, il voudrait voir la forteresse.

— Le procureur général de l'empire ne peut, passant par Schlüsselbourg, se désintéresser de nous ! s'écria-t-il. S'il ne nous

prévient pas de sa visite, c'est qu'il veut nous surprendre ! Tous les inspecteurs en font autant ! Mais à malin, malin et demi. Je vais lui préparer une réception dont il se souviendra. Nous avons trois jours devant nous pour récurer la forteresse. C'est plus qu'il n'en faut quand on a du courage et du goût !

Son excitation le rajeunissait. Il était, malgré son gros ventre et ses sourcils poivre et sel, comme un cornette frais émoulu de l'école entendant les trompettes sonner la charge. Impressionné par son assurance, Basile reconnut qu'il y avait les plus grandes chances pour que Viazemski poussât son inspection jusqu'à la citadelle. Ainsi Vdovenko, même sans le changement de tour de garde, aurait eu la satisfaction d'être présenté au prince. Quant à lui, Basile, il se moquait bien de rencontrer ce puissant personnage. Ses préoccupations actuelles excluaient Viazemski de la ligne de mire.

Ce fut avec une désinvolture ironique qu'il participa aux préparatifs de la visite du procureur général dans la plus accueillante des prisons de l'empire. Du jour au lendemain, toute la garnison fut prise d'une frénésie de nettoyage. Le nombre des sentinelles se trouva réduit au strict minimum. Abandonnant leur fusil, les soldats balayaient à tour de bras les salles de garde, les couloirs, les escaliers, le chemin de ronde, les cours intérieures... Par ordre de Bérédnikov, on repeignit les guérites rayées et la palissade du jardinet devant la maison du commandant, on passa au blanc les joints des pavés de l'entrée, on fit reluire au chiffon gras les canons et les boulets disposés de part et d'autre du porche, on brossa les uniformes, on recousit les boutons, on astiqua les armes. Marie Matvéïevna se rendit en ville et revint toute frisée, avec une robe neuve. Elle suspendit une guirlande en branches de sapin au-dessus de sa porte et se mit en devoir de confectionner des gâteaux pour le cas où le prince Viazemski accepterait de prendre une collation. Sur son conseil, Bérédnikov fit conduire les prisonniers aux étuves. Encadrés par des soldats, une trentaine de détenus émergèrent de leurs trous à rats, traînant les pieds dans un bruit de chaînes. Hâves, titubants, aveuglés par la lumière du jour, ils marchaient l'un derrière l'autre, sans prononcer un mot, sans regarder à droite ni à gauche. Un défilé de spectres haillonneux. La cabane de bains se trouvait à l'autre extrémité de la cour. Certains captifs, parmi les plus vieux, étaient si faibles qu'ils perdirent connaissance sous l'effet de la chaleur, de la vapeur et de l'eau. Il fallut les traîner dehors et les ranimer en les giflant. Malgré ces incidents mineurs, tous, une fois lavés, purent regagner leurs cellules. Jusqu'à la dernière minute, Basile espéra qu'à l'occasion de ces ablutions en groupe il lui serait donné d'apercevoir Ivan. Mais Ivan ne se montra pas : la consigne de secret absolu dont il était l'objet interdisait ce genre de sortie. En revanche, Vlassiev et Tchékine

vinrent se pavaner dans la cour. Leur air de contentement supérieur intrigua Basile. Les prenant à part, il leur demanda des nouvelles de leur prisonnier.

— Il se porte à merveille ! dit Vlassiev. Sain de corps et malsain d'esprit. Enfin, ne nous plaignons pas trop : nous allons bientôt être débarrassés de lui !

— Comment cela ? demanda Basile.

— Pourquoi croyez-vous que le prince Viazemski vient à Schlüsselbourg ? dit Tchékine.

— Mais... pour rien de spécial, dit Basile. C'est une simple étape dans son voyage vers Kexholm.

— Une étape importante, dit Vlassiev en levant un doigt. Très importante. À mon avis, il a été chargé par l'impératrice de prendre livraison du prisonnier n° 1 et de le transférer dans une autre forteresse. À Kexholm, précisément ! Là-bas, il sera plus loin de Saint-Petersbourg, plus loin de la politique !

Dans ses nombreuses supputations, Basile n'avait jamais envisagé cette éventualité, pourtant fort vraisemblable. Soudain, il lui parut évident que la visite de Viazemski n'avait pas d'autre motif que celui évoqué par Vlassiev et Tchékine. L'épouvante lui serra le cœur. Les barreaux de l'échelle étaient sciés. Il tombait dans un gouffre. Si on lui enlevait Ivan, il n'avait plus rien à faire dans la forteresse, plus rien à faire dans la vie. Il balbutia :

— C'est... c'est impossible !...

— Mais si ! dit Vlassiev. Tous les signes concordent. Encore quelques jours, et notre calvaire prendra fin ! Adieu Ivan ! Qu'il aille se faire pendre ailleurs !

Il se frottait les mains, la face fendue d'un large rire. Basile eut envie de lui sauter à la gorge. Une colère impuissante le secouait. Il tourna les talons et monta dans sa chambre. Là, il se laissa choir sur un tabouret de paille et demeura prostré, le regard enfoncé dans le mur. C'était le lendemain, mercredi, que le prince Viazemski était attendu à Schlüsselbourg. Se rendrait-il immédiatement à la forteresse pour emmener Ivan ? Basile se posait la question et n'osait y répondre. Son cerveau était comme écrasé par l'imminence de la catastrophe. Toute la nuit, il s'agita, incapable d'accepter sa défaite.

Le jour suivant, de très bonne heure, il rejoignit Bérédnikov sur les remparts. Debout côte à côte, la lunette d'approche braquée sur la rive, ils guettèrent la venue d'un messenger. Le colonel Korsakov avait promis d'avertir la forteresse dès que le prince Viazemski aurait fait son entrée dans la ville. Mais les minutes passaient et Schlüsselbourg, au loin, paraissait aussi calme que si nul visiteur de marque n'eût pénétré dans ses murs. Ce matin-là, pas un voile de brume n'estompait

le miroitement des centaines de fenêtres, dans la masse grisâtre des maisons, au ras de l'eau. Les navires à l'ancre élevaient dans le soleil les fils arachnéens de leurs gréements. Porté par le vent, un faible bourdonnement de vie quotidienne parvenait aux oreilles des observateurs. À bout de patience, Basile osa demander à Bérédnikov ce qu'il pensait de la véritable mission de Viazemski.

— Je suis sûr que le prince ne vient pas ici pour une simple inspection, dit-il.

— Et pourquoi viendrait-il donc ? questionna Bérédnikov en haussant les sourcils.

Comme Basile était censé ignorer l'identité du prisonnier n° 1, il ne le nomma pas mais insinua que, sans doute, tout cela relevait d'une mystérieuse politique. Bérédnikov lui lança un regard de biais et grommela :

— L'important, pour nous autres officiers, mon cher, ce n'est pas la politique mais la tenue des troupes. Que la forteresse soit propre et les soldats bien équipés, voilà où nous devons mettre notre point d'honneur ! Et, par Dieu, si le prince Viazemski a l'œil exercé, il sera émerveillé par l'aspect correct, et je dirais même aimable, des lieux !

Comme il achevait ces mots, Basile s'écria :

— Regardez !

D'un même mouvement, ils élevèrent leur lunette d'approche : une barque venait, montée par deux rameurs. Un officier se tenait à la poupe : le lieutenant Bakhtine. Enfin on allait avoir des nouvelles du prince Viazemski. Le colonel Bérédnikov et Basile dévalèrent l'escalier et se précipitèrent vers le débarcadère. Dès que le canot fut à portée de voix, Bérédnikov cria :

— Alors ? Il est arrivé ?

Les mains en conque devant la bouche, Bakhtine répondit :

— Il est arrivé et il est reparti !

— Quoi ? hurla Bérédnikov.

— Oui, dit Bakhtine. Descendu de voiture à l'aube, il ne s'est fait présenter personne. Il a exigé des chevaux frais. Et hop ! de nouveau en route pour Kexholm ! Il n'a vu de Schlüsselbourg que la cour de la caserne ! Le colonel Korsakov est furieux !

Bérédnikov baissa la tête et les traits de son visage s'affaissèrent. Au même instant, Basile se sentit comme soulevé par une vague. Elle le portait si haut dans la joie qu'il en avait le vertige.

La nouvelle se répandit dans la forteresse avec la rapidité d'une traînée de poudre. Vlassiev et Tchékine accoururent. Leur désespoir parut à Basile du plus franc comique. Les poings serrés, la bouche amère, Vlassiev grogna :

— Tout recommence !

Et cette formule, faite pour traduire la désolation des deux gardiens, sonna aux oreilles de Basile comme l'expression de sa propre félicité. Oui, le péril écarté, il retrouvait son projet avec un enthousiasme accru. La menace d'une séparation définitive avec Ivan le lui avait rendu plus cher encore.

Vlassiev et Tchékine se retirèrent, accablés ; le colonel Bérédnikov rentra chez lui en bougonnant, sa femme fit enlever les guirlandes de devant sa porte et pleura sur sa belle robe inutile ; toute la garnison, qui se préparait à une fête, se renfonça dans le train-train journalier. Au milieu du désenchantement général, seul Basile exultait. Errant dans la forteresse, il avait l'impression qu'une sorte de soif lui dévorait la poitrine. Il but trois gobelets d'eau, coup sur coup. Elle était pure, elle était fraîche, mais elle ne suffisait pas à le désaltérer. Alors, il comprit que la soif qui le tourmentait ne venait pas du corps mais de l'âme. Un manque horrible, lancinant rongait sa vie : le besoin de revoir Ivan. Pour obtenir cette rencontre indispensable, il était prêt à toutes les ruses, à toutes les bassesses. Il relança Vlassiev et Tchékine. Leur récente déception les avait placés dans un état de moindre défense. Incidemment, il leur reparla de son billet de recommandation à Grégoire Orlov. C'était, à présent, leur seul espoir. Ils acceptèrent de conduire Basile au prisonnier, s'il rédigeait la lettre devant eux. Il les fit monter dans sa chambre et écrivit sous leur dictée. Bien entendu, il n'avait nullement l'intention d'expédier cette missive absurde, mais il jura qu'il la ferait partir par le courrier officiel, dès son retour à la caserne. Vlassiev et Tchékine le crurent : ils avaient hâte d'être remis en selle après la chute qui les avait meurtris. Basile cacheta le pli solennellement et le glissa dans la pochette en cuir qu'il portait contre sa poitrine.

— Demain, dit Vlassiev, vous pourrez voir le prisonnier. Présentez-vous au pont-levis, à trois heures. Je serai là. Je vous ferai entrer.

Quand ils se furent éloignés, Basile se jeta sur son lit, le cœur bondissant de bonheur. Au bout d'un assez long temps, il se remit debout, rajusta son uniforme, sa perruque et retourna sur les remparts. Le soleil avait disparu derrière un gros éboulis de nuages. De nouveau, tout était gris. Les deux mains posées à plat sur le parapet, Basile sentait, sous ses paumes, le granit froid, rugueux, fendillé, marqué de lichens. Au contact de cette pierre très ancienne, il lui semblait qu'il gagnait en force, en sagesse et en sûreté. Il s'appuyait sur le passé de la Russie. Par habitude, il promena ses regards sur la ligne d'horizon : Schlüsselbourg, ses barques, ses navires, ses tas de bois, ses maisons aux grands toits inclinés, ses fumées.

Au bas des murailles de la forteresse, l'eau clapotait. Ce murmure

indéfiniment répété s'empara de l'esprit de Basile. Bientôt, il n'entendit plus que le bruit monotone du ressac, il ne vit plus que le miroitement des vagues à ses pieds. Un pas, derrière lui, le fit sursauter. C'était Bérédnikov, l'air las et morose.

— Ma femme a préparé tant de gâteaux ! dit-il. Elle compte sur vous pour nous aider à les finir !

Et il ajouta, avec un soupir qui souleva les décorations sur sa poitrine :

— C'est affreux ! Nous sommes au bout du monde ! Nous n'intéressons personne ! Même pas le gouvernement !

De nouveau, ce doux regard de chien, ce demi-sourire flottant, cette voix désincarnée.

— Ah ! on vous a permis de me revoir ! dit Ivan en s'inclinant devant Basile. Que Dieu soit remercié !

— Ce n'est pas Dieu qu'il faut remercier, mais moi, dit Vlassiev rudement.

Un rictus retroussa sa lèvre supérieure fendue. Il cligna de l'œil à Tchékine et tous deux se retirèrent dans le vestibule pour jouer aux cartes. Basile et Ivan restèrent face à face.

— Est-ce que vous habitez, comme mes deux gardiens, dans une pièce à côté de ma cellule ? demanda Ivan.

— Non, Majesté, dit Basile. Mon régiment est caserné en ville. Je ne viens ici que pour prendre mon tour de garde. Et, alors, je couche à l'autre bout de la forteresse.

— En ville, vous devez voir beaucoup de gens, des maisons, des arbres...

— Oui, Majesté.

— Des arbres, de grands arbres ?...

Ivan remuait les mains comme pour caresser une masse de feuillage.

— Vous aussi, vous pourriez voir des arbres, dit Basile en assourdissant la voix.

— Comment ?

— En sortant d'ici.

— C'est impossible !... C'est... c'est interdit !... Les deux fois qu'on m'a tiré de la prison, on m'a mis un sac sur la tête... Quand j'étais-tout enfant, j'ai vu des arbres, je m'en souviens... Puis, on m'a enfermé dans la forteresse... Et cela a été fini...

Baissant encore le ton pour n'être pas entendu des deux officiers, Basile dit précipitamment :

— Votre sort révolte tous les cœurs épris de justice. Vous avez de nombreux amis dans le pays. Je suis de ceux-là. Mon dévouement vous est acquis jusqu'à la mort. Le mensonge ne peut triompher indéfiniment du bon droit. Un jour, avec l'aide de Dieu, vous remonterez sur le trône.

L'effroi saisit le visage du prisonnier. Ses yeux s'agrandirent. Il balbutia :

— Quel trône ?

— Le trône de Russie, Majesté. Il vous appartient de droit.

— Non, non, pas le trône...

— Mais vous dites vous-même que vous êtes empereur !

— Je suis empereur, oui... Seulement je... je veux qu'on me laisse tranquille...

— Quoi ? Vous préféreriez rester en prison ?

— J'aimerais aller dans un couvent..., parmi les forêts profondes... Là-bas, c'est la joie éternelle... Les moines y fleurissent comme des lis... De leurs lèvres sort une prière incessante, qui monte en nuage d'encens vers le ciel... Leur cœur est si lumineux que, même la nuit, ils peuvent écrire sans le secours d'une chandelle... J'ai lu cela dans la vie des saints...

Cette dérobade inattendue déconcerta Basile. Son plan se lézardait. Vite, il fallait ressaisir l'avantage.

— Vous ne pouvez renoncer, Majesté, chuchota-t-il. Vous êtes l'unique espoir de la Russie. Dieu vous a choisi pour sauver la nation de l'Allemande qui a usurpé votre place. Si vous voulez suivre les desseins du Seigneur, ce n'est pas la route du monastère que vous devez prendre, mais la route du palais impérial.

Ivan se signa rapidement, jeta un regard par en dessous vers la porte et se précipita derrière le paravent. Basile fit trois pas à sa suite et le retrouva affalé, de tout son long, sur un lit de planches, la face dans un oreiller sale et plat, qui perdait sa paille par une déchirure.

— Mon Dieu, bafouillait le prisonnier, aide-moi..., éclaire-moi... Où est ta lampe, mon Dieu ?...

Il serrait convulsivement, à deux mains, sur sa poitrine, un gros livre à couverture de cuir noir.

— Remettez-vous, Majesté, dit Basile. Et écoutez-moi bien. Dès que les conditions favorables seront réunies, je vous ferai évader de la forteresse. Alors, commencera pour vous une autre vie : toute de gloire et de sagesse. La Russie entière bénira son nouveau maître !

Ivan s'assit au bord du lit, tenant toujours le gros livre noir plaqué contre son cœur. Ses doigts étaient crispés sur la vieille reliure écornée. On eût dit qu'il voulait se l'enfoncer dans la peau. Il haletait, le visage baigné de larmes, la barbe déviée.

— Non, non, je vous en supplie, bredouilla-t-il. Je ne dois obéir qu'à la Bible !

Et, brandissant le volume, il le baisa aux quatre coins.

— Eh bien, s'écria Basile, interrogeons la Bible ! Ouvrons-la au

hasard et lisons. Sa réponse sera la réponse de Dieu. Si Dieu est contre mon projet, je l'abandonnerai. Mais, s'il est pour mon projet, comme je le sais, comme je le sens, alors, oh ! Majesté, vous devrez vous soumettre.

— Oui, oui... Je vous le promets...

— Ouvrez la Bible, Majesté.

Ivan prit le livre sur ses genoux, l'ouvrit par le milieu et le tendit à Basile. Mais il faisait trop sombre, derrière le paravent, pour déchiffrer les caractères serrés du texte. Les deux hommes se rapprochèrent de la fenêtre basse. Une lueur crépusculaire éclaira les feuillets jaunis. Basile lut les premières lignes de la page de gauche, d'une voix contenue :

— « Je porterai secours à mes brebis afin qu'elles ne soient plus au pillage... J'établirai sur elles un seul pasteur qui les fera paître, mon serviteur David. Moi, l'Éternel, je serai leur Dieu et mon serviteur David sera prince au milieu d'elles. »

Il regarda le prisonnier avec une intensité prophétique et dit :

— C'est dans Ezéchiel. Chapitre XXXIV... Êtes-vous convaincu maintenant ?... « David sera prince au milieu d'elles »... Comme David, vous êtes faible et démuni. Mais, comme David, vous abattrez le Goliath en jupons qui écrase la Russie. Parce que Dieu vous soutiendra.

— Lisez encore, murmura Ivan, subjugué.

Basile feuilleta le livre, en mouillant son doigt de salive, tomba sur les Actes des Apôtres et lut, au bas d'une page :

— « J'ai trouvé David, fils d'Isaïe, homme selon mon cœur, qui accomplira toute ma volonté. »

Cette épreuve, qu'il avait imaginée pour convaincre Ivan, l'entraînait lui-même, à présent, dans une certitude illuminée, dans un merveilleux vertige mystique. Il lui semblait qu'il pouvait prendre l'Ancien ou le Nouveau Testament à n'importe quel endroit, il recevrait de Dieu l'approbation symbolique dont il avait besoin pour agir. Ivan lui arracha le livre des mains et voulut, à son tour, questionner les textes sacrés. Son doigt se posa, à l'aveuglette, sur un paragraphe. Il lut lentement, en détachant les syllabes comme un enfant :

— « Rassemble... tes forces..., tourne-toi... à droite ! Place-toi..., tourne-toi... à gauche ! Dirige... de tous côtés... ton tranchant... [5] »

Troublé, il feuilleta le volume à l'envers et recommença :

— « Il ne tombera pas... à terre... un cheveu de sa... tête, car c'est... avec Dieu qu'il a... agi en cette... journée. [6] »

— Avez-vous entendu ? dit Basile joyeusement. Pas un cheveu ne

tombera de votre tête, le jour de votre libération. Les milices célestes seront à vos côtés. Catherine, l'impitoyable, l'hérétique, sera balayée de votre route !

Une lueur d'espoir élargissait les yeux du prisonnier. Il se mordillait les ongles. D'une voix éraillée, il prononça :

— Oui, oui... Dieu le veut... Je vous crois...

Il alla reposer la Bible sur son lit, prit Basile dans ses bras et lui effleura le front de ses lèvres. Sa barbe avait une odeur de lait caillé et de suint. Il parut à Basile que ce baiser fraternel scellait un pacte entre eux. Un pacte dont il ne pourrait plus jamais se dédire. Il était étrangement le prisonnier d'Ivan. Le prisonnier du prisonnier. Il frémit. La tête lui tournait. Sans doute la pénombre du cachot, l'odeur de pourriture et de misère, le regard fixe d'Ivan étaient-ils cause de son malaise. Le captif ressemblait de plus en plus à une peinture byzantine usée, craquelée. La terre entraînait en conversation avec le ciel. Un mystère terrible et doux, inaccessible aux humains, s'accomplissait entre cette prison de pierre et l'infini de l'espace, chargé de nuages lourds, traversé d'oiseaux ivres, au-dessus de la forteresse, au-dessus de Schlüsselbourg, au-dessus du lac, au-dessus de la Russie. Un orage grondait au loin.

— Vous vous appelez comment ? demanda Ivan.

— Basile Iakovlévitch Mirovitch.

— Vous ne me quitterez jamais ?

— Jamais, je vous le jure, Majesté.

— Je n'ai rien vu... Je ne sais rien... Et, tout à coup, la lumière du jour, le bruit du monde... Non, c'est trop... Je ne peux pas...

Il se rassit et cacha son visage dans ses mains.

— Vous vous habituerez très vite à votre nouvel état, dit Basile. Ce qui vous attend, de l'autre côté du mur, vous l'avez lu dans la Bible, c'est l'apothéose de David. David, partant combattre Goliath, avait refusé l'armure que lui proposait Saül. Il avait ramassé cinq pierres dans un torrent, les avait mises dans sa gibecière et, sa fronde à la main, s'était avancé, seul, contre le Philistin. Nul ne croyait à la victoire du frêle berger sur le géant. Et pourtant...

— Et pourtant quoi ? dit une voix derrière son dos.

Il se retourna. Tchékine et Vlassiev se tenaient à côté du paravent. Sans doute n'avaient-ils entendu que la fin de la conversation.

— Qu'est-ce qui vous prend de lui parler de David ? demanda Vlassiev sévèrement.

— Nous échangeons nos idées sur certains versets de la Bible, répondit Basile.

— La Bible, on lui fait dire tout ce qu'on veut, observa Vlassiev. Ce

n'est pas une bonne lecture pour quelqu'un qui, comme notre bougre, a l'esprit dérangé. Il comprend tout de travers. Il se monte la tête. Je vais faire un rapport dans ce sens à la chancellerie.

— Pourtant, quand il voit le Père Isaïe...

— Il ne voit jamais le Père Isaïe. D'après le règlement, nous ne devons appeler un prêtre que si le prisonnier n° 1 est au plus mal. Pour l'extrême-onction.

— Vous n'allez tout de même pas empêcher ce malheureux de lire les Saintes Écritures ! s'écria Basile.

— Et pourquoi pas ? dit Vlassiev. Notre devoir est de tout faire pour qu'il se tienne tranquille ! Si les Saintes Écritures l'agitent, il ne faut plus qu'il fourre le nez dedans. Et vous, il ne faut plus que vous lui parliez de questions religieuses. Ni de rien d'autre, d'ailleurs. Vos visites le fatiguent. Ne comptez plus le revoir. C'est fini !

Basile lui décocha un regard de haine désespérée. Sa première idée fut de rétorquer que, dans ces conditions, il n'enverrait pas la lettre à Grégoire Orlov. Mais il se ravisa. Ne rien casser pour ne pas éveiller les soupçons. Feindre de n'attacher qu'une importance secondaire à ses rencontres avec le prisonnier. Les temps de la violence n'étaient pas encore venus. L'heure était à la souplesse. Ivan pleurait, les mains sur les genoux, la lèvre inférieure pendante. Un enfant à qui on a confisqué ses jouets. Un demeuré. Et, en même temps, un saint. « J'en ferai un tsar malgré lui », pensa Basile.

— Peut-être avez-vous raison, dit-il pour calmer Vlassiev.

Et il se dirigea vers la porte. Un cri lui perça les oreilles.

— Je suis l'empereur Ivan VI, glapissait le prisonnier. Donnez-moi mon manteau ! Amenez-moi mon cheval !...

Il s'était remis debout et marchait en gesticulant sur les talons des gardiens. Vlassiev se retourna, le gifla avec force et grogna :

— Assez !

Le prisonnier chancela sous le choc, sa figure s'allongea, se déforma dans une moue piteuse. Un bêlement niais s'échappa de ses lèvres. Étonné, Basile serra les dents pour contenir sa révolte, et il lui sembla que du sang emplissait sa bouche. C'était comme si quelqu'un avait brisé devant lui, d'un coup de poing, une icône. Ivan recula, se tira les poils de la barbe et courut se réfugier derrière le paravent. Presque au même instant, la réverbération spasmodique d'un éclair pénétra par la fenêtre basse. Une aurore instantanée, violente, insoutenable inonda le cachot. Les visages de Tchékine et de Vlassiev se découpèrent comme deux masques de pierre, grimaçants et figés, dans cette lumière bleue, et s'éteignirent. Le fracas du tonnerre retentit, aussitôt après. Le ciel se cassait en deux. Puis ce fut la nuit, insondable, souterraine, où flottait une odeur de soufre. La tempête

hurle, siffle, cinglant les murs de pluie et de grêle. La voix d'Ivan s'éleva ; cet appel venait d'une tombe :

— Nicolas, le Miraculeux !... Très Sainte Mère de Dieu !... Ayez pitié de moi !

— Laissez-lui sa Bible, dit Basile.

— Oui, insista Tchékine, toujours conciliant, en posant une main sur l'épaule de son camarade. Qu'est-ce que ça peut te faire qu'il ait une Bible ? Nous n'allons pas nous disputer pour si peu ! L'important, ce n'est pas la Bible, c'est la lettre !

— D'accord, dit Vlassiev. Fou pour fou, autant que cet imbécile le soit selon les Écritures !

En revenant à Schlüsselbourg, Basile apprit, par Vdovenko, qu'un grand malheur avait frappé la famille Nossov. Quelques jours auparavant, le père de Nathalie avait eu une attaque d'apoplexie. Il avait survécu, mais le côté droit de son corps était paralysé et on ne croyait pas qu'il retrouverait le plein usage de ses membres. Vdovenko s'était déjà rendu à plusieurs reprises auprès du malade. Toute la maison, disait-il, était dans l'affolement et le désespoir. Même Nathalie avait perdu sa gaieté. Mais, heureusement, ce coup du sort ne remettait pas en question le projet de mariage. Vdovenko comptait bien retourner chez les Nossov, avec Basile, le dimanche suivant. Basile accepta avec joie de l'accompagner. Cependant, une autre idée l'assiégeait. Le soir même de son retour à la caserne, il invita Vdovenko dans sa chambre et là, incapable de garder son secret, lui parla de ses deux entrevues avec Ivan. Dès les premiers mots, Vdovenko s'effara et courut regarder si personne ne les écoutait derrière la porte. Puis, revenant à Basile, il dit :

— Tu es fou ? De quoi te mêles-tu ? Ils finiront par t'enfermer toi-même !...

— J'avais pensé que tu pourrais m'aider, murmura Basile.

— T'aider à quoi ?

— À tirer Ivan de prison, à le rétablir sur le trône...

Vdovenko leva les bras au plafond :

— Non seulement je ne t'aiderai pas, mais je veux oublier ce que tu m'as dit. Je n'ai rien entendu ! Je ne sais rien ! Ce n'est pas au moment où ma vie prend, aux côtés de Nathalie, un magnifique essor, que je vais risquer de tout compromettre en m'occupant de cette stupide affaire !

— Cette stupide affaire, comme tu dis, est une tache sur la conscience de la Russie !!

— Laisse les grands mots aux grands hommes. Toi, tu es un petit soldat. Contente-toi donc de faire ton métier de petit soldat. Monte la garde et ferme ta gueule !

— Je ne peux pas...

— Mais si..., mais si !... Il y a autre chose dans l'existence que la haute politique... Je te le prouverai... Et, plus que moi encore, c'est Aglaé qui te le prouvera !... Sais-tu qu'elle m'a demandé plusieurs fois

de tes nouvelles d'un air tellement chaleureux que, si tu l'avais vue, tu en aurais eu l'eau à la bouche ?

Basile sourit dubitativement.

— L'atmosphère de la forteresse ne te vaut rien, poursuivit Vdovenko. C'est à Doubovka que tu trouveras la félicité. Comme moi, mon frère ! Buvons à la santé des demoiselles Nossov !

Il avait apporté une bouteille. Basile refusa.

— J'ai fait serment de ne plus boire et de ne plus fumer, dit-il.

— En voilà une sottise ! Un officier russe qui renâcle devant l'alcool ! Cela ne s'est jamais vu ! Allons ! Un bon mouvement !

Vdovenko remplit deux verres. Basile ne toucha pas au sien.

— Bourrique ! dit Vdovenko. Je ne te donne pas dix jours pour guérir de cette triste maladie !

— Je suis plus atteint que tu ne le crois, mon cher, dit Basile gravement.

Et il appela son ordonnance pour commander du thé.

Le lendemain, par un accord tacite, ni lui ni Vdovenko ne firent plus allusion à Ivan. Mais moins Basile parlait du prisonnier, plus il y pensait. Le dimanche, au matin, il partit avec son ami pour Doubovka. La route était si boueuse qu'ils préférèrent monter à cheval plutôt que de louer une voiture et de risquer l'enlèvement.

À Doubovka, Basile découvrit trois veuves éplorées. Valérie Karpovna, Nathalie et Aglaé conduisirent les deux jeunes gens, en procession, dans la chambre de Nossov. Le malade, assis dans un grand fauteuil, présentait un visage dont une moitié vivait faiblement tandis que l'autre avait l'immobilité du bois. On eût dit deux hommes différents cousus par le milieu. Il ne pouvait plus parler. Mais son œil gauche, resté brillant, lançait parfois un éclair d'autorité. Un serviteur, debout derrière lui, essuyait, de temps à autre, sa bouche molle et baveuse. En voyant cette ruine de chair, Basile ne put réprimer un pincement de pitié.

— Je le trouve mieux que lors de ma précédente visite, dit Vdovenko.

— Oui, il paraît un peu plus conscient de ce qui l'entoure, dit Valérie Karpovna.

Et elle se détourna pour étouffer un sanglot. On descendit dans la salle à manger. La chaise du père restait vide, au bout de la table. Mais son couvert avait été mis, pour observer la tradition. Il prenait ses repas là-haut, dans sa chambre, nourri de bouillie, à la cuiller, par un domestique.

Pendant le déjeuner, on ne parla que du malade, de sa robuste constitution si brutalement ébranlée, de ses hautes qualités morales et

des difficultés qu'éprouvait sa femme à le remplacer dans l'administration du domaine.

En vérité, cette réunion familiale, sans le maître de maison, avait quelque chose de bancal. Tout clochait, les valets faisaient mal leur service, la cuisine manquait de goût, la conversation traînait et, bien entendu, l'orchestre, installé à sa place habituelle, restait muet. Valérie Karpovna ne touchait pas aux plats, soupirait, et ses filles, à tour de rôle, se levaient pour l'embrasser et la consoler. Tout en s'empressant autour de sa mère, Aglaé lançait parfois à Basile des regards de tendresse éperdue. Ayant remarqué qu'il ne buvait pas d'alcool, elle lui demanda la raison de son abstinence. Quand il lui apprit que c'était la conséquence d'un vœu, elle devint songeuse. Il était sûr que, s'il lui révélait son intention de libérer Ivan, elle le comprendrait et l'approuverait. Pourtant, il ne la mettrait pas dans le secret. C'était une affaire d'hommes. Il avait besoin d'un complice, non d'une confidente. On servit un lourd gâteau au fromage blanc et à la crème. Valérie Karpovna s'écria : « Son dessert préféré ! » et fondit en larmes. De nouveau, ses filles se précipitèrent et l'enveloppèrent de leurs caresses et de leurs balbutiements.

En quittant la table, elle se déclara fatiguée et se retira dans sa chambre. Il n'y avait plus de gouvernement, plus de loi dans la maison. Vdovenko se réjouissait de cette providentielle anarchie. Un doux soleil de printemps chauffait la terre où les premières herbes pointaient entre des plaques de neige. Les deux couples sortirent dans le parc. Des chemins de planches avaient été disposés au milieu des allées boueuses. Vdovenko et sa fiancée disparurent du côté de la cabane de bains ; Basile et Aglaé se dirigèrent vers une gloriette, ouverte par-devant, au toit en forme de dôme et aux colonnettes blanches écaillées. À l'intérieur, se trouvait un banc de pierre semi-circulaire. Ils s'assirent dessus, côte à côte. Un froid humide les enserra. Sous leurs regards, s'étendaient une prairie bordée d'arbres et, plus loin, un étang drapé de brume.

— Quel calme ! Quelle beauté ! dit Basile.

— Oui, dit Aglaé, mais la maladie de mon père assombrit tout. Pour la première fois, la venue du printemps ne sera pas, pour moi, une fête !

Elle frissonna et ramena autour de son corps les pans de son manteau.

— Votre père guérira peut-être, dit Basile sans grande conviction.

— D'après le médecin, même si son état s'améliore, il restera très atteint et devra mener une petite vie.

— On peut être heureux en menant une petite vie.

— Le croyez-vous vraiment ? s'exclama-t-elle en le dévisageant

avec une révolte douloureuse.

Et il sentit, par cette question, qu'elle le considérait comme un homme de caractère et le plaçait très haut dans son estime. Cette idée fouetta son amour-propre. Et aussi son amour. Tout à coup, il éprouva l'envie irrésistible de serrer contre sa poitrine cette enfant fière et secrète. Il lui enlaça les épaules de son bras droit et l'attira doucement. Elle renversa la tête. Elle l'appelait de ses grands yeux intelligents et tristes, et il se découvrait coupable. Au lieu de se pencher sur elle, il regardait, au loin, les branches piquées de bourgeons vert tendre, et songeait au prisonnier qui aurait tant voulu voir des arbres. Les touffes d'herbe, les nuages, le parfum de la terre mouillée le ramenaient à Ivan. Cette jeune fille dont il respirait l'haleine, il l'avait, en quelque sorte, volée à Ivan, à Ivan le vierge, le fou, le pouilleux, le misérable, à Ivan qui n'avait jamais connu la chaleur d'une femme. Tant qu'il n'aurait pas libéré Ivan, il ne goûterait pas de plaisir sans remords. Proche d'Aglaé, et pourtant préoccupé d'une mission divine, il lui saisit les mains, les pétrit à les broyer et les porta à ses lèvres.

— J'ai honte d'être si bien auprès de vous, alors que mon père est si malade, murmura-t-elle. Je voudrais me consacrer à lui, ne penser qu'à lui, et je ne peux pas. Vous êtes constamment présent à mon esprit. À cause de vous, je deviens égoïste. J'en souffre et je suis heureuse. Que nous réserve l'avenir ?

Il la reprit contre son épaule et la berça fraternellement.

— Ne décidons rien encore, dit-il. Laissons faire le temps. Notre destinée se dessinera d'elle-même, au fil des jours. Vous avez confiance en moi, Aglaé ?

— Oh ! oui, Basile, s'écria-t-elle avec élan.

C'était la première fois qu'elle l'appelait par son prénom. Il en fut remué plus qu'il ne l'eût voulu.

— Alors, écoutez-moi bien, dit-il. Je ne puis rien vous promettre pour l'instant... Ma vie est trop compliquée pour que je m'engage... Une idée sublime m'obsède... Je dois accomplir une grande action dont je ne puis encore vous parler... Quand vous saurez, vous serez fière de moi... Bientôt, très bientôt, cette affaire sera réglée... Alors, je serai libre de m'occuper de mon bonheur personnel... Et mon bonheur personnel, c'est vous !

— Je n'en demande pas davantage, dit-elle dans un souffle. Je prierai Dieu pour qu'il bénisse toutes vos entreprises.

Basile eut l'impression que l'aile d'un ange les couvrait de son ombre. Sans le savoir, Aglaé était entrée dans son jeu. Elle faisait partie, inconsciemment, innocemment, de l'univers d'Ivan. Peut-on aimer une femme sans la désirer ? Souhaiter s'unir à elle par l'esprit,

et repousser toute idée de contact charnel ? Vdovenko, dans la cabane de bains, ne devait pas s'embarrasser de sentiments avec Nathalie. Basile l'envia, un instant, d'être si simple. Quelqu'un approchait, en faisant craquer les planches de l'allée. Une servante aux pieds nus. Elle venait chercher Aglaé pour faire la lecture au barine. Chaque jour, depuis qu'il avait eu son attaque, la jeune fille devait se plier à cette exigence. Il l'écoutait à peine, il ne la comprenait qu'à demi, mais il refusait de faire la sieste avant de l'avoir entendue.

Basile accompagna Aglaé dans la chambre du malade. Assise tout contre le fauteuil de son père, elle commença à lui lire de sa voix claire, musicale, l'interminable Calendrier de la cour. La liste des distinctions, des promotions avait le don de le stimuler. Il les jugeait toutes imméritées, s'échauffait la bile, bredouillait des sons inintelligibles et ainsi, selon le médecin, luttait efficacement contre la paralysie de son cerveau. De temps à autre, de sa main gauche valide, il faisait le geste de chasser une mouche sur l'accoudoir. C'était un nouvel élu du régime qu'il renvoyait à son néant. Il y avait, pensa Basile, quelque chose de dérisoire et de sinistre à la fois dans cette énumération de récompenses officielles devant un homme qui avait fini sa vie. Subitement, la vanité de tous les hochets du pouvoir sautait aux yeux. La fatigue marqua bientôt le visage dévié du malade. Il laissa tomber la tête sur sa poitrine. Aglaé continua de lire quelques minutes devant un pantin aux ficelles relâchées. Puis elle se tut. Le domestique, un fort gaillard, prit Nossov dans ses bras, le souleva comme une plume et le porta sur le lit. Valérie Karpovna vint border son mari et fit le signe de croix au-dessus de son front. Tout le monde sortit de la chambre, sur la pointe des pieds, sauf le domestique qui resta de garde au chevet, debout, un linge propre à la main.

Sur ces entrefaites, Nathalie et Vdovenko revinrent au salon. Ils avaient un air chiffonné et hagard qui évoquait le désordre de leurs ébats. Valérie Karpovna proposa une partie de piquet. Basile prétextait une obligation de service à la caserne pour prendre congé de la compagnie. Aglaé parut affligée de sa décision. Lui-même, d'ailleurs, ne comprenait pas très bien sa hâte de partir. Tout à coup, il lui semblait urgent de quitter cette maison où il était trop à son aise, où sa volonté s'émoussait dans la commodité et le plaisir. Après s'être réjoui de son accord spirituel avec Aglaé, il se méfiait du bonheur qu'elle lui offrait si simplement, si uniment, sans rien lui demander en échange. Il avait besoin de retrouver la géhenne de la solitude, génératrice de tous les courages. Vdovenko décréta que, pour sa part, il n'était pas pressé de retourner en ville. Nathalie le remercia d'un regard gluant de volupté. Aglaé s'arrangea pour se trouver seule auprès de Basile pendant qu'un valet lui amenait son cheval. Elle avait une expression dévouée, désolée et inquiète. Il chuchota, en se

penchant vers elle :

— Patience ! À bientôt !

Elle s'illumina. Sa mère, sa sœur et Vdovenko l'encadrèrent sur le perron. Basile ne voyait qu'elle au milieu du groupe. Elle lui parut élancée, féminine et radieuse. Il répéta mentalement : « Patience ! » sauta en selle et piqua des deux.

Le crépuscule assombrissait le ciel, lorsqu'il atteignit les faubourgs de la ville. La forteresse baignait dans la réverbération blême du lac qui se continuait jusqu'à l'infini. Sur la berge basse, séchaient des filets et des tramails étendus sur des pieux. L'air sentait les copeaux de sapin, la saumure, le poisson, le goudron. Un pêcheur en haillons, dans l'eau jusqu'aux genoux, calfatait une barque retournée. Plus loin, en face du hangar à chanvre, parmi des chaloupes, des barcasses, des canots de toutes dimensions, flottait, immobile, amarré au rivage, un radeau de troncs d'arbres assemblés. Au gouvernail (une poutre oblique posée sur une fourche), était assis un jeune batelier vêtu d'une touloupe déchirée et chaussé de sandales d'écorce. Il chantait une complainte en taillant un morceau de bois. À l'extrémité opposée du radeau, des haleurs s'étaient réunis en rond autour d'un feu allumé sur des pierres plates. Les flammes léchaient les flancs d'une grosse marmite suspendue à un trépied. La soupe cuisait et les hommes parlaient à voix basse. Basile descendit de cheval et s'approcha d'eux. Subitement, il éprouvait le besoin d'entrer en conversation avec ces gens simples. Comme si c'étaient eux et non les grands de ce monde qui étaient dépositaires de la vérité divine. En l'apercevant, ils se turent.

— À quoi est destiné ce bois ? demanda-t-il.

— C'est pour les nouvelles constructions, à Saint-Pétersbourg, répondit un vieillard aux cheveux longs et à la face grêlée. Il n'y a jamais assez de chênes pour ces messieurs les architectes ! Des palais, toujours des palais ! Les corps sont à l'abri, mais les âmes ? Quand viendra la fin du monde, ce ne sont pas des murs de bois ni de pierre qui protégeront les pêcheurs !

Manifestement, le vieux batelier était un bavard. Amusé, Basile le provoqua :

— La fin du monde n'est pas pour demain, grand-père !

— Si fait, Votre Noblesse ! Le nuage s'avance. La foudre qui nous frappera se prépare.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— Je ne suis que l'écho de la parole des sages. Dieu est mécontent de son peuple. Il le punira de s'être prosterné devant l'idole étrangère !

— De quelle idole parles-tu ?

— Il ne sait pas ce qu'il dit ! trancha un jeune rouquin qui venait de remuer la soupe avec une cuiller. Il n'a plus toute sa raison ! Allons, tais-toi, Aliochka !

— Si ! je sais ce que je dis, insista Aliochka. Les chrétiens orthodoxes paieront cher pour avoir écouté la voix allemande au lieu de la voix russe. Oyez, mes frères, voici venir les années lourdes, les années cruelles. La foi n'éclaire plus le trône. Le vent d'iniquité souffle par les portes ouvertes du palais. Demain, toute la terre prendra feu et brûlera jusqu'à une profondeur de cent treize coudées !...

Il ne put achever. Son voisin lui avait brutalement appliqué la main sur la bouche. Basile rit, pendant que le bonhomme se débattait.

— Ne craignez rien, mes braves, dit-il. Je ne répéterai pas vos propos !

Et il tendit une pièce de monnaie à Aliochka, qui s'en saisit avec avidité. Mais, malgré cet encouragement, personne ne parlait plus. Le calme était si profond, que Basile entendait le clapotis de l'eau sous les troncs d'arbres, et, venant de l'autre bout du radeau, la chanson du batelier solitaire, accoté à son gouvernail. La flamme du foyer éclairait un cercle de rudes visages soupçonneux, autour de la marmite. Des joues de poterie rougeâtre et des cheveux d'étope. Au-dessus d'eux, le ciel immense chargé de nuages, au-dessous d'eux, le lac comme un autre ciel. Basile resta un long moment à contempler ce groupe figé et muet, qui, tout à coup, semblait appartenir au début de l'histoire du monde. Puis il remonta à cheval et s'éloigna, dans le soir gris, en direction de la caserne.

Cette nuit-là, il se coucha tôt et dormit mal. Au milieu de son sommeil, il crut que quelqu'un était entré dans sa chambre. Rêve ou réalité ? il ne pouvait en décider, car son esprit était aussi engourdi que son corps. L'apparition s'assit au bord du lit. Une clarté lunaire, venant de la fenêtre, nimbait cette forme dont les contours se précisaient peu à peu. Basile, sans surprise et sans crainte, reconnut Ivan. Les cheveux du prisonnier et les poils de sa barbe brillaient tels des fils d'argent. La lumière de ses yeux dilatés perçait les ténèbres. Autour de ses vêtements en guenilles, flottait l'aigre odeur du cachot. Il ne parlait pas, mais de sa bouche sortait, en se déroulant avec lenteur, un ruban blanc marqué d'inscriptions mystérieuses, comme on en voit sur certaines images saintes. Dans un effort surhumain, Basile se saisit du ruban et essaya de déchiffrer le texte. Impossible. Les lettres slavonnes se chevauchaient. Le ruban sortait de plus en plus vite. Bientôt, Basile fut ligoté dans son lit par cet interminable message. On eût dit qu'un serpent l'enserrait dans ses anneaux et allait l'étouffer. Il cria de douleur et sa voix resta dans sa gorge. Le ruban l'avait bâillonné. Prêt à mourir, il s'éveilla en sueur. Personne. Que

signifiait ce rêve ? Sans doute une tentative du démon pour le dissuader de son projet. Le malin, menacé dans ses œuvres, cherchait à lui faire peur. Basile alluma sa chandelle, se signa, prit sa Bible, l'ouvrit et lut : « Celui qui se confie en l'Éternel est environné de sa grâce. » La paix revint en lui avec la certitude. Il se dit qu'autrefois, dans les temps bibliques, Dieu habitait tout près de la planète et se manifestait durement à ses créatures par les miracles, les calamités et les bénédictions. Les mortels lisaient la volonté du Très-Haut dans la voix du tonnerre, le gonflement des eaux, l'invasion des sauterelles, l'agonie des troupeaux, le vol des aigles et le songe des prophètes. Puis, Dieu s'était éloigné de la terre et sa parole n'avait plus été entendue de personne. Et les hommes s'étaient habitués, pendant des siècles, à ne compter que sur leur propre génie et à ne vivre que pour leurs propres intérêts. Et voici que, sous le règne de l'abominable Catherine, Dieu se rapprochait à nouveau de son peuple et haussait le ton derrière les nuages, au-dessus du lac. Les humbles bateliers l'avaient compris, et le Père Isaïe l'avait compris et lui-même, Basile, le comprenait chaque jour davantage. Derrière le grouillement de la vie quotidienne, derrière l'embrouillement des mille riens dont étaient tissés les rapports entre les individus, une force surnaturelle affirmait sa présence. Tout devenait signe, présage, lumière, menace, encouragement. Comme à l'époque de l'Ancien Testament. L'univers actuel avait ses David et ses Saül, ses Hérodiade et ses saint Jean-Baptiste, ses Judith et ses Holopherne, ses Assuérus et ses Esther... Simplement, ils portaient perruques, robes à paniers, justaucorps et jabots de dentelle. Et lui, Basile, était un de ceux-là. Avec un rôle bien défini, sous la clarté d'une étoile. Comment faire pour délivrer Ivan ? Rien d'autre ne devait compter, pour lui, en ce monde. Il était l'homme d'une seule idée, d'une seule action. Déjà, il entrevoyait les moyens pratiques de l'entreprise. À l'intérieur de la forteresse, Vlassiev et Tchékine étaient maintenant à sa botte. Mais à l'extérieur, sur qui pouvait-il tabler ? Il lui fallait un complice. Vdovenko s'était dérobé lâchement. Les autres officiers du régiment de Smolensk étaient encore moins sûrs. Alors qui ? Il pensa à son ami Apollon Ouchakov. Un cœur loyal, dont l'apparente légèreté n'excluait pas le courage. Dommage qu'il fût affecté à Saint-Pétersbourg. Mais Saint-Pétersbourg n'était qu'à quelques heures de Schlüsselbourg. « Je demanderai une permission. J'irai le voir. Je tâterai le terrain. » Il s'exaltait, il fourbissait, il échafaudait, assis sur son lit, dans cette nuit intemporelle. Tout devenait facile. Dieu l'inspirait. Il reprit la Bible. Ce n'était pas le livre d'hier, mais le livre d'aujourd'hui. Peut-être, en cette minute précise, Ivan, frappé d'insomnie, dans son cachot, lisait-il le même passage en suivant les lignes avec son doigt. Le sentiment d'une communion spirituelle intense, par-delà les flots et les murs,

pénétra Basile et le ravit en extase. Il continua de lire, non plus seul, mais à deux, épaule contre épaule, jusqu'au moment où la chandelle, arrivée à bout de course, s'éteignit en grésillant. Alors, il se recoucha et se rendormit avec la conviction d'avoir franchi un grand pas sur une route ascendante, conduisant à la Jérusalem céleste, et dont personne ne pourrait plus le détourner.

Après l'interminable engourdissement de l'hiver, Saint-Pétersbourg, débarrassé des neiges et des glaces, brillait au soleil de mai. Au-dessus de la Néva bleue et plate, pointaient les mâts de centaines de navires. Les marchands étrangers déchargeaient sur le quai leurs tonneaux, leurs ballots, leurs caisses. Portefaix et marins se coudoyaient dans une odeur de goudron et d'épices. Sur les canaux, glissaient des barques pavoisées, dont les rameurs portaient des livrées de couleurs vives et des chapeaux à plumes. Devant le bâtiment de la Bourse, se tenait une exposition d'oiseaux exotiques, de chiens et de singes. Une foule élégante se pressait pour les admirer. Mais Basile n'avait pas le temps de s'attarder à ces futilités. Prévenu par lettre, Apollon Ouchakov l'attendait, ce matin, à la caserne du régiment de Vélikié-Louki. Ils allaient passer la journée ensemble. Cela ne leur était pas arrivé depuis six mois !

En revoyant son ami après cette longue séparation, Basile lui trouva un air plus évaporé que dans son souvenir et se demanda, un instant, sur quoi ils pourraient bien encore s'entendre. D'emblée, Apollon proposa d'aller chez « la Munichoise », où il y avait de nouvelles filles, dont une Française. Basile refusa tout net : Marfa Antonovna avait préparé un déjeuner chez elle. Ils y seraient très bien pour parler, sans témoins, de choses sérieuses.

— Si tu veux parler de choses sérieuses, tu t'es trompé d'interlocuteur ! décréta Apollon en lui appliquant une tape dans le dos.

Basile l'accusa d'avoir un grelot dans la tête et l'entraîna, à grandes enjambées, vers la maisonnette de la Moïka. Dûment avertie, Marfa Antonovna accueillit les deux jeunes gens comme ses fils, les servit avec empressement et se retira, les laissant seuls devant un pâté d'esturgeon et une cruche de kwas. Basile se versa un gobelet d'eau, ce qui provoqua les sarcasmes d'Apollon :

— Te voilà devenu grenouille ! De quelles choses sérieuses voulais-tu me parler ?

— Plus tard ! dit Basile. J'ai besoin de savoir, d'abord, ce qui se passe à Saint-Pétersbourg.

— Rien, rien et rien, mon cher. On s'ennuie ferme dans les murs de la caserne. On essaie de se distraire à l'extérieur. Mais cela coûte cher. Et mes poches, comme tu le sais, sont vides !

— Tu ne songes pas au moyen de les remplir ?

— Si. Mais je ne vois vraiment pas de solution. Il y a très peu de débouchés offerts, sous le règne actuel, à des gens de notre espèce. Les seuls promotions, dans l'armée, sont réservées aux officiers ayant, de près ou de loin, participé au coup d'État de Catherine. Je t'avouerais même qu'au régiment de nombreux camarades, après avoir applaudi au couronnement de l'impératrice, murmurent aujourd'hui contre elle.

— Quoi ? Ils conspirent ?

— Penses-tu ! Ce sont des mouvements d'humeur, tout au plus !

— Il y a pourtant eu des complots dans l'armée !

— Oui, mais ils ont tous échoué. Rappelle-toi ce bête de Khrouchtchev qui voulait rétablir Ivan VI sur le trône !

— Pourquoi dis-tu de Khrouchtchev que c'était un bête ?

— Parce qu'il n'avait aucun plan précis !

— Un plan, mon cher, cela s'élabore !

Apollon piqua un morceau de pâté avec la pointe de son couteau, le porta en bouche et dit en mâchant à la fois la nourriture et les mots :

— Peut-être ! Mais ce pauvre Ivan n'a réellement pas de chance ! Même ceux qui songent à lui comme à un futur souverain ne savent pas dans quelle prison il faut aller le chercher !

— Il est enfermé dans la forteresse de Schlüsselbourg, dit Basile avec une lenteur fatidique.

Apollon laissa tomber son couteau sur son assiette et fit un œil rond.

— Qu'est-ce que tu racontes ? balbutia-t-il.

— J'ai pu l'approcher, lui parler comme je te parle.

— Il paraît que c'est un demeuré, presque un imbécile !

— C'est un saint. S'il revenait parmi nous, à la tête du pays, la Russie connaîtrait la paix, le bonheur et la dignité. Et, crois-moi, un tel retour serait très possible !

— Quoi, toi aussi, tu penses à rétablir Ivan VI ?

— Oui.

La première réaction d'Apollon fut identique à celle de Vdovenko. Il poussa des hauts cris, traita Basile d'illuminé, le supplia de ne parler à personne de cette dangereuse folie.

— Tu finiras comme Khrouchtchev, comme Gouriev, comme Khitrovo, comme le Père Arsène, comme tous les autres ! dit-il.

— Non, dit Basile. Car, moi, j'ai tout prévu, tout calculé. Je suis dans la place. Je connais les gardiens d'Ivan. Je sais exactement où je vais. J'ai pesé les risques : ils sont minimes ; et les chances du succès,

elles sont énormes...

Il s'échauffait en parlant et Apollon devenait rêveur. Selon toute évidence, la conviction de Basile lui en imposait. De tempérament hasardeux, il était séduit par les bénéfices de l'opération, en cas de victoire. Soudain, il éclata de rire :

— Sacré Basile ! Tu as eu là une fameuse idée ! Si tu réussis, à toi la fortune et la gloire ! Redevenu tsar, Ivan te récompensera comme Catherine a récompensé Orlov !

Il y avait longtemps que Basile ne pensait plus aux profits que lui vaudrait le coup d'État. Mais il sentit que, pour être compris d'Apollon, il devait insister sur les avantages matériels de l'affaire. À chacun son langage.

— En effet ! Ivan VI n'oubliera pas ceux qui l'auront aidé à reconquérir la couronne, dit-il.

Les yeux d'Apollon brillèrent.

— Après tout, grommela-t-il, Grégoire Orlov et ses frères n'ont eu qu'à donner un coup d'épaule pour renverser Pierre III au profit de Catherine II ! Pourquoi trouverais-tu plus de mal à renverser Catherine II au profit d'Ivan VI ?

— Les conjurés de juin 1762 étaient plusieurs, dit Basile, et je suis seul. Du moins pour le moment.

— Tu cherches des complices ?

— Il m'en faut un. Mais sûr comme le roc. Toi.

Apollon fronça les sourcils, avala coup sur coup trois bouchées de pâté, but une lampée de kwas, clappa de la langue et dit :

— Comment t'y prendras-tu pour libérer Ivan ?

— Je ne te le dirai que si tu me promets de marcher avec moi.

Après une seconde d'hésitation, la main d'Apollon s'abattit sur la main de Basile, au bord de la table.

— Je marcherai avec toi, dit-il.

Basile s'étonna à peine d'avoir gagné si aisément. Depuis qu'il avait résolu de tirer Ivan du cachot, les obstacles tombaient l'un après l'autre devant lui, comme renversés par le souffle de Dieu.

— Alors, écoute, dit-il. À une date prochaine, que nous fixerons d'un commun accord, je m'arrangerai pour être de faction à la forteresse avec mon détachement : tous mes soldats me vénèrent et je réponds d'eux comme de moi-même. Ce jour-là, tu prendras une permission, tu te rendras à Schlüsselbourg, tu loueras une chaloupe et tu te présenteras au poste de garde sous un nom d'emprunt, en qualité d'officier d'ordonnance de l'impératrice. Ce faux officier d'ordonnance sera porteur de papiers importants qu'il me soumettra.

— Quels papiers importants ?

— Un prétendu oukase de Sa Majesté Catherine II, rédigé par nos soins, et ordonnant la libération immédiate du prisonnier n° 1. Ayant pris connaissance de l'oukase, je le lirai à mes hommes et, avec leur aide, j'arrêterai le commandant de la forteresse. Après quoi, je montrerai le même document aux officiers de la garde permanente, Vlassiev et Tchékine, et leur enjoindrai de se plier à la volonté de leur souveraine. Je les connais bien, ils ne feront aucune difficulté pour obtempérer. Une fois Ivan remis entre nos mains, nous l'emmènerons, sous escorte, à Saint-Pétersbourg, au parc d'artillerie du quartier de Viborg. Le tambour battra aux champs ; l'armée et le peuple accourront ; devant la foule, nous lirons un manifeste qui condamnera l'impératrice à la destitution et proclamera Ivan Antono-vitch, celui-là même à qui, lorsqu'il était enfant, la Russie entière avait juré obéissance. Profitant de l'émotion générale, nous ferons prêter serment à tous les régiments d'artillerie assemblés dans le parc. Puis, les officiers d'artillerie se rendront avec leurs hommes auprès des autres régiments pour obtenir leur soumission. Ils occuperont la forteresse Saint-Pierre-et-Saint-Paul et tireront des salves de canon pour annoncer la bonne nouvelle. Ils feront garder les ponts. Ils transmettront des copies du manifeste au Sénat, au Saint-Synode, aux différents Collèges. Les cloches sonneront. La population en liesse acclamera son nouveau tsar. Nous le conduirons, toi et moi, à l'église Notre-Dame-de-Kazan...

— Mais Catherine, durant ce temps-là, crois-tu qu'elle restera inactive ? demanda Apollon.

— J'ai entendu dire que, dans un peu plus d'un mois, l'impératrice partirait pour la Courlande, en voyage d'inspection. Nous profiterons de son absence pour frapper. Es-tu convaincu maintenant ?

Pendant son discours, il avait observé sur les traits d'Apollon la montée de la curiosité, puis de l'enthousiasme. À évoquer cette future apothéose, lui-même sentait dans ses veines la fièvre du combat. Il lui faudrait beaucoup de fermeté d'âme pour patienter jusqu'au mois de juin.

— Tout cela me paraît on ne peut plus ingénieux, dit Apollon. Je ne vois pas d'empêchement majeur. Mais que ferons-nous de Catherine, une fois que nous l'aurons détrônée ?

— Le couvent, dit Basile d'un ton sec. Ou la forteresse à vie. Comme Ivan. Connais-tu Schlüsselbourg ?

— Je n'y suis jamais allé.

— Demande donc une permission et viens me rejoindre, un de ces prochains jours, pour étudier les lieux.

— Il serait bon aussi de promener notre curiosité dans le quartier de Viborg, autour du parc d'artillerie, dit Apollon.

— Très juste, s'écria Basile. Auparavant, nous nous rendrons à l'église Notre-Dame-de-Kazan.

— Pour quoi faire ?

— Je veux que tu prêtes serment de ne pas me trahir.

Apollon haussa les épaules :

— Pourquoi te trahirais-je ? Tu es mon ami et tu me proposes une affaire qui, si elle réussit, comme c'est probable, me permettra de vivre jusqu'à la fin de mes jours sur le pied d'un seigneur !

— Allons tout de même à l'église, insista Basile. J'ai besoin de l'approbation de Dieu au-dessus de nos têtes.

Sur ces mots, Marfa Antonovna rentra dans la pièce et se désola en constatant que les deux amis avaient à peine touché au repas :

— Ce n'était pas bon ?

— C'était excellent, Marfa, dit Basile. Mais aujourd'hui nous avons faim d'autre chose que de pâté d'esturgeon.

— Tu aurais préféré de la viande ?

Il rit et lui planta un baiser sur chaque joue.

— Sois tranquille. Ce soir, je finirai les restes, dit-il.

Tandis qu'elle continuait à se lamenter, il entraîna Apollon dans la rue. Une rencontre urgente les attendait. Avec Dieu. Dans l'église Notre-Dame-de-Kazan, ils s'agenouillèrent côte à côte, face à l'iconostase. Basile se recueillit et dit à mi-voix :

— Je jure de délivrer Ivan Antonovitch, notre tsar légitime, et de l'aider à remonter sur le trône de ses ancêtres. Que Dieu me punisse de mort si je manque à cette mission !

Apollon répéta, mot pour mot, la formule, derrière lui. Ils se signèrent, se serrèrent la main avec force, se signèrent encore, s'embrassèrent. Basile avait les larmes aux yeux. Il alla trouver le portier et commanda un office chanté, chaque jour, pendant une semaine, en faveur du serviteur de Dieu, Ivan, et « pour la réussite d'une très sainte entreprise ».

En sortant de l'église, les deux amis se rendirent au quartier de Viborg et examinèrent l'accès du parc d'artillerie, où devait avoir lieu la première proclamation du « nouveau russe ». Il semblait à Basile que les passants le regardaient avec respect et gratitude, comme si, déjà, il avait accompli son œuvre.

Le lendemain, Apollon revint le voir, chez Marfa Antonovna, pour rédiger les documents essentiels. Ils s'installèrent dans la chambre de Basile et fermèrent la porte à clef. Beaucoup de papier partit en brouillons pour établir l'oukase de libération d'Ivan VI, le manifeste de son accession au trône et la formule du serment imposé à la troupe. C'était Basile qui tenait la plume. Apollon marchait de long en large

derrière son dos. Ils pesaient chaque mot, se querellaient pour une virgule et s'évertuaient, de correction en correction, à imiter le style pompeux des écrits officiels. L'oukase commençait ainsi : « Nous, Catherine Seconde, impératrice de toutes les Russies, mandons et ordonnons de libérer immédiatement le prisonnier n° 1, détenu dans la forteresse de Schlüsselbourg, et de le remettre entre les mains de l'officier porteur du présent message, afin qu'il amène sans tarder ledit prisonnier n° 1, sous escorte, à Saint-Pétersbourg. » Ce fut le manifeste proclamant la destitution de Catherine II, pour crimes commis contre la patrie, et la restauration d'Ivan VI, seul tsar légitime, qui donna le plus de mal aux deux faussaires. À tout moment, ils trouvaient quelque précision supplémentaire à y insérer :

— Il faut dire qu'elle a projeté d'épouser Grégoire Orlov !

— Et aussi qu'elle a confisqué les biens de l'Église !

— Et aussi qu'elle n'est pas russe de naissance !

Quand le texte fut au point, Basile le relut à haute voix avec satisfaction. Brusquement, son entreprise, présentée dans le langage de l'autorité gouvernementale, passait de l'utopie à la réalité. Lui, petit officier sans sou ni maille, était en train d'ajouter un chapitre à l'histoire de la Russie. Apollon dit :

— Cette fois, je crois qu'il n'y a rien à reprendre.

Basile s'appliqua à recopier les différents documents en s'inspirant de la calligraphie ornée et souple des scribes. Il avait acheté une provision de beau papier chez un marchand italien. Cela avait sérieusement écorné sa solde. Penché sur son épaule, Apollon admirait. Ils étaient en classe, ils signolaient un devoir. Lorsque ce fut fini, Basile ouvrit la sacoche de cuir qu'il portait sous sa chemise, en retira les documents de famille dont c'était la cachette habituelle et y glissa les pièces relatives au futur coup d'État. Eût-il gardé contre sa peau les reliques d'un saint, qu'il n'en eût pas éprouvé une plus grande chaleur mystique. Ce doux froissement, à hauteur de sa poitrine, lui rappelait, à chaque instant, sa chance et son devoir. Par précaution, il brûla tous les brouillons dans le poêle.

Il n'avait pris que quarante-huit heures de permission et repartit, la nuit même, pour Schlüsselbourg. Quelques jours plus tard, Apollon ayant, à son tour, obtenu un congé, lui rendit visite à la caserne. Basile le reçut dans sa chambre. Dès qu'ils furent seuls, Apollon dit :

— Un coup de malchance, mon cher ! Je viens d'être désigné pour transporter des pièces importantes et de l'argent au général en chef, prince Michel Volkonski, au fort de Chélékhovsk. Je dois partir après-demain.

La première idée de Basile fut que son ami, ayant réfléchi à leur projet, s'en était effrayé et avait trouvé cette excuse pour se dérober.

Saisi, il cria :

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Si tu as peur, dis-le franchement !

— Je te jure que c'est la vérité ! Tiens, regarde...

Et Apollon tira de sa poche l'ordre de mission signé du colonel commandant son régiment. Convaincu, Basile inclina la tête et gémit :

— C'est une catastrophe !

— Mais non ! dit Apollon. Je serai de retour avant le 15 juin. Juste à temps pour notre affaire.

— Tu crois ?

— J'en suis sûr ! D'ici là, tu auras tout préparé. Je suis impatient de voir de près la forteresse. Allons-y tout de suite !

À demi rasséréiné, Basile emmena Apollon dans le faubourg des Pêcheurs. Là, ils louèrent un canot avec un rameur. À mesure que l'embarcation se rapprochait de la forteresse, Basile reprenait confiance. Comme si cette masse de pierre n'était pas un obstacle à vaincre mais une promesse sur quoi s'appuyer. Comme si tout, ici, remparts, portes, escaliers, rochers, vagues et brumes était favorable à son entreprise. Il avait ôté son tricorne. Le vent souffletait son visage. L'odeur saumâtre du lac l'emplissait d'un bonheur inquiet.

— Pourrions-nous entrer dans la forteresse ? demanda Apollon.

Basile jeta un regard méfiant au rameur et répondit en chuchotant :

— Non. Il faudrait une autorisation spéciale. Et, d'ailleurs, il serait de la dernière maladresse que je me montre aujourd'hui avec toi, alors qu'à la date choisie tu dois te présenter au poste de garde comme un émissaire de l'impératrice. On aurait tôt fait d'éventer le complot en te voyant ! Contente-toi de regarder le débarcadère. C'est là que tu accosteras.

Ils étaient tout près de l'îlot, dans l'ombre des hautes murailles grises.

— C'est grandiose, n'est-ce pas ? reprit Basile avec fierté.

Il avait l'impression de montrer à Apollon quelque chose de précieux, une châsse gigantesque dont il était le propriétaire. Droit devant eux, sur le débarcadère de planches et de pieux goudronnés, un jeune batelier, assis, les jambes pendantes dans le vide, pêchait à la ligne. D'autres bateliers, accroupis sur des sacs, jouaient aux osselets. En haut des remparts, se détachaient, à contre-jour, les silhouettes espacées des sentinelles. La barque longeait les bords de l'îlot. Basile citait, au passage, le nom des différentes tours qui flanquaient la forteresse :

— La tour impériale, la tour princière, la tour royale, la tour du

drapeau...

L'étendard jaune, frappé de l'aigle bicéphale noir, flottait à un mât, au-dessus de la plate-forme. Un soleil blanc se diluait dans la grisaille du ciel. Les rames frappaient l'eau régulièrement. L'esquif avançait par souples saccades. Apollon ne quittait pas des yeux les murs abrupts.

— Dire qu'il est enfermé là ! murmura-t-il en se penchant vers Basile pour n'être pas entendu du rameur.

— Plus pour longtemps, dit Basile.

Apollon cligna de l'œil.

— Sais-tu que j'y pense nuit et jour, à notre aventure ? dit-il. Je suis tellement sûr de la réussite que, déjà, je me sens riche ! Pour un peu, je ferais des dettes, en prévision de la fortune qui m'attend. J'ai des envies d'ogre devant les bijoux, les étoffes, les palais, les femmes. Je dépasserai, j'enfoncerai Orlov !...

Basile rit de grand cœur. La flamme de son ami le réconfortait. Il avait eu tort de le soupçonner.

— Moi aussi, j'ai bon espoir, dit-il. Quel est le premier jour de l'année ? la Saint-Basile ! Et je m'appelle Basile. Cela signifie que je suis désigné pour ouvrir une ère nouvelle !

Apollon lui lança un regard perplexe, comme s'il eût douté de sa raison, et dit :

— Je me méfie des présages. Ce qui compte, pour moi, ce ne sont pas les prétendues manifestations de l'au-delà, mais les faits tangibles. À présent que j'ai vu la forteresse, je sais vraiment à quoi m'en tenir. Tout est clair.

Ayant fait le tour de l'îlot, le canot revenait à hauteur de l'appontement.

— Le mieux serait que tu débarques ici, le jour voulu, vers minuit, chuchota Basile.

— Pourquoi vers minuit ?

— Les cerveaux sont moins lucides à cette heure-là. On croira plus facilement à notre fable.

— Tu as raison. Si nous arrêtons une date, dès maintenant ?

— Non. Quand tu seras revenu de mission, tu me le feras savoir. Alors, nous établirons notre calendrier.

— Décidément, tu as de la tête sous tes dehors de fou ! dit Apollon.

Il appliqua une tape sur le genou de Basile, hocha le menton, et dit encore :

— Quelle belle chose que notre amitié !

Basile ordonna au rameur de rebrousser chemin. Bercé par les molles oscillations de la barque, il songeait : « Je suis un homme de

rien et pourtant ma puissance n'a pas de limites. J'embrasse l'univers entier.» Au bout d'un moment, le souvenir d'Aglaé s'ajouta bizarrement à cet élan divin. Elle était à la fois ignorante de son projet et de connivence avec lui. Absente de corps et présente d'esprit, elle lui donnait l'impression d'une vie au-dedans de sa vie. Oui, il sentait dans tout son être l'existence de la jeune fille fondue à la sienne, comme un goût sur sa langue, comme un sang neuf mêlé à son sang.

Le soleil se couchait, lorsque les deux amis revinrent à Schlüsselbourg. Débordant une barre de nuages bas, aux effilochures grises, de larges rayons de cuivre s'épalaient en éventail. L'oiseau de feu des anciennes légendes russes planait au-dessus du lac. Des plumes d'or, tombées de ses ailes, brillaient au creux des vagues courtes et pressées. Dans cet incendie triomphal, la vieille forteresse vibrait, rutilait. Dieu la désignait clairement pour être le lieu d'un miracle.

Aglaé s'arrêta de lire à haute voix, reposa son livre ouvert sur ses genoux et regarda son père qui s'était assoupi, la tête penchée, dans son fauteuil. En vain cherchait-elle, sur ce visage démolí, les restes de la physionomie orgueilleuse qui, naguère, faisait trembler la maison. La maladie avait brisé ce caractère altier. Seule l'enveloppe charnelle demeurait là, affaissée, dérisoire. Et cette décrépitude, succédant à tant de morgue, rapprochait bizarrement la jeune fille de celui que, dans son enfance, elle avait plus redouté qu'aimé. Elle avait l'impression qu'aujourd'hui il était enfin livré, sans défense, à la bouillonnante tendresse, à l'envahissante pitié dont elle débordait. Il ne voulait qu'elle à ses côtés, du matin au soir. Pour le veiller, pour lui faire la lecture. Sitôt qu'elle s'éloignait, il la faisait rappeler. L'index de sa main gauche traçait un « A » maladroít sur le couvre-pieds de piqué jaune qui lui drapait les genoux. C'était le signal de sa préférence. Il était si tyrannique dans son exigence, qu'Aglaé se sentait parfois prisonnière d'un charme sénile et capricieux. Comment ferait-elle pour se marier, à supposer que, par extraordinaire, Basile demandât sa main ? Si elle quittait son père, il en mourrait. Elle n'avait pas le droit. Elle était rivée à Doubovka. Enfermée dans une cage. Mais non, il comprendrait. Il l'aimait trop pour l'empêcher d'être heureuse selon son cœur. Dévouée à lui, elle ne pouvait, cependant, lui consacrer toutes ses pensées. Dans la hiérarchie de ses préoccupations quotidiennes, un autre tenait la première place. Elle se reprochait cette sorte de trahison et, dans le même temps, elle en goûtait l'ivresse. La misère physique de son père la désolait, bien sûr, mais elle n'en était que plus attirée, par contraste, vers la santé, la force et la passion qu'incarnait Basile. Assise devant un vieillard à bout de course, elle rêvait d'une nouvelle existence pour elle-même. Elle repassait en esprit chaque minute vécue avec le jeune officier pour essayer d'en tirer un enseignement d'avenir. Tout lui prouvait qu'il n'était pas insensible à sa compagnie. Mais alors, comment expliquer qu'il n'avait pas reparu à Doubovka depuis quinze jours ? Vdovenko, lui, avait trouvé le moyen de rendre trois fois visite à Nathalie dans l'intervalle. Quand Aglaé lui avait demandé pourquoi il venait seul, il s'était borné à dire que son ami était très absorbé par son service à la caserne. Peut-être était-ce vrai ? Elle voulait le croire, humblement, obstinément. Chaque matin, elle s'éveillait avec l'espoir de voir arriver Basile et chaque soir elle s'endormait avec le regret de

s'être trompée. Quelle était cette « idée sublime », cette « grande action » dont il lui avait parlé sans en préciser la nature ? Assurément, il était un cœur inspiré. Un homme de feu. Il portait en lui une pensée dévorante. Pendant que tant d'autres, comme Nathalie, comme Vdovenko, vivaient pour les satisfactions terrestres, lui, respirait à un très haut niveau. Il conversait avec Dieu, il voyait les âmes. C'était parce qu'il savait lire au-delà des apparences qu'il l'avait choisie, elle, malgré son pied bot. Alors que, pour tout le monde, elle n'était qu'une infirme, il lui donnait l'illusion d'être plus belle que sa sœur. Depuis qu'elle l'avait rencontré, elle osait souhaiter l'impossible : le bonheur aux côtés d'un être d'exception. Quelqu'un de fier, de grave, d'ardent et de secret à la fois. Elle aimait son visage basané au menton creusé d'une fossette, son regard inquiet, ses longues mains étroites, sa démarche balancée, le son un peu assourdi de sa voix. Les deux couleurs qu'il évoquait pour elle étaient le noir et l'or. Elle ferma les yeux, éblouie, les rouvrit et vit son père qui dormait, assommé, inconscient. Une ombre épaisse collait aux vitres. C'était l'heure du coucher. Valérie Karpovna entra, suivie de Nathalie et de deux valets.

— Souhaitez bonne nuit à votre père, dit-elle.

Les deux sœurs se penchèrent au-dessus du malade et le baisèrent au front. Il ronflait, la mâchoire décrochée. Une odeur aigrette et tiède émanait de son vêtement. On allait faire sa toilette et le mettre au lit. Exclues de la cérémonie, les jeunes filles se retirèrent chacune dans sa chambre.

Restée seule, Aglaé se déshabilla, mais, au lieu de se glisser sous les couvertures, elle demeurait immobile, en chemise, au milieu de la pièce faiblement éclairée. Si on avait été à la veille du jour de l'An ou dans la semaine des Rois, elle n'aurait pas hésité à interroger son miroir, comme il était de tradition chez les jeunes filles, pour connaître l'avenir. Mais pouvait-on tenter la même expérience n'importe quel jour de l'année ? Elle décida brusquement que rien ne s'y opposait et installa deux miroirs, face à face, l'un sur sa coiffeuse aux bougies allumées, l'autre sur un guéridon, derrière elle. Assise entre les deux glaces, elle regardait avec fixité celle qui était placée devant elle et voyait, dans une fausse perspective, son reflet au centre d'un couloir de flammes. Tout cela se confondit bientôt en une sorte de brouillard lumineux. Les yeux fatigués, traversés de rayons, s'habituèrent à l'irréalité des formes. L'esprit engourdi sentait venir l'instant des apparitions prémonitoires. Tête droite, buste raide, Aglaé attendait, en priant, la révélation. L'image de sa figure pâlisait et se brouillait graduellement, jusqu'à devenir une tache floue, avec deux trous d'ombre pour la cavité des orbites. Puis, peu à peu, cette tache floue se précisait. Des sourcils, une bouche, un menton sortaient de la brume. Aglaé reconnaissait celui qui serait son fiancé : Basile. Elle

avait de sourds battements de cœur. La joie l'inondait. Par l'effet de la magie, son avenir défilait déjà dans le cadre du miroir. Elle se voyait, en robe de mariée, à l'église, à côté de Basile. Derrière lui, se tenait un étrange garçon d'honneur, maigre, vêtu de guenilles, la barbe longue, le regard fou. Il élevait à bout de bras la couronne rituelle au-dessus de la tête du fiancé. Au moment où le prêtre allait prononcer les paroles de la bénédiction nuptiale, l'inconnu jetait la couronne par terre, prenait Basile par le coude et l'emmenait hors de l'église. Aglaé restait seule au milieu de la nef. Le prêtre disait : « Raca ! » et la voûte s'ouvrait en craquant, frappée par la foudre. Ensuite, Aglaé se retrouvait avec Basile dans une grande maison que ses parents lui avaient donnée comme dot. Heureuse et calme, elle regardait son mari jouer aux échecs avec le barbu mystérieux qu'il avait introduit dans leur intimité. Soudain, celui-ci empoignait un candélabre et mettait le feu aux rideaux. Tout flambait et Basile riait au cœur de l'incendie. Encore des années, et ils étaient réunis à trois, elle, Basile et l'inévitable loqueteux, autour d'un berceau. Elle ne se lassait pas d'admirer son fils. Il ressemblait à Basile. L'étranger prenait l'enfant dans ses bras, le déshabillait, le faisait tourner en le tenant par un pied, au-dessus de sa tête, et le lançait par la fenêtre. Aglaé poussait un cri d'horreur et Basile disait tranquillement : « Laisse-le faire. Il a le droit. » Elle retint un sanglot et s'éveilla, assise sur sa chaise, face au miroir et inquiète des signes néfastes dont se composait sa vision. Comme sa *niania* le lui avait appris jadis, elle adressa une prière à saint Siméon pour qu'il l'éclairât sur son rêve. Saint Siméon avait eu, en dormant, la révélation de la venue du Christ. Cette circonstance en faisait l'interprète idéal de tous les songes. Mais, cette fois-ci, la prière retomba sans avoir atteint son but. Alors, Aglaé implora la Sainte Vierge pour obtenir que Basile vînt le lendemain à Doubovka. Agenouillée, dans sa chemise, devant l'icône de la Mère de Dieu, elle élevait sa pensée avec tant de ferveur qu'elle eut l'impression, un moment, de perdre contact avec le sol. Légère et inconsistante, elle flottait dans une région intermédiaire entre la terre et le ciel. Une félicité surnaturelle l'accompagnait dans cette lévitation. Elle ne recevait aucune réponse précise et cependant elle était apaisée, comblée. Comme si l'univers entier lui avait dit : oui. Trois minutes plus tard, elle se retrouva haletante, les genoux endoloris, les mains jointes devant l'image aux dorures noircies. Le voyage avait pris fin. Elle ôta ses chaussures pour se coucher. À la vue de son pied gauche déformé, noué, elle eut un accès de tristesse. Elle caressait de la main cette masse de chair blanche que le soulier, très serré, avait marquée de traces mauves. Une fois de plus, son infirmité l'accablait. L'imperfection physique effaçait, à ses yeux, les vertus morales. Rien n'était bien en elle, puisqu'elle était atteinte d'une rebutante disgrâce.

Elle détesta son corps. « Comment peut-il m'aimer ? » pensa-t-elle éperdument. Elle se hissa dans son lit. Maintenant, allongée sur le dos, elle écoutait la maison. Tout dormait. Les flammes des bougies étaient autant de petites âmes d'enfants, gaies et claires. Elle décida de les laisser brûler jusqu'au bout de la mèche.

À mi-chemin de Doubovka, Basile arrêta son cheval dans un bois de sapins. Depuis qu'il avait quitté la caserne, son désir de revoir Aglaé se compliquait d'une inquiétude grandissante. Vdovenko étant de garde à la forteresse, il était parti seul, sur un coup de tête, comme pour obéir à un appel mystérieux. Et voici que, soudain, désenivré, il se demandait ce qu'il allait faire auprès de la jeune fille. Quel que fût son attachement pour elle, il reconnaissait que le centre de son intérêt était ailleurs. Normalement, Apollon Ouchakov aurait dû être déjà de retour de Saint-Pétersbourg, sa mission terminée. Or, il ne donnait pas signe de vie. Ce silence était de mauvais augure. Sans imaginer le pire, Basile avait hâte de tirer l'affaire au clair. Plutôt que d'employer sa permission à bavarder avec Aglaé, ne valait-il pas mieux, pour lui, filer sur la capitale et reprendre contact avec son ami, qui, peut-être, dans l'intervalle, avait perdu confiance ? Il se posait la question avec un peu de remords et feignait d'hésiter, au milieu de la route, alors que sa décision était déjà prise. Son cheval, emprunté à la caserne, piaffait et encensait de la tête. L'aube était paisible. Une brume fine s'accrochait aux cimes noires des sapins. La forêt soufflait une haleine de mousse et de résine. Du côté des marais, les râles de genêts, qui s'étaient tus à l'approche de l'homme, reprenaient leur jacasserie grinçante. À Doubovka, Aglaé devait s'éveiller, ouvrir la fenêtre, inspecter du regard l'allée centrale dans l'espoir de voir surgir la silhouette d'un cavalier. « Tant pis ! » résolut Basile. Le sacrifice lui était léger. Dans sa situation, il ne pouvait se permettre de plaindre personne d'autre qu'Ivan. Il tourna bride et mit son cheval au trot. Les sabots sonnaient sur la terre sèche. Un moment, il lui sembla qu'il piétinait quelqu'un. Puis il n'y pensa plus, entièrement tendu vers le but du voyage.

À Saint-Pétersbourg, au poste de garde du régiment de Vélikié-Louki, le sous-lieutenant qui le reçut prit un air soucieux en l'entendant demander Apollon Ouchakov.

— Quoi ?... Vous ne savez pas ?..., balbutia-t-il. Mais c'est impossible !

— Pourquoi ? interrogea Basile.

— Apollon Ouchakov est mort.

Stupéfait, Basile s'efforçait de rassembler ses idées en déroute. La forteresse s'était écroulée sur sa tête. Il respirait à peine sous les décombres. Après une seconde d'étouffement, il murmura :

— Vous êtes sûr ?...

— Tout à fait sûr.

— Mais quand est-ce arrivé ?... Comment ?...

— Il y a déjà une quinzaine de jours. Ouchakov avait été envoyé en mission, avec le fourrier Novitchkov, auprès du prince Volkonski. En cours de route, il est tombé malade et s'est alité, dans un village. Novitchkov a continué seul jusqu'au fort de Chélékhovsk pour remettre les plis au prince Volkonski. À son retour, les villageois lui ont appris que l'officier malade avait voulu prendre un bain dans la rivière et s'était noyé. Croyant bien faire, ils avaient enseveli le cadavre. Une commission d'enquête s'est immédiatement rendue sur place. On a déterré le corps. Il était très abîmé par son séjour dans l'eau. Les chairs étaient blêmes et gonflées. Des morceaux du visage manquaient. Mais Novitchkov a quand même reconnu Ouchakov. Voilà toute l'affaire. C'était un de vos amis ?

— Oui, proféra Basile d'une voix atone.

Et il ajouta :

— Vous dites bien que Novitchkov l'a formellement reconnu ?

— Enfin..., il a cru le reconnaître. Dans l'état où était le corps, n'est-ce pas ?... En tout cas, les vêtements retrouvés au bord de la rivière étaient certainement ceux d'Ouchakov !

— Cela ne prouve rien, dit Basile.

— Ici, certains pensent qu'il ne s'est pas noyé par imprudence mais qu'il s'est suicidé.

— Pour quelle raison l'aurait-il fait ?

Le jeune officier ouvrit les bras dans un geste d'ignorance :

— Une dette de jeu... Une déception sentimentale-

Basile secoua la tête. Il avait son idée : le corps repêché ne pouvait être celui de son ami. Apollon Ouchakov était en vie. Il avait simulé cette noyade pour échapper aux risques du complot. Il s'était enfui. Peut-être même avait-il trahi déjà ? Par peur. Ou pour de l'argent. Les autorités étaient au courant de tout...

— Puis-je parler au fourrier qui a identifié le cadavre ? demanda-t-il.

— Malheureusement non. Il est parti, avant-hier, en permission dans sa province, du côté de Pskov, dit le sous-lieutenant.

Immédiatement, les soupçons de Basile se précisèrent : et si Novitchkov et Ouchakov étaient de mèche ?... Non, il allait trop loin dans ses craintes. Une machination aussi diabolique défiait la

vraisemblance. Surtout de la part d'un garçon simple et franc, comme Apollon. Il avait prêté serment. La terreur de se parjurer eût suffi à le retenir. Alors, quelle version accepter ? Basile ne pouvait croire ni à la mort d'Apollon ni à sa félonie. Ses idées se brouillaient. Perplexe, il flottait entre la méfiance et la crédulité. Abandonner le projet ? La plus élémentaire sagesse lui eût commandé de le faire. Mais ce rêve généreux était devenu sa raison de vivre. En y renonçant, il renoncerait à ce qu'il y avait de meilleur en lui. Tant de jours, tant de nuits passés à préparer la libération d'Ivan ! Puis, tout à coup, le néant. Redevenir le minuscule Basile Mirovitch d'autrefois. Un banal officier, sans autre idéal que la promotion et la solde. Ce n'était pas seulement sa tête qui se révoltait à cette pensée, mais toutes ses entrailles. Les grands desseins supposent l'imprudence. La Providence manie la foudre et non le compas. La démesure est son élément. Le don de soi ne dépend pas des circonstances. Il doit être absolu et sans calcul. Sans recul aussi. « Je suis un petit pois dans la dextre divine, se dit Basile. Que le Seigneur me lance contre le mur, s'il le veut ! » Et soudain une évidence le frappa, si fortement que ses derniers doutes s'évanouirent : si Dieu avait écarté Apollon Ouchakov, en le supprimant ou en l'incitant à fuir, c'était parce qu'il souhaitait que Basile se chargeât seul de libérer Ivan. La disparition d'Apollon Ouchakov n'était pas un coup malheureux, contrairement aux apparences, mais un encouragement du Très-Haut destiné à son unique champion. En le débarrassant d'un complice superflu, il le confirmait dans son rôle et l'assurait de son appui. Tout s'éclairait dans la logique céleste. Une joie torrentueuse envahit Basile. Son cœur battait contre ses côtes. Il n'aurait pu recevoir meilleure nouvelle. Devant le sous-lieutenant ahuri, il souriait, le regard levé au plafond, comme pour y lire une ultime recommandation.

En quittant la caserne, d'un pied léger, il se demanda s'il n'allait pas profiter de son passage à Saint-Pétersbourg pour embrasser Marfa Antonovna. D'abord attendri à cette perspective, il y renonça abruptement. Loin de rechercher la douceur des relations humaines, il devait couper tous les liens avec le monde. Ne plus penser qu'à son projet. Se durcir dans la solitude. « Dieu, Ivan et moi », songea-t-il avec extase.

Il reprit la route de Schlüsselbourg, avec le sentiment de s'être délesté d'un grand poids. Son cheval fatigué marchait au pas. La selle craquait. Basile abandonnait les rênes. Le crépuscule le surprit en chemin. Il s'arrêta pour quelques heures dans une auberge afin de se reposer et de laisser souffler sa monture. Mais, au milieu de la nuit, il réveilla le garçon d'écurie et rechaussa les étriers. Un air frais, au parfum d'herbe et d'écorce, lui lavait la figure. Entre les troncs des arbres, il apercevait, de temps à autre, l'eau noire et brillante de la

Néva. Le jour se levait, lorsqu'il distingua au loin, comme un lourd navire perdu dans le brouillard, la masse grise de la forteresse.

En se portant une fois de plus volontaire, Basile obtint du colonel Korsakov l'autorisation de devancer son tour de garde et de relever Vdovenko au poste de la forteresse. Le colonel Bérédnikov marqua une joyeuse surprise en voyant revenir, après une si courte absence, le sous-lieutenant Mirovitch et sa section.

— Ah ! bah ! mon cher, lui dit-il, à vous retrouver si souvent dans cette noble enceinte, je finirai par croire que vous vous plaisez parmi nous !

— C'est la vérité, répondit Basile. Je suis las de l'agitation du monde extérieur et la fréquentation de mes camarades de régiment me pèse. Ici, je trouve le calme et la solitude qui disposent au mieux à la réflexion.

— Jeune homme, dit Bérédnikov avec poids, ces paroles vous honorent. Il est exact que le service de la prison élève l'âme de celui qui s'y consacre sincèrement et totalement. Pour ma part, je crois être devenu meilleur depuis que je m'occupe de veiller sur ces quelques captifs, dont la plupart pourtant ne méritent pas ma sollicitude !

En le quittant, Basile se précipita à la recherche de Vlassiev et Tchékine, et, les ayant fait appeler par la sentinelle, devant le pont-levis, leur demanda la permission de revoir le prisonnier n° 1. Tchékine, d'habitude si accommodant, parut embarrassé par ce nouveau passe-droit qu'on attendait de lui. Quant à Vlassiev, il s'y opposa catégoriquement. Depuis sa dernière entrevue avec Basile, Ivan était, disait-il, plus nerveux, plus instable qu'auparavant. Il injurait ses gardiens, pleurait, réclamait des livres, se plaignait de la nourriture. De toute évidence, ces visites ne lui valaient rien. Au fait, Grégoire Orlov avait-il répondu à la lettre de recommandation ? Basile fut obligé de reconnaître que non. Mais, affirma-t-il, cela ne signifiait nullement que la demande de Vlassiev et Tchékine serait repoussée par la chancellerie. Il fallait attendre encore. Malgré ces paroles apaisantes, les deux officiers demeuraient sceptiques. Basile sentait que le climat entre eux et lui s'était détérioré et ne savait comment regagner leur confiance. En outre, il souffrait d'être dans ces murs, à quelques pas d'Ivan, et de ne pouvoir échanger quatre mots avec lui. Le service lui pesait. Le lendemain, il accepta, par désœuvrement, d'accompagner le colonel Bérédnikov dans sa tournée hebdomadaire des cachots. Bien entendu, la visite se limitait à la partie non secrète

de la forteresse. Au vrai, Basile n'éprouvait aucun intérêt envers ces malheureux qui expiaient, dans l'ombre, quelques crimes mystérieux contre les lois de l'État ou de l'Église. Il les avait aperçus naguère, au grand jour, lorsqu'on les avait conduits aux étuves. Maintenant, il les voyait dans leurs tanières, dans leurs bauges. Avant de se faire ouvrir une cellule, Bérédnikov en annonçait le contenu, d'un air gourmand, comme un cuisinier soulevant le couvercle d'une marmite :

— Un tel, faussaire... Un tel, propagateur de libelles contre la foi...

Il paraissait très fier de la diversité de ses pensionnaires. Une lourde porte pivotait en grinçant. Dans la pénombre, Basile distinguait une silhouette maigre, des vêtements en loques, la luisance fiévreuse d'un regard. Jovial, Bérédnikov demandait si tout allait bien. D'une voix cassée, le prisonnier commençait à se plaindre : l'humidité, la nourriture, avait-on des nouvelles de la révision de son procès ?

— Ne soyez pas trop pressé, disait Bérédnikov. On ne vous oublie pas en haut lieu. Ni ici, bien sûr ! Je donnerai des instructions pour la soupe. Mais, hélas ! nos moyens sont limités. Nous faisons ce que nous pouvons !...

Et, la porte refermée, il passait au cachot suivant pour entendre les mêmes doléances. Entre deux visites à ses détenus, il s'arrêta pour priser du tabac. Ayant éternué bruyamment, les yeux mouillés de plaisir, il murmura :

— Je les laisse parler. Cela les soulage. Chacun se croit innocent. Même le pire assassin. C'est la nature humaine. Voyez-vous, diriger une prison n'est pas une mince affaire ! Il faut avoir du cœur et de la fermeté. Toujours promettre et ne jamais tenir. Connaître son monde et garder ses distances. Cela dit, quand tout va bien, quelle satisfaction ! Souvent, le soir, en me couchant, je repasse tous ces noms, tous ces visages en mémoire. Je songe à celui-ci qui est dans le cachot n° 12, à celui-là qui est dans le cachot n° 3. Un homme par alvéole, avec sa cruche d'eau, son morceau de pain et son seau à propreté. L'ordre parfait. L'égalité intégrale. Et moi au-dessus d'eux tous, comme un père bienveillant...

Il soupira d'aise et fit ouvrir la porte suivante. À la longue, ce défilé de misérables, confinés dans leur obscurité et leur puanteur, fatiguait Basile. Toute sa pitié, il la réservait à Ivan. En distraire une parcelle eût été, lui semblait-il, sacrilège. Néanmoins, pour flatter la vanité de son interlocuteur, il le félicita sur l'exceptionnelle discipline, à la fois stricte et humaine, qui régnait dans son établissement.

— Vous avez accompli le miracle de tuer le sentiment de révolte chez les prisonniers et le sentiment de supériorité chez les gardiens, dit-il.

Bérédnikov se rengorgea comme un paon et l'invita à prendre le

thé chez lui. Basile n'en avait nulle envie, mais il considérait que, dans l'optique de son projet, il ne devait rien négliger pour s'assurer la bienveillance des autorités de la forteresse. Il accepta donc et emboîta le pas au gros homme qui se frottait les mains, tout épanoui dans le contentement de ses fonctions pénitentiaires. À table, le colonel annonça incidemment que Sa Majesté était partie dix jours auparavant, le 20 juin, pour son grand voyage à travers la Courlande. Cette nouvelle, à laquelle Basile s'attendait depuis des semaines, l'ébranla comme s'il n'y eût pas été préparé. L'éloignement de l'impératrice lui avait toujours paru une condition indispensable à l'exécution de son plan. En quittant Saint-Pétersbourg, elle lui donnait le signal de l'action. Impressionné par la solennité du moment, il demanda, d'une voix contenue, si on savait combien de temps durerait le déplacement de la tsarine. Bérédnikov s'anima, s'enflamma. Visiblement, il voulait paraître averti des moindres bruits de la cour.

— Sa Majesté restera absente au moins deux mois, dit-il. La portée politique de sa randonnée dans les provinces baltes est considérable. Il s'agit de coudre plus étroitement ensemble les différents morceaux de l'empire. Et Catherine II tient fermement l'aiguille entre ses doigts de fée. Il paraît que toutes les grandes villes du coin, Riga en tête, lui réservent un accueil triomphal !

— Je veux bien le croire ! s'écria Marie Matvéïevna en battant des paupières. C'est un tel honneur, pour une cité, de recevoir la souveraine ! Si jamais elle venait à Schlüsselbourg, je crois que je m'évanouirais d'émotion !

— Elle viendra peut-être un jour, dit Bérédnikov : on lui prête l'intention de parcourir tout le pays, dans les prochaines années, pour mieux connaître ses sujets.

— Et elle pousserait jusqu'à notre chère forteresse ?

— Pourquoi pas ?

— Le prince Viazemski ne l'a pas fait !

— Il devait être très pressé. Sa Majesté, elle, prendra le temps nécessaire. Toutes ses heures lui appartiennent !

— Oh ! alors, je te demanderai de me laisser organiser la réception. Je dresserai un arc de triomphe sur le débarcadère. Je tendrai partout des banderoles de bienvenue. Je ferai tirer un feu d'artifice dans la cour !...

— Et moi, dit Bérédnikov en riant, je ferai habiller les prisonniers de vêtements neufs et je leur mettrai des rubans, dans les cheveux !

— Tu te moques de moi ! N'est-ce pas qu'il se moque de moi, Basile Iakovlévitch ? Ce n'est pas gentil !

Elle feignait la bouderie, et se trémoussait, stupide et rose, gavée de pâtisseries et gorgée de thé. Son mari, le ventre à l'aise, la perruque

ébouriffée, s'éventait le menton avec une serviette. Il faisait chaud. Une mouche se débattait dans un pot de confiture. L'ordonnance apporta des petits pains au cumin.

— Ah ! j'imagine l'impératrice franchissant le seuil de cette maison, reprit Marie Matvéïevna, et moi lui faisant la révérence !... Après sa visite, mon doux mari aurait sûrement de l'avancement. On le nommerait ailleurs, à Saint-Pétersbourg !

— Je n'y tiens pas, dit Bérédnikov. J'aime notre forteresse.

— Mais moi aussi, je l'aime, notre forteresse ! Seulement, songe, quelle promotion ! La prison de Saint-Pierre-et-Saint-Paul, au cœur de la capitale, c'est le sommet, le zénith ! Et puis, tout ce qui gravite autour ! La possibilité d'approcher Sa Majesté !...

Basile se dit que, pour ces deux êtres, nourris des plus sottes conventions, l'impératrice était une déité aux arrêts indiscutables. Leur vénération du pouvoir était telle, qu'ils se fussent inclinés devant n'importe quelle canaille, pour peu qu'elle fût couronnée. S'ils avaient su qu'ils traitaient à leur table un homme qui méditait de destituer Catherine II, ils se fussent signés avec effroi devant lui comme devant un émissaire du diable. Basile goûtait un subtil plaisir à feindre l'innocence face à ce couple d'imbéciles partisans de l'ordre établi. Prêt à allumer la mèche qui ferait sauter le trône, il acceptait encore un verre de thé et une tranche de gâteau. Marie Matvéïevna susurra qu'il était, à ses yeux, le plus sympathique de tous les jeunes officiers du régiment de Smolensk. Il pensa à sa surprise, quand elle apprendrait la vérité. Au milieu de la conversation, son ordonnance, Pisklov, vint le chercher : on le demandait au poste de garde, à l'entrée de la forteresse.

— Qui ? interrogea Basile.

— Une personne du sexe féminin, dit Pisklov avec une gravité emphatique.

Marie Matvéïevna menaça Basile d'un doigt coquin :

— Ne la faites pas attendre, galant officier !

Il décampa, troublé. Devant le portail, à deux pas de la sentinelle, se tenait une forme gracile, en pèlerine de voyage marron, un capuchon sur les cheveux : Aglaé ! Elle avait, sous le bord de cette coiffure, un visage à la fois bouleversé et résolu. Ses grands yeux gris reflétaient le ciel de la forteresse. Basile lui prit les mains :

— Mon Dieu, Aglaé ! Pourquoi êtes-vous venue ici ?

— Parce que vous ne venez plus chez nous !

— J'ai été empêché...

— Moi aussi, j'ai été empêchée. Mais, vous voyez, j'ai trouvé le moyen de m'évader pour quelques heures. J'ai laissé mon père à la

vigilance de Nathalie. J'ai prétexté des achats à faire en ville. Je suis partie avec une soubrette. Je suis allée à la caserne. Là, on m'a dit que vous étiez de garde...

Elle parlait d'une voix entrecoupée, comme si la respiration lui manquait. Basile mesurait le sacrifice d'orgueil qu'elle s'était imposé en venant le relancer parmi ses soldats. Tant d'obstination dans l'amour le flattait et le contrariait à la fois. Ce n'était pas le moment de faire l'aimable. Le regard de ses hommes pesait sur lui. Il prit Aglaé par le bras et l'emmena à l'écart, sur l'embarcadère. Elle se dégagea doucement. Il faisait beau. Les vagues battaient mollement contre les piliers de l'appontement. De temps à autre, un poisson sautait hors de l'eau et retombait avec un petit bruit mouillé. Des oiseaux aquatiques passaient par bandes dans le ciel, retournant du lac aux marais, avant le crépuscule.

— Je ne comprends pas, dit-elle. Vous avez changé brusquement. Est-ce ma faute ? Que me reprochez-vous ?

Pouvait-il lui dire qu'elle le détournait, par sa seule présence, de la voie difficile qu'il avait choisie ? S'il voulait agir efficacement, il devait avoir les mains libres, le cœur libre. Pur et impitoyable. Toute grande vocation est à base de solitude et de chasteté. Un reste de pitié le poussa à murmurer :

— Ne me demandez pas d'explication. Tout s'éclairera plus tard ! En attendant, je vous supplie de ne plus penser à moi, Aglaé. Oubliez jusqu'à mon nom. Ne cherchez pas à me revoir.

— C'est bien ce que je supposais ! s'écria-t-elle. Vous vous êtes joué de moi !

— Non, Aglaé, je vous le jure !

— Et je vous ai cru, sotte que j'ai été !

— Vous avez eu raison de me croire... Rappelez-vous... Je vous l'ai déjà dit : des circonstances extraordinaires dictent ma conduite...

Il remarqua qu'il se justifiait pauvrement devant elle, alors que la mission divine dont il était investi lui donnait tous les droits, et jusqu'à celui de la cruauté. Une colère le saisit contre cette empêcheuse. Pour un peu, il lui eût fait grief d'être femme, d'avoir des yeux gris insondables et de porter un capuchon si seyant à son visage pâle et tendre.

— Allez-vous-en ! dit-il d'une voix brève. Vous n'avez rien à faire ici !

Elle tressaillit. Ses yeux s'agrandirent, se voilèrent, sa lèvre inférieure trembla. Puis, un air de fierté raffermir son visage. Sans un mot, elle ramassa ses jupes et se dirigea, en boitant, vers l'extrémité de l'embarcadère où l'attendait sa soubrette. Il ne fit pas un mouvement pour la suivre. Bourreau novice, le coup qu'il avait porté l'avait

comme frappé lui-même. Il en ressentait de l'amertume et du soulagement, du remords et un surcroît de confiance en sa destinée exceptionnelle. Un vieux batelier tendit la main à la jeune fille, puis à la servante, pour les aider à descendre dans sa barque. Les rames brillèrent au soleil couchant. Le canot s'éloigna. Aglaé ne tourna pas la tête.

Basile revint d'un pas lourd vers la forteresse, passa entre les deux canons pris aux Suédois, avec leurs pyramides de boulets sagement entassés, de part et d'autre du porche, et se retrouva dans la cour, à l'ombre des hautes murailles aveugles. Son domaine. Maintenant que l'impératrice avait quitté Saint-Pétersbourg, il entra dans l'ère de l'action directe. Quel jour choisir pour le coup d'État ? Il avait tort de s'en inquiéter. Dieu l'avertirait nettement, le moment venu. Depuis le temps qu'il avait été élu par le Seigneur, il avait appris à interpréter les signes. « J'avance de chiquenaude en chiquenaude, sous le doigt de l'Éternel. Un pas à gauche, un pas à droite, c'est bien, ne bouge plus, attends, à présent repars, droit devant toi... » Un ravissement l'emplit devant la précision de cette démarche guidée. Il monta dans sa chambre, s'affala sur son lit et ouvrit la Bible. D'abord, il tomba sur l'Ecclésiaste : « Lorsque tu as fait un vœu à Dieu, ne tarde pas à l'accomplir... Mieux vaut pour toi ne pas faire de vœu que d'en faire un et de ne pas l'accomplir. [7] » Était-ce assez clair ? Puis, feuilletant le gros livre, il lut au hasard, dans l'Évangile selon saint Matthieu. « Si ta main ou ton pied est pour toi une occasion de chute, coupe-les et jette-les loin de toi ; mieux vaut pour toi entrer dans la vie boiteux ou manchot que d'avoir deux pieds ou deux mains et d'être jeté dans le feu éternel. [8] » Aglaé était pour lui « une occasion de chute ». Dieu lui donnait raison de l'avoir éloignée.

Cette nuit-là, il dormit mal et but de grandes quantités d'eau à la cruche posée au pied de son lit. Il avait beau chasser l'image d'Aglaé, elle revenait toujours, de plus en plus précise, jusqu'à l'hallucination. Il reconnaissait des détails qu'il ne se rappelait pas avoir remarqués, tels que ses dents de devant très blanches et légèrement bombées ou les petits poils à peine visibles qui unissaient ses sourcils à la racine de son nez. Ces souvenirs ne lui procuraient d'ailleurs aucun plaisir et ne faisaient qu'augmenter son angoisse.

À l'aube, il se leva, s'habilla et monta sur les remparts. L'univers baignait dans un brouillard livide. Loin, en contrebas, à la verticale, les vagues du lac se heurtaient faiblement, dans un mouvement monotone, sous des nappes de vapeur. Une odeur de pierre humide, de vase et de salpêtre imprégnait l'air immobile et frais. Toute couleur avait disparu à l'horizon pour ne laisser voir qu'une masse grisâtre, estompée, usée jusqu'à la transparence. Ce paysage inconsistant parut à Basile aussi confus que son propre avenir. Il ne pouvait davantage

percer la brume laiteuse du petit matin que le mystère de son destin terrestre. Penché sur le parapet, il interrogeait un vide métaphysique. Sous ses pieds, la forteresse était la seule réalité tangible. Un bloc de certitude stupide, bâti pour affronter les siècles. Basile fit quelques pas vers la première sentinelle. C'était le soldat Rodonov, qu'il avait naguère sauvé de la bastonnade. En apercevant son supérieur, l'homme rectifia sa position et dit :

— Rien à signaler, Votre Noblesse.

Il n'y avait jamais rien à signaler dans la forteresse, depuis des lustres. Bientôt, il en irait autrement. Le cœur de Basile se mit à battre très vite. Le soleil se levait. Un embrasement subit dissipa les fumées de l'aurore. Le ciel resplendit. Les pierres de la forteresse se teintèrent de sang.

Basile poursuivit sa ronde d'inspection, tandis que le soleil, en montant, redonnait peu à peu leurs couleurs habituelles au lac, à la terre, aux maisons lointaines, aux visages proches. Un jour comme les autres. Et pourtant Basile sentait dans sa chair, jusqu'à la moelle, l'aiguillon de l'inspiration divine.

Dans la cour, il se heurta à Vlassiev et Tchékine qui le cherchaient.

— J'ai une suggestion à vous faire, dit Tchékine. Si vous écriviez une deuxième lettre à Grégoire Orlov ?

— Cela risquerait de l'importuner, dit Basile.

— La première s'est peut-être perdue !...

— Impossible ! Elle est partie avec le courrier de la caserne. Je suis sûr qu'elle est arrivée à destination.

Il y eut un silence. Les gardiens réfléchissaient, tête basse. Manifestement, ils tournaient autour du pot. Enfin, Tchékine soupira :

— Nous sommes excédés. Nous ferions n'importe quoi pour être relevés de nos fonctions !

Cette phrase tomba dans l'esprit de Basile comme une invite inespérée. Les deux gaillards, à bout de patience, demandaient qu'il leur tendît la perche. C'était Dieu lui-même qui les avait placés sur sa route.

— Si Ivan s'évadait, vous seriez, par voie de conséquence, libérés vous-mêmes ! murmura-t-il.

— Vous voulez dire que nous serions traduits en jugement et condamnés pour ne l'avoir pas empêché de fuir ! ricana Vlassiev. C'est que nous avons des ordres précis, nous autres !

— Des ordres précis qui n'auront plus cours, puisque celle qui vous les a donnés aura été détrônée et que votre ancien prisonnier sera devenu empereur à sa place, répondit Basile.

Vlassiev rentra la tête dans les épaules et coula un regard narquois

entre ses grosses paupières racornies. Avec sa lèvre fendue, ses petits yeux vifs et son groin épais, il ressemblait à un sanglier. Basile eut l'impression d'être jugé, jaugé, pesé en une seconde.

— Songez à tous les avantages que vous retireriez de la situation, reprit-il. Vous n'auriez qu'à ne pas vous opposer au départ d'Ivan, et votre fortune, sous le nouveau règne, serait assurée.

— Et si le coup ratait ? dit Tchékine.

— Il ne peut pas rater.

— Qui est à la tête du complot ? questionna Vlassiev.

— C'est un secret, dit Basile. Tout ce qu'on vous demande, à vous, c'est de fermer les yeux, le moment venu. En outre, sachez que Dieu est avec nous !

Tchékine parut frappé par cette affirmation. Un pâle sourire étira ses lèvres.

— Vous nous en apprenez de belles ! dit-il. Quelle affaire !

Vlassiev cracha de biais sur le pavé :

— Tu es un grand malin, Mirovitch. Tu t'es mis du côté du manche. À toi la grosse prime, en cas de réussite !

— C'est cela même, dit Basile. Alors, puis-je compter sur vous ?

— Oui et non, dit Vlassiev. Tu comprends, nous ne voulons pas d'histoires. Ni avec Catherine si elle reste, ni avec Ivan s'il est proclamé tsar.

— Tout se passera bien. Je vous montrerai un ordre de libération signé de l'impératrice...

Basile eut conscience d'en avoir trop dit, mais, soutenu par Dieu, il pouvait, pensait-il, se permettre toutes les imprudences.

— Ah ! dans ce cas, dit Tchékine en balançant le buste d'avant en arrière comme un mannequin ébranlé par un coup de pique. Dans ce cas, bien sûr... Seulement, cet ordre, il sera faux ?...

— Cela ne vous regarde pas, trancha Basile.

— Mais oui ! De quoi vas-tu t'inquiéter ? dit Vlassiev. L'essentiel, c'est d'avoir un papier avec une signature !

Tant de rondeur éveilla d'abord la méfiance de Basile. Un instant, il se demanda si Tchékine et Vlassiev n'essayaient pas de l'endormir pour mieux le duper. Mais, très vite, il décida que ce soupçon était un manque de foi en la Providence. Pourquoi ne pas admettre que Tchékine et Vlassiev étaient, à leur tour, touchés par la grâce, désarmés, endoctrinés, rendus dociles comme des moutons ? Dieu, dans cette affaire, n'était pas à un miracle près.

— Si Ivan monte sur le trône, dit Tchékine, nous aurons un fou à la tête du pays.

— Un fou inspiré par Dieu vaut mieux qu'un sage inspiré par le diable, dit Basile.

— Sans doute as-tu raison, dit Vlassiev. Eh bien ! qui vivra verra. Adieu, compère ! Bonne chance !

Les deux gardiens tournèrent les talons et s'éloignèrent en direction du pont-levis qui conduisait à la partie interdite de la forteresse. Basile les suivit du regard et sa poitrine se gonfla d'allégresse et d'angoisse. Il venait de franchir un pas de plus vers l'acte suprême que le Seigneur exigeait de lui. Mais était-il assez pur dans son âme, pour se poser, au moment crucial, en exécuteur de la volonté divine ? Il y avait longtemps qu'il ne s'était confessé. Tout à coup, il lui parut indispensable de se mettre en règle avec sa conscience, face à un prêtre, avant de s'élancer dans l'inconnu. Comme un paladin à la veille d'un combat d'honneur. Il se rendit droit au presbytère. Le Père Isaïe le reçut avec amitié et lui proposa un gobelet d'infusion de miel. Basile refusa. Il était surexcité au point que ses mains tremblaient et qu'un tic lui secouait la paupière gauche.

— Je voudrais me confesser, mon père, dit-il. Le plus vite possible !

Le prêtre ne parut nullement surpris. On eût dit qu'il attendait depuis longtemps cette visite, que tout se déroulait comme il l'avait prévu.

— Passons dans mon oratoire, dit-il.

Et il introduisit Basile dans une petite pièce sans fenêtre, attenante à la salle à manger. Le mur du fond disparaissait sous une juxtaposition d'icônes de toutes dimensions, aux revêtements argentés et dorés. Dans la pénombre, brûlaient trois veilleuses suspendues au plafond par des chaînettes. Dès le seuil, le lourd parfum de l'encens embrumait le cerveau. Basile alla se placer devant le pupitre qui supportait un évangile aux signets multicolores et une croix. Le Père Isaïe passa une étole, se redressa et parut tout à coup plus majestueux et plus terrible. Sa barbe était un morceau de nuit. Il se signa et proféra d'une voix profonde, souterraine :

— Mon fils, n'aie ni crainte ni honte, ne me cache rien, car si ta parole est sincère, tu recevras l'absolution de Notre-Seigneur Jésus-Christ que je suis habilité à te faire connaître ici-bas.

Et il se mit à énumérer les péchés dans leur ordre. Pour chacun, Basile répondait à voix basse. À mesure qu'il avançait dans l'aveu de ses fautes, il lui semblait qu'une main très douce se promenait à l'intérieur de sa tête et lavait la boue dont son esprit était éclaboussé. Subitement, le Père Isaïe demanda :

— N'as-tu pas, mon fils, tué volontairement ou involontairement ?

Ces mots ébranlèrent Basile jusqu'aux racines. Il comprit qu'il

attendait la question sans le savoir. Avec circonspection, il répondit :

— Je n'ai pas tué, mon père, mais il se peut que je sois appelé à le faire bientôt. L'action que j'envisage risque de tourner à la violence si je rencontre une opposition.

— Quelle action envisages-tu ?

Cœur ouvert, Basile murmura :

— Je veux libérer le prisonnier n° 1, le tsar Ivan.

Ayant dit, il contracta tous ses muscles et se ramassa en boule, ferma les yeux, attendit le tonnerre. Une voix suave descendit du ciel :

— Je le savais, mon fils. Et je t'approuve. Nous sommes nombreux à souhaiter la chute de l'Antéchrist femelle et le rétablissement d'Ivan, le très pieux, le très malheureux, le très russe.

— Mais, mon père, balbutia Basile, s'il y a des morts dans ce coup de force, n'en porterai-je pas la responsabilité devant Notre-Seigneur ?

— Non, mon fils, car ces hommes seront tombés pour une cause sacrée. Les portes du Paradis s'ouvriront pour eux sans grincer. Et pour toi aussi, Basile Mirovitch, si tu succombes. Dès à présent, dis-toi que tu es un enfant chéri de l'Église et que des roses fleurissent sous tes pas.

Et, pour bien marquer son assurance, le prêtre poursuivit l'interrogatoire comme si de rien n'était :

— N'as-tu pas touché au beurre ou au fromage pendant le Carême ?

— Mon père, s'écria Basile, êtes-vous vraiment derrière moi avec toute l'Église ?

— Avec toute l'Église, mon fils, avec les saints apôtres, avec les martyrs, avec les archanges et les anges, avec le Christ...

Basile s'agenouilla, leva le regard et, au lieu de Jésus, vit un moujik robuste, en soutane. Une face rude, barbue, avec une verrue sur la joue gauche et une lumière rusée dans les yeux. Mélange impie et réconfortant de divin et de populaire. C'était toute la nation russe, obscure et innombrable, qui s'incarnait en ce pope géant. Il ne parlait pas seulement au nom du ciel mais également au nom de la terre. Lentement, le Père Isaïe couvrit la tête de Basile avec son étole. Le tissu dégageait un parfum sucré. Voici la mort et la résurrection, la fusion définitive avec Dieu, songea Basile.

— Que Notre-Seigneur Jésus-Christ, par sa bénédiction et la munificence de son amour des hommes, te pardonne, mon enfant, tous tes péchés, dit le Père Isaïe. Et moi, prêtre indigne, par son pouvoir qu'il m'a donné, je te pardonne, je t'absous de tous tes péchés et je t'engage à aller jusqu'au bout de ta pieuse entreprise, pour le bonheur de ta patrie et le salut de ton âme, au nom du Père, et du Fils, et du

Saint-Esprit, Amen.

En se relevant, Basile eut l'impression qu'il n'avait pas de corps, qu'il n'était plus qu'une pensée en mouvement dans un monde où retentissait la musique des sphères célestes.

Le soir même, retiré dans sa chambre, il décida d'écrire une lettre à sa famille. Au moment de tracer la première ligne, le sentiment d'une profonde rupture avec le passé l'étreignit. Il se rappela les soucis de son procès, son acharnement à vouloir rentrer en possession des propriétés ancestrales, sa soif de richesse et d'honneurs. Que tout cela était mesquin en comparaison de l'idée fulgurante qui le guidait à présent ! Comme il était loin du petit officier ambitieux et revendicateur qui implorait naguère la protection d'un Razoumovski ou d'un Orlov ! Sa mère, ses sœurs le reconnaîtraient-elles encore ? Étaient-elles seulement dignes de partager son espoir ? Elles avaient toujours marché, les yeux fixés à terre. N'importe, il les aimait bien. Même aujourd'hui, il devait leur parler un langage qu'elles fussent capables de comprendre. Sa plume courut sur le papier : « Ma chère mère, mes chères sœurs, votre pensée ne me quitte pas. Je souffre de votre dénuement. Mais notre épreuve à tous va se terminer bientôt. De grandes choses se préparent dont je ne puis vous entretenir encore. Le bonheur est pour demain, je vous le jure. Dieu me saura gré de mon action. Priez pour moi comme je prie pour vous. Votre fils et frère plein de tendresse : Basile. »

« Veux-tu savoir, homme vain, que la foi sans les œuvres est inutile ?... L'homme est justifié par les œuvres et non par la foi seulement... Comme le corps sans âme est mort, de même la foi sans les œuvres est morte. [9] » Basile relut trois fois ce passage de l'Épître de saint Jacques. Était-ce là le signe qu'il attendait ? L'ordre d'agir donné par la Bible même ? On était le dimanche 4 juillet 1764. Une date banale, en apparence. Pourtant, s'il se décidait aujourd'hui, cette date marquerait dans les annales de la Russie. Son nom passerait à la postérité. Comme celui de Mazeppa dont son ancêtre s'était déclaré l'homme lige. Mais Mazeppa avait été maudit, alors que lui, Basile, serait béni pour les siècles des siècles. Dans la faible clarté de la chandelle qui brûlait sur sa table, ses mains, placées de part et d'autre du livre saint, étaient des outils au repos. À demi dévêtu, il ne pouvait se résoudre ni à faire une ronde supplémentaire ni à se mettre au lit. Autour du halo de lumière, l'ombre était si profonde qu'on devinait à peine les limites de la chambre. Une odeur de chaude moisissure émanait des pierres. Dans le silence nocturne, retentissaient, à intervalles réguliers, les appels entrecroisés des sentinelles sur les remparts. L'horloge de la forteresse sonna minuit. Basile écouta tinter les douze coups avec un pressentiment solennel. On entra dans la journée du 5 juillet. Le 5 était-il un bon chiffre ? Ah ! Dieu, oui, les cinq plaies du Christ ! Les blessures adorables. Cependant, il hésitait encore. Comme il allait s'agenouiller devant l'icône pour demander conseil, quelqu'un frappa à la porte. Il ouvrit. Le fourrier Lébedev venait l'avertir que, sur l'ordre du colonel Bérédnikov, le poste de garde avait laissé sortir de la forteresse le scribe du bureau muni d'un sauf-conduit qui lui attribuait une barque et quatre rameurs.

— Où allait-il, ce scribe ? demanda Basile.

— Je n'en sais rien, Votre Noblesse, dit Lébedev. Mais ce n'est pas la première fois que le colonel fait partir quelqu'un de nuit, avec du courrier.

Malgré cette affirmation, Basile sentait monter en lui le flot de la méfiance. Peut-être Bérédnikov avait-il eu vent de ses conversations avec Vlassiev et Tchékine ? Il envoyait un émissaire à Saint-Pétersbourg pour demander des instructions. Tergiverser n'était plus possible. C'était maintenant ou jamais qu'il fallait frapper le grand coup. Encore un regard à la Bible. Au hasard. Ezéchiel : « Car il n'y

aura plus de visions saines, ni d'oracles trompeurs... Car moi, l'Éternel, je parlerai ; ce que je dirai s'accomplira et ne sera plus différé. [10] » Les derniers mots éblouirent Basile : « Ce que je dirai s'accomplira et ne sera plus différé. »

— Merci, mon Dieu, pour la netteté de ta parole, murmura-t-il en se signant.

Et, d'un bond, il se dressa.

— Va réveiller tes camarades, dit-il. Rassemble-les au corps de garde. Vite !

Lébedev se précipita dehors, comme emporté par un ouragan. Basile enfila son uniforme, ceignit son épée, noua autour de sa taille son écharpe de commandement et coiffa son tricorne. Il voulait avoir une tenue irréprochable pour affronter les heures glorieuses de son destin. Lorsqu'il descendit au corps de garde, trente-huit hommes de son détachement s'y trouvaient déjà réunis, au coude à coude. La plupart avaient été tirés de leur sommeil et écarquillaient des yeux ahuris dans la clarté huileuse des lanternes. Le caporal Krénev fit l'appel. Des voix rauques répondaient, à tour de rôle. Quand ce fut fini, Basile aspira l'air profondément et prit la parole. Il ne cherchait pas à construire ses phrases. Dieu poussait les mots, un à un, dans sa bouche.

— Certains d'entre vous savent déjà quel saint, quel martyr se cache sous l'appellation de prisonnier n° 1, dit-il. Aux autres, je révélerai son identité véritable. Il s'agit du tsar Ivan VI, injustement détrôné dans son enfance. C'est lui qui, selon la volonté de Dieu, devrait aujourd'hui régner sur vous, et non l'Allemande Catherine II qui n'a aucun droit à la couronne. J'ai été désigné par les plus hauts dignitaires de l'empire pour le libérer de son cachot et le conduire à Saint-Pétersbourg, où il sera proclamé empereur. Nous allons ensemble, vous et moi, nous acquitter de cette mission sacrée !

Il se tut et observa les hommes, alignés sur trois rangs devant lui. La stupeur pétrifiait toutes ces faces de gros cuir bourru. Que pensaient-ils de sa harangue ? En avaient-ils même saisi le sens ?

— M'avez-vous compris ? demanda-t-il.

Des murmures s'élevèrent dans le troupeau. Le caporal Krénev fit un pas en avant et bredouilla :

— Si fait, Votre Noblesse. Mais comment pourrions-nous libérer le prisonnier n° 1, puisque nous avons l'ordre de le garder ?

— L'ordre est annulé, dit Basile. J'ai là, sur moi, des papiers signés qui me donnent tous les pouvoirs. Suis-je votre lieutenant, oui ou non ?

— Oui, oui, marmonnèrent quelques voix indécises.

— Ne vous ai-je pas toujours soutenus, protégés ?

— Si, Votre Noblesse...

— Croyez-vous que je vous entraînerais dans une aventure déloyale ou qui pourrait comporter des risques pour un seul d'entre vous ?

— Non...

— Alors, il faut jurer de me suivre sans discuter. Vous me devez obéissance. Votre dévouement à la juste cause sera récompensé. Après le coup d'État, les soldats de ce détachement deviendront caporaux et les caporaux, sergents !

Malgré cette promesse, les hommes doutaient encore. Ils se poussaient de l'épaule, se balançaient d'un pied sur l'autre et échangeaient des regards traqués. Basile avait l'impression de lutter contre une montagne d'édredons.

— Qu'est-ce que vous attendez, bande de -lâches, chiens galeux ? s'écria-t-il en tirant son épée.

La colère le défigurait. Il secouait la lame au-dessus de sa tête. Par inadvertance, il accrocha une lanterne qui se mit à se balancer, sous le plafond, au bout de sa chaîne. La lumière oscillante balayait les visages, comme sur un bateau, en pleine tempête. Des vagues d'ombre battaient les murs. Terrorisés, les soldats regardaient leur chef avec des yeux en billes de verre. Enfin, le caporal Krénev grommela :

— Je ferai comme vous le commanderez, Votre Noblesse.

Le caporal Ossipov renchérit :

— Si c'est pour libérer Ivanouchka, je veux bien marcher.

D'autres voix les soutinrent :

— Oui, oui, pour Ivanouchka !

Basile souffla. Les muscles de sa poitrine se détendirent. Il rengaina son épée.

— Il n'y a pas une minute à perdre ! dit-il. Aux armes ! Chargez les fusils à balles ! Le caporal Krénev prendra six hommes et se rendra au portail d'entrée de la forteresse pour doubler le poste de garde. Interdiction de laisser pénétrer ou sortir qui que ce soit sans mon autorisation !

Dans le branle-bas qui suivit, il mesura avec satisfaction son ascendant sur les hommes. Pas un d'entre eux qui traînât ou rechignât à lui obéir. En hâte, ils décrochaient leurs fusils des râteliers et se mettaient en devoir de les charger : ouvrir le bassinet et le remplir de poudre, verser de la poudre dans le canon et la bourrer avec la baguette, introduire la balle de plomb entourée de papier, vérifier le silex... Que c'était long ! Quand le dernier des soldats eut préparé son arme, Basile ordonna au détachement de le suivre. La troupe se

déversa en tumulte dans la cour. Il faisait une nuit d'été claire et verdâtre. De la lumière brillait à une fenêtre, dans la maison du commandant. La porte s'ouvrit et Bérédnikov parut sur le seuil, sans perruque et en robe de chambre. Il avait dû être alerté par le bruit. D'un pas lourd, le ventre en tonnelet, il se porta à la rencontre du peloton. Les soldats, inquiets, s'arrêtèrent. Basile saisit le fusil de l'un d'eux et en menaça le colonel.

— Que faites-vous ? Où allez-vous ? cria Bérédnikov.

— Tu détiens ici un innocent, l'empereur Ivan VI ! répliqua Basile avec force. J'ai ordre de le libérer !

— De qui est-il, cet ordre ? Vous n'avez pas le droit ! Je m'oppose formellement à...

Il n'acheva pas sa phrase et leva le bras pour se défendre. Plus prompt que lui, Basile lui assena un coup de crosse sur la tête. Sous la violence du choc, Bérédnikov chancela et tomba sur son derrière. Sa figure adipeuse prit un air scandalisé. Un jus rouge filtrait entre ses cheveux rares. Mais il ne perdait pas connaissance. Haletant, les yeux écarquillés, il bafouillait :

— C'est une révolte !... Regagnez immédiatement la caserne !... Sinon !... Vous verrez !... Vous verrez !...

Basile brandit une deuxième fois son fusil et Bérédnikov se tut.

— Liez-lui les mains derrière le dos et conduisez-le au corps de garde, dit Basile.

Deux soldats, flanqués du caporal Ossipov, emmenèrent le prisonnier en le soutenant sous les bras.

— Surtout, n'écoutez pas ce qu'il vous dira, ne répondez pas à ses questions ! cria Basile à leur suite. C'est un traître ! Il sera jugé comme tel !

Et, revenant au peloton, il dit :

— Maintenant, mes gaillards, nous allons pénétrer dans le bastion où Ivanouchka expie le crime d'être le seul vrai empereur de Russie ! En avant ! Marche !... Vive notre tsar Ivan VI !

— Vive notre tsar Ivan VI ! répétèrent les hommes.

Ce cri enthousiasma Basile. Pour la première fois, il entendait le peuple russe acclamer son tsar. Toute l'armée était derrière lui. Dieu le bénissait du haut d'un nuage. Il songea à Ivan dans son cachot. Dormait-il sur son grabat, derrière le paravent, sans se douter que sa délivrance était proche ? Non, un pressentiment avait dû le toucher à la minute où Basile avait pris sa décision. Il était debout, l'oreille aux aguets, sa vieille Bible serrée contre le cœur. Les cheveux longs, la barbe blonde et rousse, inculte, les yeux fous, les haillons.

Basile revoyait les moindres détails de ce visage, de cette

silhouette, et tout son être était soulevé par un élan qui ressemblait à de l'amour. Sa pensée volait vers un rendez-vous mystique. Il avait presque peur du bonheur qui l'attendait lorsqu'il rejoindrait Ivan et lui annoncerait que la route du trône était libre. D'une main rapide, il se signa en regardant la croix qui dominait la coupole de l'église. Puis, il s'élança vers le canal. Tout le détachement lui emboîta le pas, dans le cliquetis des armes et le claquement des semelles. Comme il arrivait devant le pont-levis qui conduisait à la citadelle intérieure, une sentinelle de la garnison permanente, en faction devant la porte, cria :

— Qui vive ?

— Les amis de l'empereur Ivan VI ! répondit Basile avec fierté.

— On ne passe pas, dit la sentinelle.

— J'ai des ordres.

— Moi aussi.

Une détonation claqua de l'autre côté du canal. Puis deux, puis trois. La sentinelle avait reçu du renfort.

— Rendons-leur la pareille ! dit Basile.

Il aligna son détachement face aux ombres qui se mouvaient là-bas, au pied de la tour, et ordonna de tirer. Une salve retentit. La riposte ne se fit pas attendre. Des balles sifflèrent au-dessus des têtes et ricochèrent contre les murailles.

— Ne craignez rien, frères ! dit Basile. Ils ne sont pas plus d'une quinzaine !

Il y eut encore un échange de coups de feu. Personne ne fut touché ni de part ni d'autre. Mais les soldats de Basile tardaient à recharger leurs fusils. Ils ne s'attendaient pas à rencontrer une telle opposition. Un à un, ils reculaient et se mettaient à l'abri derrière l'angle d'un entrepôt. Basile les rejoignit et gronda :

— Qu'est-ce qui vous prend ? Ils sont sur le point de céder et vous battez en retraite !

— C'est-à-dire, Votre Noblesse, nous ne comprenons plus, bafouilla l'écuyer Ossipov. Pourquoi devons-nous tirer sur les nôtres ?

— Ce ne sont pas les vôtres ! Ce sont des renégats, des canailles, payés par une usurpatrice pour retenir en prison votre tsar légitime !

— Est-il vraiment notre tsar légitime ?

— Vous ne le croyez pas ? Alors, écoutez !...

Basile déboutonna sa tunique, sa chemise, tira de la sacoche de cuir les papiers qu'il avait préparés et ordonna à un soldat de l'éclairer avec une lanterne. Penché sur la feuille, il lut d'une voix forte le prétendu manifeste d'accession au trône rédigé au nom d'Ivan VI. De temps à autre, il levait les yeux de son texte pour observer son auditoire. Visiblement, personne parmi les hommes ne comprenait ce

qu'il disait, mais tous étaient impressionnés par la fermeté du ton. Quand il eut fini de lire, il baisa dévotieusement le document, le replia, le rangea dans la pochette, contre sa peau, et demanda :

— Êtes-vous convaincus, à présent ?

Une rumeur d'approbation s'éleva dans l'ombre :

— Oui, oui, Votre Noblesse. C'est clair !

— Ne vous souciez donc plus des quelques imbéciles égarés qui nous résistent de l'autre côté du canal ! Leur compte est bon ! Puisqu'ils s'obstinent, je vais employer les grands moyens !

Et il commanda à ses hommes de traîner devant le pont-levis un canon qui se trouvait à l'entrée de la forteresse. C'était une vieille pièce de six livres. Mais on n'avait pas de munitions. Basile se rua vers le dépôt. À coups d'épaules, deux canonniers défoncèrent la porte. Par bonheur, il y avait là tout le nécessaire : de la poudre, des mèches, de l'étope pour la bourre et une grande quantité de boulets. Les soldats couraient en tous sens. Dans la nuit fausse, irréaliste, passaient les lueurs oscillantes des lanternes et des torches. Les portes claquaient. Des cris se répandaient de la cour aux remparts. Toute la forteresse bouillait comme une marmite. Basile fit charger le canon et le pointa lui-même. Il se demandait pourquoi Vlassiev et Tchékine n'avaient pas encore donné à la petite garnison permanente l'ordre de capituler. Pourtant il les avait prévenus de son projet. Doutaient-ils de ses chances de réussite ? Voudraient-ils feindre une résistance désespérée pour sauver l'honneur ? Tout cela était absurde ! Basile hurla :

— Vlassiev ! Tchékine ! C'est moi, Mirovitch ! Dites à vos hommes de mettre bas les armes. S'ils se rendent, ils n'auront rien à craindre de moi. Je compte jusqu'à dix. Après, je fais tirer le canon !

Le silence lui répondit. Il commença le compte lentement, à haute voix. Comme il arrivait au chiffre sept, une tache pâle apparut dans la pénombre, au-dessus de la ligne noire des défenseurs : un drapeau blanc, au bout d'une baïonnette. L'allégresse éclata dans la tête de Basile avec la violence d'une fanfare :

— Ils se rendent ! Nous avons gagné !

Et il courut vers le pont-levis. Les soldats qui gardaient l'entrée s'écartèrent pour le laisser passer. Derrière lui, ses hommes s'engouffrèrent dans la petite cour intérieure que dominait la masse trapue de la tourelle. Au pied de l'escalier, il trouva Tchékine, le visage clos, les bras croisés.

— Enfin, vous voilà ! s'exclama Basile. Pourquoi vos hommes ont-ils tiré sur les miens ? Je croyais que nous étions d'accord ! Conduisez-moi immédiatement auprès de l'empereur !

— Nous n'avons pas d'empereur en Russie, dit Tchékine sèchement. Nous avons une impératrice !

— Tais-toi, gredin ! dit Basile en le saisissant au collet. Ces paroles te coûteront cher ! Va devant ! Ouvre toutes les portes ! Sa Majesté nous attend !

Et il poussa Tchékine vers les premières marches. De la pointe de l'épée, il lui piquait les reins. Toute la cohorte le suivait. Le bruit des pieds s'amplifiait sous la voûte de l'escalier en colimaçon. À chaque degré qui le rapprochait du sommet, Basile sentait croître sa fièvre. Plus que quelques pas et ce seraient les retrouvailles historiques. Les pleurs de joie. L'apothéose. Sur le palier supérieur, se tenait Vlassiev, carré et lourd, comme découpé dans le bois. L'obscurité recouvrait son visage. Basile le bouscula pour passer. La porte de l'antichambre était ouverte. Et la porte du cachot aussi. Les ténèbres, le silence, personne. Tournant sur lui-même, pour s'orienter, Basile cria :

— Majesté, où êtes-vous ? C'est moi, Mirovitch, avec mes hommes ! Vous êtes libre !

Ne recevant pas de réponse, il réclama de la lumière. Un soldat se glissa, une lanterne au poing, dans le cachot. L'ombre recula, chassée vers les coins de la pièce. Au milieu du rond de clarté, apparut un pantin, étendu, la face contre terre, les membres éparés. Il portait un vieil habit de matelot déchiré, maculé. Une large tache noire, liquide, à reflets rouges, entourait le corps. Basile se pencha sur lui, le prit par une épaule et le retourna : Ivan, les yeux révulsés, la bouche ouverte, du sang dans la barbe. Douze coups d'épée avaient lardé son cou, sa poitrine et son ventre. Le cadavre était encore souple et tiède. Pénétré d'horreur, Basile tremblait devant le sacrilège. Un frisson courait à la racine de ses cheveux. Ce n'était pas la ruine de son espoir qui l'étonnait le plus, mais la stupidité de la profanation. On avait tué le Christ pour la seconde fois. Et les assassins étaient des Russes comme lui. Pourtant il ne ressentait nulle colère contre Vlassiev et Tchékine. On eût dit que leur geste impie lui apportait même un mystérieux apaisement. L'ampleur du désastre le privait de toute réaction humaine. Il était saigné à blanc, lui aussi. D'une voix faible, il demanda :

— C'est vous qui l'avez tué ?

— Oui, dit Vlassiev.

— Pourquoi avez-vous fait cela ?

— Nous avons prêté serment à l'impératrice de supprimer le prisonnier n° 1 si quelqu'un tentait de s'emparer de lui par la force.

— Vous avez égorgé un innocent.

— Nous avons obéi en soldats.

Sans quitter du regard le visage d'Ivan, Basile murmura :

— Le voici donc, l'Agneau sans tache !... Ah ! Vlassiev, Tchékine, vous m'avez trahi !... Je vous avais pourtant mis au courant de mes

intentions !... Vous aviez reconnu vous-mêmes que votre intérêt était de m'aider !...

— Le risque était trop grand, répondit Vlassiev cyniquement. En nous soumettant aux ordres de Saint-Pétersbourg, nous faisons d'une pierre deux coups : nous nous débarrassons d'un captif qui nous empoisonnait la vie et nous méritons la gratitude de notre souveraine.

— Ce captif était le tsar Ivan VI ! dit Basile dans un sanglot.

— Nous ne reconnaissons que Sa Majesté Catherine II, dit Tchékine.

Agenouillé dans la flaque de sang, Basile, après une courte prière, baisa le front, les mains et les pieds du cadavre. Les soldats, massés à l'entrée du cachot, observaient la scène avec une stupeur religieuse. Ils entouraient Vlassiev et Tchékine, sans savoir s'ils devaient arrêter ces deux officiers parce qu'ils avaient tué le tsar ou leur obéir parce qu'ils avaient exécuté les volontés de la tsarine. De quel côté était le bon droit ? Sur qui allait retomber la faute ? Même Vlassiev et Tchékine paraissaient indécis. Leur forfait accompli, ils ne savaient qu'entreprendre, et demeuraient là, tête basse, songeurs. Comme le silence se prolongeait, le caporal Ossipov osa demander :

— Et maintenant, que devons-nous faire, Votre Noblesse ?

Basile tressaillit, se releva et dit :

— Allongez le corps sur son lit et portez-le dans la cour, devant l'église.

Quatre soldats empoignèrent le cadavre par les jambes et par les aisselles. Lorsqu'ils l'eurent installé, mains jointes, sur sa paillasse, Basile leur fit signe de se mettre en route. Dans l'escalier, les porteurs qui marchaient devant soulevaient leur fardeau à bout de bras, tandis que ceux qui marchaient derrière tenaient les mains en position basse, afin que le grabat demeurât à peu près horizontal. Malgré cette précaution, comme la pente était très forte, Ivan glissait parfois sur sa couche et il fallait le retenir par les épaules. À plusieurs reprises, le lit accrocha la paroi en tournant. Alors, la tête du mort bougeait, comme réveillée.

Dans la petite cour, le cortège funèbre s'organisa. Basile conduisait le deuil. Sur ses talons, piétinait la soldatesque. Enfin venaient Vlassiev et Tchékine, sous escorte. Mais étaient-ils les prisonniers de Basile ou était-ce Basile qui était leur prisonnier ? Personne n'en savait rien. Les idées de Basile partaient à la dérive. La disparition d'Ivan ôtait toute justification à son entreprise. On ne combat pas pour une ombre. Qui oserait asseoir un cadavre sur le trône de Russie ? « Mieux vaut un chien vivant qu'un lion mort », dit l'Ecclésiaste. Tout est perdu. Mon Dieu, pourquoi t'es-tu détourné de nous ? Basile se posait la question avec tristesse. La réponse viendrait bientôt, il en était sûr.

Sans doute était-il nécessaire à la gloire du Seigneur qu'un nouveau martyr s'ajoutât à la liste déjà longue de ceux qui avaient souffert pour lui depuis le début des siècles. Ivan ne serait pas mort pour rien si son âme, rejoignant celle des saints et des bienheureux, servait, à renforcer la lumière divine. Et lui, Basile, trouverait sa récompense dans cette consécration posthume. Quant à ce qui adviendrait de lui sur terre, il ne s'en souciait pas. Son intérêt était ailleurs. La procession franchit le pont-levis et déboucha dans la grande cour.

Basile alla droit au presbytère pour réveiller le Père Isaïe. Ce fut la femme du prêtre qui lui ouvrit la porte. Apeurée, la robe de chambre serrée sur ses maigres épaules et des papillotes dans les cheveux, elle balbutia que le Père Isaïe était parti, la veille au soir, pour Saint-Pétersbourg et qu'il ne rentrerait que le lendemain. Il n'y avait donc personne pour bénir le corps. La femme du colonel Bérédnikov était sortie, elle aussi, sur le perron de sa maison, en toilette de saut de lit. Elle supplia Basile de libérer son mari, retenu au poste de garde :

— Il paraît qu'il est blessé à la tête ! Laissez-moi au moins le soigner !

Basile l'écoutait sans comprendre. Elle éclata en sanglots. Toute sa grasse figure, aux méplats gélatineux, tremblait de chagrin et d'épouvante.

— Comment avez-vous osé lever la main sur lui ? bredouilla-t-elle encore. Lui qui vous avait reçu, abreuvé ! C'est... c'est indigne, monsieur !...

Il s'éloigna pour ne plus l'entendre piailler. Par moments, il se demandait s'il ne rêvait pas, si ces murailles noires, ce tumulte militaire, ces lueurs de torches, ces reflets de baïonnettes, ce corps allongé sur une pailleasse n'étaient pas nés de son imagination. Peut-être, au premier rayon du soleil, la forteresse s'effacerait-elle de la surface des eaux comme la ville légendaire de Kitège ? La nuit pâlisait. Quelques fenêtres s'éteignirent. Les soldats, réunis autour du cadavre, se concertaient en chuchotant. Basile les fit aligner sur quatre rangs et ordonna au tambour de battre la diane. Le détachement présenta les armes au tsar défunt. Ivan gisait sur son grabat, le corps drapé jusqu'au ventre dans une méchante couverture rouge, la face tournée vers le ciel. Délivré, non comme Basile l'avait voulu mais d'une manière solennelle et définitive, non de la forteresse, mais du monde. Basile le salua avec son épée. Une minute de silence. Toute la citadelle, avec ses tours de granit et ses portes de fer, retenait son souffle. De nouveau, le roulement des baguettes. Cette fois, le tambour battait aux champs. Basile commanda :

— Reposez, armes !

Et maintenant ? Un instant, il fut écrasé par le sentiment de son

absolue solitude. Une faiblesse nauséuse le menaçait, comme si tout à coup la fatigue de la nuit, l'angoisse du lendemain, le dégoût de l'échec se fussent conjugués pour lui couper les jambes. Mais son rôle n'était pas fini. Il devait assumer la mission jusqu'au bout. Sinon il mécontenterait Dieu, qui l'avait choisi pour principal interprète de sa volonté. Les soldats l'interrogeaient du regard. Ils attendaient un ordre. Ou du moins une explication. Basile ne pouvait se taire plus longtemps.

— Voyez, frères, votre empereur Ivan Antonovitch, dit Basile. À présent, nous sommes précipités dans le malheur. Vous êtes innocents, car vous ne saviez pas ce que je voulais faire. Je dois prendre à votre place toutes les responsabilités et supporter à moi seul toutes les peines.

Il s'approcha du caporal Ossipov et l'embrassa par trois fois. Des larmes coulaient sur les joues de l'homme.

— Eh oui ! reprit Basile. C'est terminé, mon brave. Notre cause était belle. Mais Dieu a préféré rappeler Ivan Antonovitch parmi ses élus plutôt que de le donner comme tsar à la Russie. Que sa volonté soit faite. Nous devons nous incliner.

Les soldats comprirent que leur chef se reconnaissait coupable. Ils rompirent les rangs sans en avoir reçu la permission. Bavardant à voix basse, ils devaient s'inquiéter de la punition qui les attendait pour avoir suivi un officier rebelle. Chacun craignait pour son échine. Basile se mêla à leur groupe. Il les appelait par leur nom et leur donnait l'accolade, l'un après l'autre, en disant :

— Que le Christ soit avec toi !

Son ordonnance lui baisa la main. Vlassiev et Tchékine, à l'écart, se taisaient, savourant leur triomphe. Le caporal Krénev, un colosse au front de bœuf, se pencha vers Basile et dit timidement :

— Votre Noblesse, je vous en prie, donnez-moi votre épée !

— Non, pas à toi, dit Basile. Va chercher le colonel Bérédnikov.

Krénev s'éloigna et revint avec le commandant de la citadelle, qui portait un pansement sur le crâne et boitait fortement. On avait dû lui donner les premiers soins au poste de garde. Sa robe de chambre bâillait sur ses hauts-de-chausses. Ses bas pendaient sur ses pantoufles. Une ferme réprobation crispait son visage mafflu.

— Sous-lieutenant Mirovitch, votre épée, dit-il brièvement.

Basile tendit son épée. Puis ses propres soldats l'encadrèrent. À son tour, il était prisonnier. On l'emmenait au poste de garde, à la place de Bérédnikov.

Le matin venait, au-dessus du lac Ladoga, dans une lumière de nacre. Les fumées folles de la nuit s'envolaient au loin. Chaque chose

reprenait son assise, chaque idée, son tranchant. Tout rentrait dans l'ordre. Bientôt, une chaloupe arriva de Schlüsselbourg avec des renforts. Assis sur un tabouret, au fond de la salle de police, Basile écoutait la rumeur familière de la forteresse. Mais, avec la mort d'Ivan, ces murs avaient perdu leur mystère. Il n'y avait plus ici personne à garder, personne à sauver. Dans la pièce voisine, des soldats discutaient :

— Sûr qu'on écopera ferme !

— Pourquoi ? Nous n'avons fait qu'obéir à notre sous-lieutenant ?

— Au-dessus du sous-lieutenant, il y a l'impératrice.

— Aïe ! aïe ! aïe ! Dans quel guêpier nous sommes-nous fourrés, mes frères ?

— Quand le malheur arrive, ouvre-lui la porte en grand !

Nul n'incriminait Basile. Hébété, les mains sur les genoux, il regardait, dans l'angle du plafond, une grosse araignée qui guettait une mouche prise dans la toile. C'était, pensa-t-il, plus important que tout.

— Vous ne ferez croire à personne que vous avez agi de votre propre chef ! s'écria le procureur général Viazemski.

— C'est pourtant la vérité, dit Basile.

— En nommant dès à présent vos complices, vous hâteriez la conclusion du procès et mériteriez l'indulgence du tribunal, insista le sénateur Néplouïev.

— Je vous répète que je n'ai eu d'autre complice qu'Apollon Ouchakov. Et il est mort accidentellement, vous le savez, avant le soulèvement.

— Comment pouviez-vous espérer conduire seul une révolution de cette ampleur ? demanda le baron Tcherkassov.

Basile eut un sourire las :

— Le nombre des conjurés ne fait rien à l'affaire. C'est l'esprit de décision qui compte.

Il n'était pas embarrassé pour répondre. Mais toute cette comédie le fatiguait, l'ennuyait. C'était la troisième fois qu'il comparaisait devant ses juges pour entendre les mêmes questions, les mêmes adjurations, les mêmes menaces. Le tribunal suprême de quarante-huit membres, spécialement institué par Catherine II afin de statuer sur son sort, se composait de sénateurs, de généraux, de dignitaires et de prélats du Saint-Synode. Assis sur deux rangs, derrière une longue table recouverte d'un drap rouge, ils dressaient, face à l'inculpé, leurs bustes chamarrés, leurs vieilles têtes sévères, leurs perruques, leurs bonnets d'archevêques, tout le brillant rempart de l'empire. Des candélabres allumés exaltaient le reflet pourpre du tapis. Ainsi, les yeux de l'aréopage étaient-ils comme injectés de sang. Au bout de la ligne, Basile avait reconnu son ancien protecteur, l'hetman Cyrille Razoumovski. Mais il savait qu'il ne pouvait même plus compter sur celui-là. Abandonné de tous, il devait se défendre seul. Sa force était qu'il n'espérait rien du monde des hommes. La mort ne l'effrayait pas. Il l'appelait comme une délivrance. Pour rejoindre Ivan. Le procureur général Viazemski tapa du plat de la main sur la table.

— Quelqu'un vous a cependant inspiré, j'en suis sûr ! dit-il.

— Oui, Votre Excellence, dit Basile. Vous tous, tant que vous êtes. Je me suis lancé dans une aventure qui vous a réussi à vous-mêmes et a fait de vous mes juges et de moi votre accusé. J'ai marché sur vos traces.

— Ceux qui ont porté notre vénérée impératrice sur le trône étaient animés d'un zèle patriotique au-dessus de tout soupçon ! glapit le procureur Soïmonov. Ils ont agi pour le bien de la Russie !

— Mais moi aussi, dit Basile, j'ai agi pour le bien de la Russie. Le prisonnier que j'ai voulu délivrer n'avait-il pas été reconnu par tous, dans son enfance, comme le tsar légitime ? N'était-il pas juste de chercher à lui restituer la couronne dont on l'avait scandaleusement dépossédé ?

— Je vous dispense d'invoquer ici les arguments absurdes que vous avez développés dans votre manifeste, dit Tcherkassov. Le tribunal suprême ne saurait tolérer de telles insultes envers Sa Majesté !

— Alors pourquoi m'interrogez-vous ? dit Basile.

— Pour que vous racontiez tout sur votre crime, pour que vous vous repentiez publiquement ! hurla Néplouïev.

— Avoue, repens-toi ! reprit Tcherkassov. Livre-nous le nom de tes instigateurs, de tes partisans ! Allège ta conscience devant le tribunal !

— Le seul tribunal dont je reconnaisse la compétence est le tribunal de Dieu qui m'a guidé. C'est à Dieu que je rendrai des comptes !

— Tu blasphèmes, misérable ! gronda un prélat à la barbe de bouc.

— Messieurs, dit Tcherkassov, devant l'obstination du coupable, je demande qu'il soit soumis à la question !

Il y eut un silence si profond qu'on entendit grésiller la cire des cierges. Basile pensa : « Nous y sommes, l'estrapade, les côtes défoncées... » La crainte de la douleur le toucha un instant et il frémit. Mais il savait, par conviction du cœur, que Dieu ne l'abandonnerait pas au milieu du supplice. Chaque coup de fouet le rapprocherait d'Ivan. Devant lui, les têtes des magistrats oscillaient, comme caressées par une brise légère. Ils se consultaient en chuchotant. Des billets passaient de main en main. Le procureur général Viazemski, qui conduisait les débats, prit la parole.

— Sa Majesté m'a fait savoir qu'elle était hostile, en l'occurrence, à l'emploi de la torture, dit-il. Les papiers saisis sur Basile Mirovitch et les interrogatoires des témoins nous ont suffisamment éclairés.

— Ce n'est pas mon avis ! s'écria Néplouïev. Bien des points restent obscurs dans cette affaire !

— On ne peut conclure dans ces conditions ! dit Soïmonov.

Basile passa le poids de son corps d'un pied sur l'autre. Des chaînes reliaient ses chevilles. On lui avait laissé son uniforme après en avoir arraché tous les insignes. Quatre officiers, l'épée au clair, l'encadraient. Avait-on peur qu'il ne sautât par la fenêtre ?

— Soit, dit Viazemski. J'ordonne un complément d'enquête.

Ramenez le prisonnier dans sa cellule.

Basile sortit de la salle d'audience en traînant les pieds, dans un bruit de ferraille. Le palais du Sénat était gardé par la troupe. Des chevaux de frise barraient les rues avoisinantes. La brume crépusculaire de septembre montait de la Néva et noyait Saint-Petersbourg. Il y avait deux mois que Basile avait été transféré de Schlüsselbourg dans la capitale. L'air vif le souffleta et lui tourna la tête.

En retrouvant son cachot, dans les profondeurs de la forteresse Saint-Pierre-et-Saint-Paul, il éprouva un bizarre sentiment de liberté. Enfin, il n'y avait plus personne pour le déranger dans sa rêverie. Depuis la mort d'Ivan, il était devenu indifférent à tout ce qui n'était pas le souvenir du tsar assassiné. Parfois, la nuit, il revoyait le cadavre ensanglanté, couché sur sa litière au milieu de la cour de la citadelle. Il se penchait sur le corps, et soudain le torse aux blessures béantes se redressait à angle droit, comme mû par un ressort. Des lèvres glacées s'imprimaient sur les lèvres de Basile. Une odeur de sépulcre l'enveloppait.

Chaque jour, il gravait une croix dans le mur, avec un clou, pour ne pas perdre le compte du temps. Quand ces juges imbéciles se décideraient-ils à le condamner ? Il avait hâte d'en finir avec sa carrière terrestre. Mais peut-être sauverait-il sa tête ? Peut-être l'enverrait-on en Sibérie ? On disait qu'il n'y avait pas eu d'exécution capitale en Russie depuis vingt-deux ans. Et Catherine avait à cœur de passer, devant l'Europe, pour une souveraine libérale. Basile en arrivait à redouter cette clémence. Sa chance, il le savait, n'était plus ici mais là-bas, non du côté des hommes mais du côté des ombres. Assis sur son lit de planches, la tête tournée vers la lucarne grillagée, il regardait venir la nuit. Bientôt, on apporterait la soupe. Tout à coup, il se dit qu'il était l'heure d'aller inspecter les sentinelles. Et aussitôt il se rappela qu'il n'était pas gardien mais prisonnier. Il avait pris la place d'Ivan. Cela le fit sourire dans le vide. Son cachot était plus petit que celui d'Ivan. Mais on y respirait la même odeur de paille pourrie, d'urine et de moisissure. Quand Ivan perdait courage, il pouvait lire les livres saints. Cette faveur était refusée à Basile. On lui avait confisqué sa Bible avec les autres pièces à conviction. Il essayait parfois de s'en réciter des phrases par cœur. Lorsqu'il se souvenait d'un verset, la joie lui remontait l'âme. Ses aisselles lui démangeaient. Déjà la vermine ? Il se gratta à pleins ongles, sous sa chemise, jusqu'au sang. Une tiédeur moite venait du fleuve. Les bruits de la forteresse Saint-Pierre-et-Saint-Paul n'étaient pas ceux de la forteresse de Schlüsselbourg. Ainsi, on ne percevait pas l'appel monotone des factionnaires sur le chemin de ronde. En revanche, les rats étaient, semblait-il, plus nombreux que là-bas. Ils ne se gênaient pas pour

venir grignoter les miettes de pain autour de la cruche. Basile, par dérision, leur donnait des noms de notables : il y avait le rat-Orlov, et le rat-Viazemski, et le rat-Tcherkassov. Tous gras et lestes, l'œil insolent. Ivan avait-il connu la même intimité avec les rats, dans sa cellule ? Basile hocha la tête comme devant un interlocuteur. Ivan, toujours Ivan, à chaque tournant de sa pensée. Mort, il était plus présent que vif.

Des pas se rapprochaient dans le corridor. La soupe ? Non. On n'entendait pas encore sonner les gamelles. La lourde porte s'ouvrit. Un fanal entra, brandi par un gardien. Derrière lui, dans la clarté jaune, surgit un prêtre. L'ombre de sa haute coiffure cylindrique se cassait au plafond. Basile reconnut le Père Isaïe. Une joie extatique l'éblouit. Il tomba à genoux. Le gardien se retira, laissant la lumière sur la table. Le Père Isaïe releva Basile et lui donna sa croix pectorale à baiser.

— Comment se fait-il qu'on vous ait permis de venir jusqu'à moi ? murmura Basile.

— Peu de portes résistent à un serviteur de Dieu ! dit le Père Isaïe. J'ai pu convaincre tes juges, tout à l'heure, que tu avais besoin des secours de la religion.

— Vous avez assisté au procès ?

— Non. À quel titre aurais-je été admis dans la salle du Sénat ? Je ne suis qu'un petit prêtre de rien du tout. Mais j'ai eu des échos de l'audience. Tu t'es comporté avec un courage dont je te félicite, mon fils.

— Je n'y ai eu aucun mérite. Dieu était derrière moi. Et ceux qui m'interrogeaient n'étaient pas ses représentants mais les valets de l'impératrice !

— Ah ! il est bien vrai, soupira le Père Isaïe, que ce tribunal est une émanation du pouvoir. C'est la souveraine qui, de loin, dirige les juges. Ce qu'elle ordonne, ils le disent !

La voix du Père Isaïe était forte, mais, en l'écoutant, Basile croyait entendre comme les derniers roulements du tonnerre après l'orage. Un grondement inoffensif, alors que les rayons du soleil percent déjà les nuages en fuite.

— Parodie de justice ! disait le prêtre. Un agneau devant quarante-huit loups ! Mon cœur saigne pour toi, mon fils. Mon âme se révolte. Je voudrais t'aider. Mais comment ? Tiens, j'ai pu obtenir qu'on te rende ta Bible. La voici.

Il portait sous le bras un paquet enveloppé dans une serviette blanche à croisillons de broderie rouge. La serviette retirée, le gros livre apparut. Basile s'en saisit comme un affamé d'une miche de pain.

— Pourrai-je vraiment garder ma Bible ? demanda-t-il.

— Je le suppose, dit le Père Isaïe. Évidemment, cela ne dépend pas de moi...

— Et de qui ?

— De toi, mon fils. J'ai parlé en ta faveur aux cinq éminents prélats du tribunal suprême. Gabriel, l'archevêque de Saint-Pétersbourg, est particulièrement bien disposé à ton égard. Et sa voix est très écoutée. Si, lors de ton prochain interrogatoire, tu te montres un peu plus conciliant, l'indulgence des juges ne fait pas de doute.

— Mais je ne veux pas de leur indulgence ! s'écria Basile.

— Pourquoi ? De toute façon, le complot a échoué. Le moment est venu de faire la part du feu. Humilie-toi, mon fils !

Le Père Isaïe parlait maintenant d'une façon si onctueuse, qu'il était difficile de reconnaître en ce pope débonnaire l'ennemi fanatique de l'impératrice. On lui avait rogné les ongles et enduit la langue de miel.

— Je ne vous comprends pas, mon père, dit Basile en posant la Bible sur la table. Vous me demandez de m'humilier, alors que, naguère, vous m'exhortiez à un combat sans merci contre l'usurpatrice. Pour vous, il n'y avait qu'un seul vrai tsar, l'infortuné, le lumineux Ivan ! Et aujourd'hui...

— Aujourd'hui, notre cher Ivan est remonté au ciel. Il a vécu et il est mort en martyr !

— Par la faute de qui ? Comment pourrais-je à la fois vénérer la mémoire d'Ivan et m'incliner devant celle qui a ordonné son assassinat ?

Le Père Isaïe écarta les bras dans un geste sacerdotal. Les larges manches de sa soutane étaient les ailes d'une chauve-souris.

— Mon fils, dit-il, tout est voulu par Dieu. Sans doute était-il nécessaire qu'Ivan souffrît et mourût, sans doute était-il nécessaire que ta généreuse tentative avortât, sans doute était-il nécessaire que Catherine, malgré sa noirceur, demeurât sur le trône de Russie. On ne peut toujours nager à contre-courant. Il faut savoir, parfois, se laisser porter par le flot de l'histoire. Avec le pouvoir, point de discussion. Le Très-Haut au ciel, Sa Majesté sur terre...

— Et c'est vous qui me dites cela ? proféra Basile entre ses dents. Vous, vous ?...

Il tremblait de tous ses membres.

— Oui, oui, dit le Père Isaïe. Parce que je te comprends et que je t'aime. Hier, je pouvais te tenir le langage de la révolte. Ce soir, non. En tant que ministre de Dieu, je dois tenter l'impossible pour t'arracher au bourreau. Or, je suis sûr que tu auras la vie sauve si tu nommes tes complices et te repens publiquement.

— Je n'ai pas de complices, dit Basile avec fureur, et je ne me repentirai jamais !

— Pourquoi tant de violence ? Toute vague s'abaisse après avoir culminé.

— Je suis un sujet d'Ivan et non de Catherine !

— On ne peut être le sujet d'un fantôme.

— Si. Et j'espère bientôt le rejoindre !

— C'est un grand péché de souhaiter sa propre mort !

— N'est-ce pas plus grand péché de souhaiter la mort d'autrui ?

— Qui a souhaité la mort d'autrui ?

— Catherine !

— On m'a rapporté qu'elle a été consternée en apprenant le massacre d'Ivan.

— Vous voulez dire soulagée ! Ivan, même emprisonné, constituait une menace pour elle. La voici enfin solidement assise, avec deux cadavres à ses pieds : celui de son mari et celui du seul prétendant authentique à la couronne !

Le Père Isaïe se signa :

— Plus bas, malheureux ! On pourrait t'entendre ! Le diable brouille ton cerveau ! Reviens parmi nous ! Nomme tes complices !

Il insistait, la face plissée dans une grimace de compassion sournoise, de fallacieuse douleur. Sa barbe noire lui mangeait les pommettes. Ses lèvres rouges luisaient comme barbouillées de sang frais. De nouveau, il ressemblait à un moujik roublard, engagé dans quelque sale maquignonnage. Basile respira autour de lui une odeur de trahison. Dans un éclair, il revécut toutes les phases de son aventure et l'idée d'une monstrueuse machination le saisit. À présent, il était presque sûr qu'Apollon Ouchakov, pris de peur, l'avait vendu aux autorités avant de simuler un suicide. Sans doute aussi Vlassiev et Tchékine avaient-ils averti Saint-Petersbourg des conversations qu'il avait eues avec eux. Enfin, le Père Isaïe, en qui il avait placé son cœur, était probablement un agent du pouvoir. Profitant de la confiance qu'inspirait son habit ecclésiastique, le prêtre l'avait excité à une rébellion dont l'impératrice devait retirer tous les avantages. Stupéfié, Basile assistait, comme à la fin d'un carnaval, à la chute des masques. De tous côtés, on l'avait berné, floué, utilisé. Croyant maîtriser la situation, il avait été le jouet des forces supérieures. Un fétu de paille dans un tourbillon. Un simple d'esprit. Comme Ivan lui-même.

— Parle, reprit le Père Isaïe. Abandonne-toi. Veux-tu que nous lisions ensemble quelques versets de la Bible pour te mettre en train ? Rappelle-toi ce que dit l'Ecclésiaste : « Mieux vaut entendre la réprimande du sage que d'entendre le chant des insensés. [11] »

Évidemment, il avait été envoyé par le tribunal suprême pour circonvenir Basile et lui tirer les vers du nez. Les nécessités de l'instruction exigeaient que le coupable fît des aveux complets et vînt à résipiscence. Ainsi, Catherine pourrait-elle se justifier superbement dans son prochain manifeste. Mais Basile sentait croître sa volonté de refus à mesure que le Père Isaïe multipliait les prévenances.

— Que sont devenus Vlassiev et Tchékine ? demanda-t-il brutalement.

— Ils ont reçu une gratification en argent et une promotion pour avoir strictement obéi aux consignes, dit le prêtre.

Un éclat de rire douloureux secoua la poitrine de Basile.

— Ne ris pas, dit le Père Isaïe. Tu pourrais, comme eux, tirer bénéfice de ta soumission. Tu aimes la Russie, n'est-il pas vrai ?

— Plus que moi-même !

— Alors tu dois souhaiter que la souveraine qui gouverne le pays – quelle que puisse être ton opinion sur elle ! – soit respectée à l'étranger. Or, cette lamentable affaire de l'assassinat d'Ivan lui est imputée, hors de nos frontières, comme un crime qu'elle aurait prémédité et dirigé. Il t'appartient, en tant que Russe, de faire cesser cette équivoque. En blanchissant l'impératrice, tu mériteras sa clémence.

— On ne peut blanchir l'impératrice, dit Basile. Le sang innocent l'a souillée pour toujours devant la postérité.

— Ne t'obstine pas ! Qui est le véritable instigateur du complot ? Tu en as bien parlé devant des amis, des connaissances... Quelqu'un t'a encouragé, t'a conseillé, t'a guidé...

— Non ! hurla Basile. J'ai agi seul, seul, seul ! Je le jure devant Dieu !

Et soudain, il se tut. Il était las de nier. Ses « amis », ses « connaissances » ?... Il repensa à la famille Nossov. Le souvenir d'Aglaé, en l'effleurant, apaisait la tempête. Sans doute avait-elle compris maintenant pourquoi il avait repoussé son amour. Lui avait-elle pardonné ? Communiait-elle avec lui dans l'ivresse du sacrifice ? Oui, oui, il en était sûr ! Avec gratitude, il ferma les yeux et se recueillit. D'Aglaé, sa pensée vola vers sa mère, vers ses sœurs. Comme elles devaient souffrir de le savoir en prison et voué à la mort ! D'un esprit simple, presque borné, elles ne pouvaient se hausser au niveau de son renoncement. Et Marfa Antonovna qui, autrefois, tremblait pour lui dès qu'il avait un rhume ! Il eût voulu les revoir toutes, leur expliquer, se justifier. À quoi bon ?

— N'as-tu rien à ajouter ? demanda le Père Isaïe froidement.

— Rien.

— Te rends-tu compte qu'en montrant tant d'arrogance tu aggraves ton cas ?

— Laissez-moi. Vous voyez bien que nous ne parlons pas le même langage. Vous m'exhortez au nom des vivants et je ne suis déjà plus parmi eux. Adieu, Père Isaïe.

— Non, au revoir. Je reviendrai.

— Vous perdriez votre temps.

— En attendant, je te reprends la Bible. Je te la rapporterai si tu retournes à de meilleurs sentiments.

Le Père Isaïe saisit le gros livre, l'enveloppa de nouveau dans la serviette blanche à croisillons rouges, et cogna du poing à la porte. Le gardien lui ouvrit et le fit sortir. Resté seul, Basile se laissa tomber sur le lit, écrasé de fatigue, de dégoût, de colère.

À quelques jours de là, le 9 septembre, il fut convoqué devant le tribunal suprême pour s'entendre annoncer qu'il était condamné à avoir la tête tranchée. Les soldats qui avaient participé au coup d'État devaient être passés par les verges et envoyés aux travaux forcés. Cette sanction, infligée à des hommes innocents qu'il avait entraînés dans l'aventure, affecta Basile plus que son propre châtement. Il eût voulu être seul à souffrir pour Ivan VI.

Revenu dans la cellule, il s'assit sur son tabouret et essaya de réfléchir. Mais il ne pouvait assembler deux idées. Le bout du chemin, sous ses pas, était trop proche. Arrivé à ce point de rupture avec le monde, il lui paraissait aussi aberrant de prévoir que de se souvenir, de se révolter que de craindre. La perspective de la mort le vidait de tout désir et de tout regret. Un seul souci : se mettre en règle avec Dieu avant de passer la ligne d'ombre. Il exigea de voir le Père Théophane, aumônier de la forteresse, pour se confesser et communier. Ce fut le Père Isaïe qui se présenta. Il apportait les saints sacrements dans un coffret clouté.

— Ce n'est pas vous que j'ai demandé ! s'écria Basile.

— Le Père Théophane est souffrant, dit le Père Isaïe. Je le remplace.

À ces mots, une colère rouge enflamma Basile. L'homme qu'il avait devant lui n'était pas un ministre de Dieu. Des cornes soulevaient la peau de son front. Sa barbe crépitait. Sa soutane puait le roussi.

— Je vais pouvoir te rendre ta Bible, si tu te confesses et que tu communies, dit le Père Isaïe.

— Je ne me confesserai pas, je ne communierai pas, je ne veux même pas vous parler, balbutia Basile avec répulsion.

— Pourquoi ?

— Parce que vous m'avez trahi !

— Comment oses-tu ?...

— Parfaitement, trahi ! Vous êtes un espion, un délateur ! Judas Iscariote ! Vous avez vendu l'Église au trône, le Christ à l'Antéchrist !

Le Père Isaïe eut un mouvement de recul et ses yeux étincelèrent au milieu de son visage velu. Entre ses cheveux longs, ses sourcils bourrus et sa barbe épaisse, il n'y avait place que pour un petit triangle de chair. Ses lèvres remuèrent sous les touffes de poils noirs et il dit d'une voix grave, vibrante :

— Songe que tu vas bientôt comparaître devant Dieu en état de péché mortel !

— Peu importe ! gronda Basile. Je mourrai sans confession et je ne prendrai pas ta communion ! Tes saintes espèces, c'est le sang de l'aspic et la chair de Satan ! Ou pire encore : le pain et le vin de la table de l'impératrice !

— Anathème ! vociféra le Père Isaïe en levant les bras au plafond.

Et ses longues manches, en glissant jusqu'aux coudes, dénudèrent ses bras sarmenteux et moussus.

— Anathème ! reprit-il un ton plus bas. Tu es bien le petit-fils du traître Mirovitch, compagnon de Mazeppa ! Rejeté par les hommes, rejeté par l'Église, tu iras, ta tête coupée sous le bras, flamber sur le gril de l'enfer !

Basile raidit ses muscles. Les imprécations apocalyptiques l'éclaboussaient des pieds au visage. Enfin, le Père Isaïe se retira dans un envol de draperies funèbres, emportant le coffret avec les saints sacrements.

Après son départ, Basile fut frappé d'une angoisse mortelle. Il lui semblait avoir joué, en quelques instants, plus que sa vie : son salut. Si jamais ce prêtre indigne était, malgré les apparences, un émissaire du Seigneur !..., Quelle méprise alors ! Quelle offense au Ciel ! Un chrétien n'a pas le droit de refuser l'Eucharistie.

— Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? gémit-il en s'allongeant sur son lit.

Un fourmillement douloureux courait dans ses os. Sa tête bourdonnait de fièvre. Ses dents claquaient. Sans doute était-il malade. L'humidité de la prison. À moins que ce ne fût l'émotion de son entrevue avec le Père Isaïe. L'ombre du crépuscule nivelait déjà les angles du cachot. Il ferma les yeux. Longtemps après, il devina une présence à son chevet, et, *sans ouvrir les paupières*, il regarda le visiteur. L'inconnu se tenait à contre-jour. Il ressemblait à Ivan, le martyr, mais ce n'était pas Ivan. Grand et maigre, comme le tsar assassiné, il avait des vêtements d'un autre âge. Une sorte de tunique qui lui laissait les jambes nues. Il sourit et son visage, subitement éclairé, apparut jeune, amical, intemporel. Basile reconnut saint Jean-

Baptiste. Le Précurseur élevait dans ses mains un soleil d'or : le calice avec le sang divin.

— Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, dit l'apparition.

Basile communia sous les deux espèces. Le soleil d'or du calice entra dans son cœur et rayonna de là jusqu'à ses cheveux et à ses ongles.

— Elle ne nous recevra pas ! Vous verrez qu'elle ne nous recevra pas ! chuchota Aglaé en pétrissant la main de Marfa Antonovna.

— Et moi, je vous parie que si ! dit Marfa Antonovna. Il est bien plus facile de la toucher ici qu'à Saint-Pétersbourg ! À Tsarskoïé-Sélo, c'est la campagne, la joie de vivre ! Plus d'étiquette ! Sa Majesté se détend l'esprit...

Comme ancienne femme de chambre de feu l'impératrice Elisabeth, elle connaissait tous les domestiques de la cour et n'avait pas eu de mal à pénétrer dans le palais de Tsarskoïé-Sélo où Catherine passait les derniers beaux jours de la saison avec ses intimes. Le chef de la garde-robe, Chkourine, devenu chambellan, l'avait accueillie avec beaucoup d'amitié et lui avait promis d'intercéder auprès de Sa Majesté pour qu'elle consentît à écouter la demoiselle Nossov. D'autant que celle-ci prétendait apporter des révélations importantes sur l'affaire Mirovitch. Avant de se hasarder à cette démarche extrême, Marfa Antonovna et Aglaé avaient tenté en vain d'obtenir une entrevue avec Grégoire Orlov, avec l'hetman Cyrille Razoumovski, avec l'archevêque Gabriel. La veille au soir, elles avaient pu aborder le procureur général Viazemski, à sa sortie du Sénat. Aglaé avait descendu pas à pas, à ses côtés, les marches de l'escalier en le suppliant d'épargner la vie de Basile. Viazemski, importuné, avait répondu que la condamnation était définitive et que seule la tsarine pouvait commuer la peine. Alors, Marfa Antonovna avait décidé de faire le voyage de Tsarskoïé-Sélo. Dans son désarroi, Aglaé était heureuse d'avoir trouvé cette personne de tête et d'expérience. Basile lui avait parlé naguère avec tant de chaleur de celle qu'il considérait comme une seconde mère, qu'elle s'était immédiatement lancée à sa recherche. Vdovenko l'avait aidée dans cette quête à travers le quartier de la Moïka, à Saint-Pétersbourg. Depuis trois jours, les deux femmes, unies par la même angoisse, ne se quittaient pas et se réconfortaient l'une l'autre. Assises côte à côte dans l'antichambre, elles regardaient, par la fenêtre ouverte en face d'elles, les ombrages du parc, le velours vert d'une pelouse, deux levrettes grises courant dans une allée : les chiens de l'impératrice, sans doute. Aglaé souffrait de cette paix ensoleillée qui était comme une insulte à sa détresse. Trop de nuits sans sommeil l'avaient épuisée. Une idée fixe l'obsédait : sauver Basile. Chaque seconde qui passait entamait un peu plus son espoir et son énergie. Elle était engagée dans une course de vitesse

contre la mort. L'exécution devait avoir lieu le surlendemain, 15 septembre. Pourquoi Chkourine ne revenait-il pas ? Il y avait une éternité qu'il s'était éclipsé derrière cette porte aux moulures dorées. Enfin la porte se rouvrit, Chkourine reparut, le visage épanoui.

— Sa Majesté veut bien recevoir mademoiselle Nossov, dit-il. Mais seule. Si vous voulez me suivre...

Aglaé se leva, les jambes faibles, jeta un regard éperdu à Marfa Antonovna qui lui faisait un sourire d'encouragement, et partit, derrière Chkourine, vers son destin. Roidie dans une discipline de tout son être, elle s'efforçait de ne pas trop boiter en marchant. Le bruit de sa chaussure à socle heurtant le parquet détonait, lui semblait-il, dans ce palais où tout était splendeur, harmonie et silence. Dans une pièce qu'elle traversa de son pas inégal, se tenaient quelques vieux gentilshommes, des portefeuilles de cuir rouge sous le bras. Bien qu'il fût très tôt, le matin, ils devaient être là pour conférer avec l'impératrice. Groupés dans un coin, ils parlaient à voix basse. Leurs yeux se tournèrent avec intérêt vers la jeune fille qui les devançait dans l'ordre des audiences. Encore une porte, deux portes, une enfilade et, tout à coup, Aglaé se trouva dans un cabinet de travail, devant un bureau encombré de papiers. Sur ce bureau, il y avait des plumes d'oie, un encrier de vermeil et une tasse de café noir fumant.

— Attendez ici, dit Chkourine.

Et il se retira sur la pointe des pieds. Debout, seule, au milieu de la pièce, Aglaé s'efforçait de maîtriser la galopade de ses idées. À tout autre moment, la perspective de rencontrer l'impératrice l'eût glacée de respect. Mais, cette fois-ci, l'importance de l'enjeu masquait dans son esprit l'éclat de celle à qui elle allait adresser sa requête. Tandis qu'elle regardait du côté de la porte, un craquement du parquet la fit se retourner. De derrière un haut écran de toile peinte, sortit une femme de taille courte, vêtue d'un déshabillé en gros de Tours blanc ; un fichu de batiste blanc couvrait ses épaules, un bonnet de dentelle blanche coiffait ses cheveux bruns négligemment relevés sur sa nuque. Elle avait un visage plein et rose, au menton proéminent et aux yeux bleus très vifs. Sans doute avait-elle épié la visiteuse par un interstice entre les feuilles du paravent. Aglaé se figurait l'impératrice beaucoup plus grande, plus svelte et plus âgée. Cette petite personne de trente-cinq ans, un peu rondelette, ni belle ni laide, en tenue du matin, la déroutait par sa simplicité. Était-il possible qu'elle portât tout l'empire dans sa tête d'honnête ménagère, que le bonheur de millions d'individus, le bonheur de Basile dépendît de son humeur du moment ?

— Vous êtes bien la fille du comte Vladimir Pavlovitch Nossov ? demanda Catherine d'un ton sec.

Elle parlait le russe avec un fort accent allemand.

— Oui, Majesté, murmura Aglaé en tombant à genoux.

Catherine lui fit signe de se relever et l'examina longuement, en silence, de la tête aux pieds. Puis elle s'assit dans un fauteuil de bois doré, derrière la table, but une gorgée de café noir et dit encore :

— Chkourine m'a mise au courant du motif de votre visite. J'ai trois minutes à vous accorder. Parlez.

Déconcertée par la froideur de l'accueil, Aglaé balbutia :

— Je voudrais vous éclairer sur Basile Mirovitch, Majesté, intercéder en sa faveur...

— Il n'y a plus rien à faire. Le tribunal suprême a prononcé une sentence irrévocable.

— Mais vous pouvez encore gracier le coupable, Majesté ! Vous avez déjà sauvé de nombreux condamnés, par bonté d'âme !

Les yeux de Catherine étincelèrent et, du bleu, virèrent au noir. Tout son visage se solidifia, changea de matière. La chair devenait marbre.

— Leur cas était moins grave que celui de Basile Mirovitch, dit-elle. Son action folle a failli ébranler l'empire. J'ai lu son manifeste insolent, ses lettres aberrantes. C'est un fanatique, un renégat, un traître. Lui pardonner serait encourager d'autres tentatives du même genre. Les insensés ne manquent pas, en Russie. Il faut un exemple. Si encore ce misérable avait nommé ses complices ! Mais, au lieu d'avouer et de se repentir, il a choisi de tenir tête à ses juges. Non, non, n'insistez pas, mademoiselle !

— Même si je vous apporte une révélation qui peut bouleverser votre jugement ?

— Quelle révélation prétendez-vous m'apporter après deux mois d'enquête ?

Aglaé prit sa respiration et, dans un grand élan, avec un mélange de crainte fatidique et de naïf espoir, articula fermement :

— Je connais l'instigateur du complot. Basile Mirovitch n'a été qu'un exécutant. Vous le frappez trop fort pour son rôle subalterne dans l'affaire !

— Vous connaissez l'instigateur ? dit Catherine en fronçant les sourcils. Son nom ?

— Il s'agit de mon père, dit Aglaé. Vladimir Pavlovitch Nossov.

Et, en même temps, elle supplia Dieu de lui pardonner son mensonge. Un silence lourd s'établit. Catherine but encore une gorgée à sa tasse. Une goutte de café tomba sur son jabot. Elle en parut contrariée et l'essuya avec un mouchoir de dentelle. Puis son regard revint à Aglaé. La jeune fille se hâta de poursuivre, mais sa voix

tremblait :

— Vous n'ignorez pas, Majesté, que mon père, qui était très proche de l'empereur Pierre III, s'était retiré dans ses terres après votre avènement. Il n'admettait pas le nouveau règne. Il en parlait souvent avec Basile Mirovitch, qui était devenu un familier de notre maison. Il l'incitait à se révolter contre vous. C'est lui qui a tout arrangé pour la libération d'Ivan...

Tandis qu'elle parlait, le regard de Catherine devenait aigu comme un poinçon. Aglaé défaillait de peur sous cette pénétration lucide et froide. Quand elle se tut, Catherine se pencha en avant, plissa les yeux et dit :

— Croyez-vous que je ne suis pas au courant de ce qui se passe dans mon empire, mademoiselle ? Votre père est mort, il y a une quinzaine de jours !

— En effet, Majesté, bredouilla Aglaé.

Et un flot de larmes lui gonfla la tête. La mort de son père, survenant après l'arrestation de Basile, avait fini de la désespérer. Elle devait forcer sa volonté pour en parler sur un ton raisonnable.

— Il était depuis longtemps malade, reprit-elle. Très malade. Paralysé...

— Je sais, dit Catherine avec ironie. Et, même paralysé, il dirigeait le complot !

— Il avait eu le temps de tout préparer avant son attaque...

— Évidemment ! Que Dieu ait son âme ! À présent, il n'a plus rien à redouter de la justice des hommes, n'est-il pas vrai ? Comme c'est commode !

Devant le sourire méprisant de l'impératrice, Aglaé se sentit devinée, dénudée, convaincue de puérile manigance.

— Majesté, gémit-elle, vous ne me croyez pas !

— Non, dit Catherine, mais je voudrais savoir ce qui vous a poussée à inventer cette fable.

— Ce n'est pas une fable... C'est... c'est la vérité !

— Pourquoi vous intéressez-vous à ce Basile Mirovitch !

Un instant cabrée devant l'obstacle, Aglaé ferma les yeux et sauta.

— C'est mon fiancé, dit-elle.

Et ce nouveau mensonge l'emplit de fierté et de force.

— Je comprends mieux votre démarche, dit Catherine. Mais comment pouvez-vous songer à lier votre destin à celui d'un tel scélérat ?

— Vous ne le connaissez pas, Majesté ! Je l'aime !... Son action inconsidérée, et qu'il regrette déjà, j'en suis sûre, est celle d'un homme

exalté, non d'un vil calculateur. Il a cru agir pour le salut de son pays et il s'est cruellement trompé. Si vous lui pardonnez, nous n'aurons pas assez de nos deux vies pour vous remercier et vous bénir !

À mesure qu'elle avançait dans sa plaidoirie, il lui semblait percevoir comme un réchauffement de l'atmosphère qui entourait l'impératrice. Catherine, en l'écoutant, jouait avec une plume d'oie. Les manches de son déshabillé avaient glissé, découvrant ses avant-bras potelés et blancs. Un sourire énigmatique retroussait légèrement les coins de ses lèvres. Aglaé n'avait plus en face d'elle une souveraine imbuë de son pouvoir, mais une interlocutrice attentive, compréhensive et amusée. Peut-on être femme, se dit-elle, porter un bonnet de dentelle, soigner ses ongles et souhaiter la mort d'un homme ?

Catherine écarta sa tasse, rangea quelques papiers sur le coin de la table, dressa la tête et dit :

— Je pense que vous vous rendez compte de l'énormité de votre requête. Cependant, je vais réexaminer le dossier de votre fiancé. Je ne vous promets rien. Comme d'habitude, je jugerai en toute sérénité. Mais, au moment de me prononcer, je me rappellerai votre joli visage et la clarté de votre regard.

Bouleversée de joie, Aglaé se pencha sur la table, saisit une main de Catherine et y appliqua les lèvres. Cette main sentait le tabac à priser. Comme une main d'homme. Pourquoi Basile avait-il essayé de se révolter contre une personne d'un tel esprit et d'un tel cœur ? Une usurpatrice ? Non, une vraie tsarine ! Catherine dégagea sa main.

— Oh ! merci ! merci ! chuchota Aglaé en se redressant.

— Ne me remerciez pas. Je n'ai rien fait encore, dit Catherine.

— Vous m'avez écoutée, Majesté. C'est déjà beaucoup ! Je repartirai l'âme haute !

Catherine agita une sonnette en argent. Chkourine reparut. Aglaé fit une profonde révérence, face à la petite femme en blanc, qui, derrière son bureau, la considérait avec une expression de mansuétude et de curiosité.

En retrouvant Marfa Antonovna, elle tomba dans ses bras et dit avec feu :

— Je crois que j'ai pu la convaincre ! Elle est grande, elle est bonne, elle est merveilleuse ! Il faut absolument trouver un moyen de prévenir Basile !

Le soir même, en remplissant de soupe l'écuelle de Basile, le

gardien laissa tomber, comme par mégarde, un papier plié en quatre. Quand il fut parti, Basile ramassa le billet et lut : « Courage. J'ai vu l'impératrice. Il y a les plus fortes chances pour que vous soyez gracié. Je vous aime. — Aglaé. »

Un court instant, il demeura abasourdi par cette manifestation du monde extérieur. Et soudain, sa fureur explosa, d'autant plus folle qu'il la savait impuissante. De quel droit Aglaé était-elle intervenue auprès de la tsarine ? Par quelle promesse humiliante avait-elle acheté l'indulgence d'une aventurière dont il niait la souveraineté. Il demandait l'échafaud comme une consécration, et de faibles mains de femelle s'accrochaient aux basques du bourreau. On lui volait sa mort. Il ne pouvait l'admettre. D'un geste rageur, il déchira le papier. Si Aglaé s'était présentée devant lui, à la minute, il l'eût insultée. Dire qu'à cause d'elle, peut-être, il allait vivre des années encore ! En Sibérie. Aux travaux forcés. Sous le fouet et les injures. L'existence était-elle si importante qu'il fallût accepter toutes les souffrances, toutes les avanies pour la conserver ? Qu'avait-il à faire de la lumière du soleil, lui qu'Ivan attendait avec impatience de l'autre côté ? Un seul recours : se laisser mourir de faim. Il renversa l'écuelle par terre. La soupe se répandit. Une flaque graisseuse, avec deux lambeaux de viande au milieu. Instantanément, les rats apparurent. Deux d'abord, puis trois, puis toute une bande. Ils se régalaient. La présence du prisonnier ne les dérangeait pas. Dans la faible clarté du fanal, leurs dos roux et velus remuaient doucement. Ils poussaient de petits cris d'aise et de dispute. Quand ce fut fini, ils regagnèrent leurs trous. Place nette. Basile s'agenouilla. Le silence énorme de la forteresse pesait sur ses épaules. Des montagnes de pierres et, derrière, la brume, la nuit, les rares lumières de Saint-Pétersbourg. Il était seul, face au monde des hommes. Personne, parmi les vivants, ne le comprenait. Même pas Aglaé. Les yeux tournés vers la lucarne grillagée, il pria avec une telle ferveur qu'il lui sembla que les mots ne venaient pas de sa bouche, mais de ses entrailles, arrachés à un univers viscéral et sanglant, chargés de chair et d'espérance :

— Mon Dieu, fais que la grâce me soit refusée, fais que je meure, après-demain, sur l'échafaud !

Une aube brumeuse filtrait entre les barreaux de la lucarne. Basile, qui n'avait guère dormi de la nuit, s'assit sur sa paillasse et prêta l'oreille aux rumeurs de la forteresse. Hier, pour la fête de l'Exaltation de la Sainte Croix, les cloches avaient sonné dès les premières heures. Aujourd'hui, 15 septembre, date prévue pour l'exécution, c'était le silence. Sans doute n'avait-on même pas dressé l'échafaud. Aglaé avait raison : il serait gracié. Eh bien ! soit ! il se passerait du bourreau pour aller à la mort. Il n'avait rien mangé ni rien bu, la veille. Ce matin, quand on lui apporterait le pain et l'eau, il les refuserait encore. La nourriture lui faisait horreur : elle était la vie, la vie dont il ne voulait pas. Sa faiblesse était extrême. Des tiraillements douloureux lui déchiraient l'estomac.

Un bruit de bottes se rapprochait dans le corridor. Des clefs tintèrent. Basile se mit debout et enfila sa tunique. Sûrement, on venait lui signifier que sa peine était commuée : pour la plus grande gloire de l'impératrice ! Généreuse autant que puissante ! Quelle infâme parodie ! Le commandant de la forteresse parut. C'était un personnage courtaud, rougeaud. Ses décorations nombreuses tiraient le tissu vert de son uniforme. Une gravité funèbre imprégnait son visage.

— Basile Mirovitch, dit-il, l'heure de l'expiation est venue. Préparez-vous à mourir.

Une joie tumultueuse envahit Basile. On lui ôtait du cœur le poids des jours à venir. Exaucé, il avait envie de remercier cet homme qui croyait lui apporter une terrible nouvelle. Derrière le commandant, se tenait un petit prêtre blondasse, le Père Théophane, aumônier de la forteresse.

— Mon fils en Dieu, dit le prêtre, courage ! Je suis ici pour t'aider dans tes derniers moments ! Si tu veux te confesser...

— Non, dit Basile. Je me suis déjà confessé et j'ai déjà communiqué.

— Qui a écouté ta confession, qui t'a apporté la communion ?

— Quelqu'un qui est au-dessus de tous les prêtres de la terre.

— Comment est-il entré ici hors de notre connaissance ?

— Il a traversé les murs, telle une pure pensée.

— Nomme-le !

— Je ne le puis.

— Laissez-le, mon père, dit le commandant. Faisons vite !

— Oui, oui, dit Basile avec un entrain fiévreux.

Il acheva de s'habiller, se coiffa, jeta un manteau sur ses épaules. Des soldats l'encadrèrent. Il sortit, précédé du prêtre. Dans le couloir sombre et voûté, il éprouva un vertige, dû vraisemblablement à la faim, et regretta de n'être pas plus fort et plus dispos en ce grand jour. Au corps de garde, un ouvrier le débarrassa de ses chaînes. Sans doute n'eût-il pas été convenable qu'un condamné entrât dans la mort les fers aux pieds. Tout à coup, la lumière du ciel éblouit Basile. Ivre d'espace et de liberté, il respira l'odeur de la pluie sur les pierres. Une charrette l'attendait dans la cour de la forteresse.

Arrivées, dès six heures du matin, place du marché Objorny, Aglaé et Marfa Antonovna s'étaient poussées peu à peu au premier rang de la foule, juste derrière le cordon de troupes. En face d'elles, devant le pont-levis qui enjambait le fossé circulaire de la citadelle Saint-Pierre-et-Saint-Paul, s'élevait l'échafaud. Des ouvriers achevaient de le peindre en noir. Le bourreau, en blouse rouge, se tenait au pied de l'échelle, attendant qu'ils eussent fini. Des crieurs officiels avaient prévenu tout Saint-Pétersbourg de l'événement. De minute en minute, l'affluence des spectateurs augmentait. Les rues avoisinantes, le pont, les fenêtres, les toits des maisons se chargeaient de curieux. Une ample rumeur montait de la populace. Il avait plu, un peu avant l'aurore. Un brouillard humide pesait sur la ville. Pour reprendre courage, Aglaé se répétait que, d'habitude, la grâce d'un condamné lui était annoncée alors qu'il avait déjà la tête sur le billot. Il en avait toujours été ainsi sous le règne d'Elisabeth. Pour Basile aussi, un messager de la tsarine arriverait à la dernière seconde. Nombreux étaient ceux qui le croyaient dans l'assistance. Derrière Aglaé, un gros marchand, vêtu d'un cafetan lilas, disait avec humeur à sa femme :

— Je te parie qu'on se sera dérangés pour rien !

— Ne grogne pas ! répliquait la matrone. Même s'il n'est pas exécuté, ce sera intéressant à voir.

D'autres voix s'élevèrent dans la cohue :

— Qu'est-ce qu'il a fait, au juste ? Il a tué Ivan ?

— Mais non, buse ! Il a voulu le délivrer !

— Alors, pourquoi le punit-on ?

— Nous avons Catherine, nous ne pouvions pas avoir Ivan en plus !

— Je ne comprends pas !

— Qui te demande de comprendre ? Contente-toi de regarder !

Un profond remous agita les têtes. Quelqu'un cria :

— Les voilà !

— Je ne vois rien !

— Si, si, là-bas... Derrière le pont...

Des commandements retentirent :

— Portez armes !

Les tambours résonnèrent sourdement. Ce roulement lugubre tomba sur Aglaé comme une avalanche de pierres rondes. Suffoquée, le cœur malade, elle se pressa contre Marfa Antonovna et gémit :

— C'est atroce !... Le pauvre !... Qu'attend-on pour arrêter cette horrible comédie ?...

Des cavaliers sortirent de la forteresse et, derrière eux, apparut une charrette entourée de soldats. Dans la charrette, la silhouette d'un officier debout, une main sur la ridelle, oscillait au rythme des cahots. Un manteau bleu réglementaire couvrait ses épaules. Devant lui, un prêtre brandissait une croix. La charrette franchit le pont-levis.

De l'endroit où elle se trouvait, loin du trajet emprunté par le cortège, Aglaé ne pouvait distinguer les traits de Basile. Mais elle nota qu'il se tenait très droit et regardait le ciel. Elle s'élança vers lui par la pensée, l'enlaça, pleura contre sa poitrine et se retrouva enracinée au milieu de gens qui ne lui étaient rien. La charrette s'arrêta devant le lieu du supplice. Les adjoints du bourreau aidèrent Basile à gravir les marches de l'échafaud. Les tambours cessèrent de battre.

— Il a l'air tout jeune ! dit une voix de femme, à gauche d'Aglaé.

Un personnage de forte stature, en uniforme vert, monta sur l'estrade, se découvrit et déplia un papier. L'auditeur de la grande maîtrise de police. D'abord, Aglaé crut qu'il allait annoncer la grâce. Mais il se mit à lire la sentence du tribunal suprême. Sa voix grêle se perdait dans le vent. Des spectateurs marmonnaient entre eux :

— Qu'est-ce qu'il dit ?

— On n'entend rien !

— Il énumère les crimes de Mirovitch.

— C'est un traître !

— Et si c'était un martyr ?

— Tais-toi, imbécile, la police est partout !

— En tout cas, le bourreau n'a plus la pratique, depuis le temps qu'il n'y a pas eu d'exécution capitale !

— Il paraît qu'il s'est entraîné en tranchant des têtes de mouton, chez lui, à la campagne !

— Tu vois ça, s'il ratait son coup !

Un officier franchit le cordon de soldats et s'approcha de l'estrade.

« Ah ! voici le messager de Catherine ! » pensa Aglaé, avec un bondissement intérieur. Mais l'homme s'arrêta au pied de l'escalier et se mit à parler avec deux autres militaires de haut grade. L'auditeur lisait toujours son document d'un ton monocorde. Quelques gouttes de pluie tombèrent sur la foule.

Basile renversa la tête et sentit sur son visage cette caresse picotante et fraîche. Le ciel descendait sur lui. L'auditeur avait terminé sa lecture. Le Père Théophane s'avança vers Basile et lui parla de tout près, avec des accents pathétiques :

— Repens-toi, mon fils ! Songe que, dans quelques instants, tu vas paraître devant Dieu !

L'haleine du prêtre sentait le kwas. Des perles de pluie brillaient sur la croix qu'il tenait dans sa petite main aux poils blonds. Basile se signa, baisa la croix et pensa avec force : « Pourvu que Dieu veuille bien de moi, tout de suite et à jamais ! » Les aides du bourreau s'affairaient autour d'un panier neuf. Des éclats de voix jaillissaient de la foule. Il sembla à Basile qu'on criait son nom : « Mirovitch ! Mirovitch ! » Son regard embrassa la place, le pont, les rues, les toits. Que de monde pour le voir mourir ! Son acte n'avait donc pas été vain ! Grâce à lui, des millions de Russes avaient entendu parler d'Ivan et, peut-être, l'avaient élu dans leur cœur comme empereur secret et saint intercesseur. Désormais, il y aurait deux pouvoirs, en Russie, celui, temporel, de Catherine, l'usurpatrice, et celui, surnaturel, d'Ivan, le tsar légitime. Ce peuple immense, réuni en plein air, allait assister au premier sacrifice du culte d'Ivan. Résolument, Basile s'avança au bord de l'estrade et cria :

— Frères, on vous trompe !... Votre vrai souverain est au ciel, parmi les martyrs !... Souvenez-vous-en dans vos prières, mais aussi dans vos actions !... Je vais le rejoindre !... Je lui parlerai de vous !... Vive la mémoire d'Ivan VI !... Je suis fier de...

Un roulement de tambour lui coupa la parole. Les aides du bourreau l'empoignèrent, lui arrachèrent son manteau, sa tunique et lui découvrirent le cou. Le froid le saisit. Il frissonna et boutonna machinalement son gilet pour avoir plus chaud. Aussitôt après, on lui noua les mains derrière le dos, avec brutalité.

— Ne me liez pas ! Je suis officier ! hurla-t-il.

Sa voix se perdit dans le grondement forcené des baguettes sur les peaux de batterie. Ses tympanes vibraient. La corde lui sciait la chair des poignets. Le vent mouillé lui lavait la figure. Un souvenir absurde le visita. Tout enfant, à la foire du mardi gras, il avait échappé à sa

mère et était monté sur l'estrade pour voir de plus près l'ours savant qu'un saltimbanque faisait danser au bout d'une chaîne. Les cris de sa mère. L'ours qui se dandinait, devant lui, sur ses pattes de derrière, au son d'un tambourin. Un goût de craquelin dans sa bouche. C'était hier. Sa mère, ses sœurs, où étaient-elles en cette minute ? Et Aglaé ? Il l'englobait avec sa famille dans un même nuage de tendresse. Les tambours se turent. Un couvercle de silence pesa sur l'échafaud. L'ours ne dansait plus. La foule retenait sa respiration. Le bourreau avait tiré de son étui en toile de sac une grosse hache au fer brillant. Ses aides bandèrent les yeux de Basile et le conduisirent vers le billot. Un peu de jour passait sous le mouchoir noir qui lui couvrait le haut du visage. Il voyait, à ses pieds, le plancher grossier de l'estrade. Un brin de paille, dans l'interstice de deux lattes, attira son attention. Poussé dans le dos, il s'agenouilla et coucha sa tête sur le bloc de bois rugueux. Au milieu de sa nuit, il entendit un pas qui se rapprochait. Le bourreau se postait à sa droite. L'homme prenait bien son aplomb, jambes écartées, et ses lourds souliers, en se déplaçant, faisaient craquer la plate-forme. Il gonflait d'air sa poitrine, il bandait ses muscles, il visait, il allait cogner. Mon Dieu, que le coup était long à venir ! Les nerfs contractés, le cœur dans un étau, Basile jeta toute sa pensée vers Ivan qui avait connu avant lui ce glissement d'un monde à l'autre.

Aglaé comprit qu'on en était arrivé au point culminant de la mise en scène. Tout étant calculé ici pour impressionner le peuple, c'était maintenant, *in extremis*, qu'allait éclater la proclamation de la clémence impériale. Justement, un nouvel officier venait de prendre pied sur la plate-forme. Un jeune, avec un tricorne à plumes. Sans doute était-il chargé d'arrêter à temps l'exécution. Le bourreau, d'ailleurs, paraissait attendre un ordre. Il faisait traîner les choses en longueur ; il regardait à droite, à gauche ; il reposait sa hache ; il crachait dans ses mains. C'était inhumain de jouer ainsi avec les nerfs du condamné ! À bout de forces, Aglaé avait envie de hurler son impatience. Elle n'en pouvait plus d'espérer contre tant de signes néfastes qui lui glaçaient le sang. Seul un prodige de volonté la maintenait debout au milieu de la cohue silencieuse.

Le jeune officier agita un mouchoir. Ah ! le signal de la grâce. Enfin ! Mais pourquoi le bourreau ne s'écartait-il pas ? Au lieu de s'en aller, il empoignait de nouveau la hache. « Quoi ? Il est fou ! Non, non, mon Dieu ! » Le fer se leva, étincela, s'abattit avec une violence stupide. Le choc retentit dans les os d'Aglaé. De la bile lui coula de la

bouche. Elle plia les genoux.

Le bourreau ramassa la tête sanglante et la souleva par les cheveux. Il secouait, à bout de bras, cette pièce de boucherie. Un soupir d'horreur s'échappa de la foule. Autour de l'échafaud, un océan de visages se balançait mollement. Les gens balbutiaient et se signaient.

Marfa Antonovna soutint Aglaé et l'emmena, d'un pas vacillant, à travers la multitude qui piétinait sur la place bien qu'il n'y eût plus rien à voir.

— Ce n'est pas possible ! murmura la jeune fille dans un sanglot. Elle avait promis !... Elle avait promis !...

Le lendemain, Aglaé annonça à sa mère qu'elle désirait se retirer au couvent.

Le radeau de troncs d'arbres glissait silencieusement au fil de l'eau. Assis sur une caisse, le vieil Aliochka tenait le gouvernail. À côté de lui, Matthieu, le rouquin, un jeunet, mâchait des graines de tournesol et crachait les écales dans le sillage. Une vapeur grise baignait la rive toute proche. Comme on dépassait la forteresse de Schlüsselbourg, Aliochka fit un large signe de croix.

— Pourquoi te signes-tu, grand-père ? demanda Matthieu, le rouquin.

— Parce que c'est ici, dans la cour de la prison, qu'ils ont, paraît-il, enterré Ivanouchka. Que Dieu berce pour l'éternité son âme légère et blanche comme la plume du cygne !

— Et Basile Mirovitch, où l'ont-ils enterré ?

— Ils ne l'ont pas enterré, ils ont brûlé son corps avec l'échafaud et ils ont dispersé les cendres. Mais c'était pour tromper le peuple. En vérité, Basile Mirovitch n'est pas mort. On a exécuté un autre à sa place. Lui, il s'est enfui, avec l'aide de Dieu, il est quelque part en Sibérie. Et, là-bas, il rassemble tous ceux qui souffrent, tous ceux qui ont faim, tous ceux qui crient justice ; et il les range sous la sainte bannière d'Ivan ; et, un jour, cette armée orthodoxe libérera la Russie de la tsarine allemande...

— D'où sais-tu cela, grand-père ? interrogea Matthieu.

— Ne demande jamais à un vieil homme d'où il tient sa science. À celui qui a le don de comprendre ses rêves, les ombres de la nuit en apprennent plus que la lumière du jour.

Les murs, les bastions de la forteresse se détachaient en noir dans le crépuscule brumeux. Tout un train de bois de flottage descendait la

Néva. Une forêt effeuillée, ébranchée et couchée. De courtes vagues clapotaient contre les troncs d'arbres réunis par des liens. À l'autre extrémité du radeau, là où brûlait le feu de la cuisine, quelqu'un cria :

— À la soupe, Aliochka !

Le vieillard soupira, céda le gouvernail à Matthieu, tira une cuiller de sa botte et se dirigea, d'un pas balancé, vers le groupe des bateliers qui entouraient la marmite.

[1] L'un des principaux canaux de Saint-Pétersbourg, partant de la Néva et y retournant.

[2] Hetman, chef des Cosaques d'Ukraine.

[3] Péterhof et Oranienbaum, lieux de villégiature de la cour impériale russe, situés à quelque 35 verstes de Saint-Pétersbourg. (La verste équivaut à 1067 mètres.)

[4] Psaumes, XVIII, 36, 37, 38, 39, 40.

[5] Ezéchiel, XXI, 21.

[6] Samuel, XIX, 45.

[7] Ecclésiaste, V, 3, 4.

[8] Saint Matthieu, XVIII, 8.

[9] Épître de saint Jacques, II, 20, 24, 26.

[10] Ezéchiel, XII, 24, 25.

[11] Ecclésiaste, VII, 5.